

George Walker

Cinthelia, Ou Une Sur Dix Mille

Tome Second

Hambourg Et Brunswick: Chez P.F. Fauche Et Compagnie, 1798

<http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1771327308>

Band (Druck) Freier  Zugang





42394.

Bg V

7929/25

CIN THE LIA

OU

UNESUR DIX MILLE.

ALPHABET
OF
THE
REPUBLIC

CINThELIA,
OU
UNE SUR DIX MILLE.

Traduit de l'Anglais de GEORGE
WALKER,

PAR P. L. LE BAS.

TOME SECOND.



HAMBOURG ET BRUNSWICK,
CHEZ P. F. FAUCHE ET COMPAGNIE.

1798.

CINQUANTE
OU
UNE SERDIX MILLE
Traité de l'Asie de l'Est
Par P. L. M. B. S.
TOME SECOND

CINThELIA,

O U

UNE SUR DIX-MILLE.

CHAPITRE IX:

*Mariage de Cinthelia. — Chagrin
d'Edouard. — Entreprise hasar-
deuse.*

CINThELIA se sentait si peu de forces pour supporter l'appareil d'une cérémonie tant redoutée, qu'elle témoigna le désir de n'avoir aucuns témoins étrangers de son mariage. Il fut en conséquence arrêté que toute la compagnie se réduirait à M. Mobile et à ses enfans.

Le jour fatal arriva enfin, car le temps s'écoule rapidement, sans avoir égard

Tom. 1E.

aux désirs ou aux craintes des faibles mortels. Après avoir passé une nuit très-agitée et presque sans goûter les douceurs du sommeil, Cinthelia se prépara pour le sacrifice. Plusieurs fois ses esprits furent prêts à l'abandonner, et elle eut besoin de tout son courage pour se fortifier dans ses pénibles résolutions. Louisa Mobile, malgré sa légèreté et son inconséquence, avait assez de discernement pour apercevoir la détresse de Cinthelia. Sans lui communiquer ce qu'elle pensait à ce sujet, elle ne pouvait concevoir que Cinthelia, dénuée de toute espèce de fortune, témoignât tant de répugnance pour contracter avec son frère un mariage qui lui assurait tous les agrémens, toutes les aisances de la vie. En pressant elle-même ce mariage elle avait eu un motif puissant, celui de faire sentir à Dollittle, par l'exemple de son ami,

que l'on pouvait quelquefois regarder au-dessous de soi pour contracter une alliance. Elle fit tout son possible pour distraire notre héroïne, et ayant, pour y réussir, peu de ressources dans l'esprit, ne sachant guère s'entretenir que de sujets analogues à la toilette, aux modes et aux plaisirs, elle lui décrivit l'habillement qu'elle voulait avoir, et les fêtes qu'elle se proposait de donner lors de son mariage avec Dolittle, ce qui ne pouvait être long, les premières ouvertures ayant déjà été faites.

Vers les huit heures et demie, Henri et son père arrivèrent chez M. Hendon. Le premier était habillé de la manière la plus élégante, et les grâces de sa parure, ajoutées à celles de sa personne auraient disposé bien des jeunes personnes à envier le sort de celle dont il allait recevoir la main. Pâle, tremblante et plus intéressante peut-

être que jamais, Cinthelia descendit dans le parloir. Sa situation était d'autant plus pénible qu'elle sentait la nécessité de la dérober à tous les yeux, dans la crainte qu'un jour son époux ne la lui reprochât, ou que ses parens inquiets sur son sort ne s'aperçussent trop de la violence qu'elle se faisait pour leur donner une preuve aussi touchante de son dévouement

Henri se leva en la voyant paraître. Il lui présenta la main pour la conduire à un siège et lui exprima toute sa reconnoissance de l'honneur qu'elle était prête à lui faire, ajoutant que désormais il ferait son unique étude de lui plaire et d'assurer son bonheur. M. Mobile lui fit aussi un compliment à sa manière accoutumée. Il protesta sur son crédit qu'il n'abandonnerait à personne le premier baiser de la mariée, et misriss Hendon, détournant ses yeux gros de larmes, ne put

s'empêcher de la plaindre. Le carrosse de M. Mobile les conduisit tous à l'église. Malheureusement pour Cinthelia il fallait passer devant la porte de M. Brianton. Un tremblement universel s'empara de toutes ses facultés lorsqu'elle porta ses yeux sur les croisées, dans l'espoir de voir une fois de plus l'objet de toutes ses affections, pendant qu'elle pouvait encore, sans crime, goûter ce plaisir; mais elle regarda en vain. Edouard sachant le jour où cette cérémonie cruelle devait s'achever, s'était éloigné de Londres et avait été ensevelir sa mélancolie dans un village distant de plusieurs milles du lieu de la scène.

La compagnie arriva enfin à l'église; Cinthelia, soutenue par sa mère et par son amie, s'approcha de l'autel. Une sueur froide était répandue sur tout son corps, et le cœur lui battait avec la dernière violence. Sa bouche re-

fusait de s'ouvrir lorsqu'elle essaya de répéter après le prêtre les mots sacramentaux, et à peine eut-elle prononcé le *Oui* irrévocable, que ses yeux se fermant malgré elle, elle tomba sans connaissance aux pieds de sa mère.

On la posa sur les marches de l'autel, image parfaite de la mort. Sa mère inconsolable, baigna de larmes ses joues décolorées, se reprochant vivement sa précipitation, à l'instant où il n'y avait plus moyen de revenir sur ses pas. On fit long-temps de vains efforts pour la rendre à la vie. Chacun s'empressa auprès d'elle, et à la fin, après avoir poussé un cri affreux, ses yeux se rouvrirent à la lumière et se promenèrent successivement sur toutes les personnes présentes. S'étant un peu remise la cérémonie s'acheva, mais sans qu'elle eût l'air d'y prendre aucune part.

Ainsi se termina la cérémonie du ma-

riage de Cinthelia, dont tout le monde la félicitait, et qui excitait l'envie de tant de jeunes personnes, jalouses de la voir fixer un homme dont la fortune était considérable, et qui était doué d'une infinité de grâces personnelles. Mais qu'il est difficile de bien juger lorsqu'on s'en rapporte aux apparences ! Et avec quelle peine ne parvient-on pas à pénétrer dans le dédale du coeur humain, à y découvrir l'écueil contre lequel viennent se briser les plus douces espérances !

C'était maintenant pour elle un devoir d'aimer, d'honorer, d'obéir ; et autant que cela dépendrait d'elle elle était déterminée à agir de manière à ce que nulle froideur apparente, nul défaut d'affection n'altérât le sentiment de tendresse qui avait engagé son époux à la préférer à toutes les autres femmes.

Les premiers jours de mariage don-

nent rarement naissance à des évènements dignes d'être rappelés. Ils sont à-peu-près les mêmes pour tous. Le charme de la nouveauté, les égards réciproques en marquent tous les instans. Qu'il nous suffise de dire que Cinthelia ne se permit jamais en compagnie ces minauderies, ces caresses enfantines, que de nouveaux mariés jugent quelquefois nécessaires pour persuader aux autres que rien n'égale la vivacité de leurs feux; non-seulement ces démonstrations sont très-insipides pour les personnes désintéressées, mais elles sont encore parfaitement indécentes.

Retournons pour un moment auprès de l'inconsolable Edouard, qui cherchait dans la solitude, dans le silence d'un désert, des distractions, un soulagement à ses peines, que la ville ne pouvait lui fournir.

Son esprit qui s'était formé dans

le doux espoir de devoir un jour son bonheur à Cinthelia, éprouva quand il fut certain de l'avoir perdue pour jamais, un vide que rien dans la nature ne lui paraissait devoir remplir. En parcourant les champs il prononçait sans cesse le nom de Cinthelia. Ce nom le mettait dans une espèce de fureur, ou le ramenait à la raison, et à chaque moment il répétait, le coeur déchiré: Oh puissai-je recouvrer mon indifférence! puissai-je oublier que je l'aimais!

Le courage, la variété des objets, deux antidotes puissans contre les poisons de l'amour, ne lui présentaient, pour l'instant, aucun soulagement. Où pouvait-il trouver réunies tant de perfections? Son esprit lui représentait la chose comme impossible, et il n'avait pas seulement la force de songer à le tenter. Le coeur rempli de l'image de Cinthelia, il eût

o CINTHELIA.

considéré comme sacrilège la pensée d'adresser ses vœux à une femme moins digne de son adoration, et son caractère ne pouvoit se plier à se jouer du bonheur d'une autre, en feignant une passion qu'il se croyait incapable de ressentir.

Il rendait, il est vrai, à Lucie Brianton la justice qu'elle méritait. Ses vertus, quoique moins éclatantes que celles de Cinthelia, avaient souvent excité toute son admiration. Le genre de vie qu'elle menait n'avait point fait naître en elle cette aimable vivacité, ce ton d'élégance qui attireraient les coeurs vers miss Hendon, et la douceur de son caractère avait presque fait dégénérer sa modestie en timidité. Ses traits étaient des plus agréables. La candeur brillait dans ses moindres discours; tout en elle était fait pour inspirer l'amour; mais tels sont les caprices de cette aveugle

divinité, qu'Edouard ne pouvait la voir avec ce ravissement que la présence de Cinthelia avait toujours excitée en lui. Ces légères indiscretions, ces petits riens qui échappent à la personne la plus réservée, en présence de l'objet qu'elle aime en secret; l'offre plus que généreuse qu'elle avait voulu le forcer d'accepter, tout lui prouvait que Lucie n'était point insensible, et l'impossibilité de lui rendre amour pour amour ajoutait encore à son désespoir.

En proie à sa douleur et ne pouvant être distrait par aucun des objets qui l'entourait, il erra long-temps au milieu de la campagne. A la fin, épuisé de fatigue, et succombant sous le poids de sa douleur, il s'assit sur le bord du chemin pour se livrer tout entier à cette sorte de plaisir qu'un coeur affligé trouve à savourer son malheur. Il alla même jusqu'à né-

glier de prendre quelques alimens, et à se complaire dans la faiblesse occasionnée par le besoin, qui sem- blait lui annoncer la fin prochaine de tous ses maux.

Le bon quaker, qui aimait Edouard comme son enfant, voyant qu'il ne revenait pas dans les deux jours qu'il lui avait accordés pour son absence, commençait à être inquiet. Il craignait, d'après la situation où il l'avait vu en partant, qu'il ne lui fût arrivé quelque accident fâcheux; car il n'ignorait pas les causes de sa profonde douleur; et cédant aux vœux de son épouse et de sa fille il se mit à la recherche du jeune homme, pour essayer de le consoler et pour l'engager de revenir à la maison.

Après quelques courses inutiles il trouva le malheureux fugitif logé dans un petit cabaret; il apprit de la maîtresse de la maison qu'une fièvre vio-

lente le dévorait et que son esprit était égaré. Il se hâta de monter dans sa chambre et fut singulièrement frappé par le spectacle qui se présentait à sa vue. Son ami, presque méconnaissable, était étendu tout habillé sur un mauvais grabat. Il avait conservé ses bottes couvertes de poussière; ses cheveux étaient épars, et il poussait de fréquens soupirs entremêlés du nom de Cinthelia.

En entendant ouvrir la porte il souleva sa tête et jeta les yeux sur M. Brianton. Après l'avoir considéré quelques momens, et comme s'il cherchait à se rappeler ses traits, il s'écria : ce n'est pas elle, et retomba sur le lit.

Mon pauvre ami, dit Brianton en saisissant sa main brûlante, ne me reconnais-tu donc pas. En vérité tu n'es pas bien. Je voudrais que ton père te vît dans cet instant. Edouard

fixa encore ses regards sur lui; mais ne lui répondit pas. Reviens chez moi, mon ami; reviens chez moi. Ma femme et ma fille t'y attendent avec impatience, et la voix de l'amitié ne peut manquer de te rappeler à la vie.

Je sais qu'elle est mariée, s'écria Edouard. J'ai été indignement trompé... Je l'ai achetée mille livres sterling... Elle est à moi... Partez, partez méchant... Elle est à moi; qui osera me l'arracher... Arrêtez... Arrêtez... Non vous ne l'auriez pas pour mille fois ce qu'il m'en a coûté; elle est à moi; mais je ne puis la retrouver.

Nous la chercherons ensemble, dit le bon quaker; tâche seulement de te remettre, et peut-être qu'après les choses iront mieux.

Je me porte bien, répondit-il en se levant sur son séant; c'est mon

ame qui est malade. Oh ma Cinthelia! trésor plus précieux pour moi que tous ceux du nouveau monde...! Mais tu as disparu et je ne sais où te chercher.

M. Brianton ne put pas supporter plus long-temps le spectacle de son ami, en proie à une douleur aussi déchirante. Il sortit de la chambre; gronda le maître de la maison de n'avoir pas mieux traité son hôte, et fit venir une voiture pour l'emmener avec lui. On eut des peines infinies pour le faire entrer dans la chaise. Il voulait marcher jusqu'au tombeau de Cinthelia, où dans les momens de son délire il croyait que l'on voulait le mener.

Pendant le chemin les larmes vinrent souvent aux yeux de M. Brianton. Est-il en effet rien de plus douloureux que de voir les ravages causés par l'excès du désespoir sur un homme,

sur-tout, dont on connaît les éminentes qualités, et qui est à la fleur de son âge? La faiblesse de l'humanité n'est jamais plus pénible à considérer que lorsque nous avons perdu cette intelligence qui nous élève au-dessus de la brute.

Après une course aussi longue que douloureuse ils arrivèrent à la maison du banquier, et ce ne fut pas sans peine que l'on fit monter l'escalier à Edouard. Quand il entra dans la chambre, Lucie et sa mère, qui étoient prévenues de sa triste situation, vinrent à lui les larmes aux yeux; mais prenant Lucie pour Cinthelia, il se dégagea aussitôt des bras de M. Brianton, et la saisissant dans les siens il s'écria :

«T'ai-je donc retrouvée? Es-tu encore vivante, oh ma douce Cinthelia! Est-il possible que nous nous revoyons et que vous m'aimiez encore?»

Il se tut et paraissait attendre une réponse; mais Lucie était trop vivement affectée pour prononcer une seule parole, et prête à succomber sous le poids de sa douleur, elle faisait de faibles efforts pour se soustraire à ses embrassemens.

Pardonnez, pardonnez s'écria-t-il en tombant à ses genoux. J'oubiais que je vous avais perdue... Mais êtes-vous mariée? Etes-vous réellement sa femme? Non, non, répétait-il plusieurs fois avec vivacité; vous êtes à moi. J'ai payé mille livres le bonheur de vous posséder. Mon père m'a promis... mais je... Oh je ne suis pas en état de me marier!

Cette scène était trop pénible pour la pauvre Lucie, et sans le secours des larmes abondantes qui soulagèrent son coeur, elle serait infailliblement tombée sans connaissance. Les forces d'Edouard l'abandonnèrent, et il

se laissa conduire dans sa chambre, où l'on se hâta d'appeler un médecin. Comme il était d'une constitution robuste, et que la fièvre était chez lui autant un effet de la fatigue du corps que des peines de l'esprit, le médecin n'aperçut dans son état aucun sujet de craindre. Il se contenta d'ordonner qu'on le laissât parfaitement tranquille, et que l'on n'introduisît personne chez lui dont la présence pût faire quelque impression sur son esprit.

Le délire cessa par degrés et à mesure que la fièvre diminuait. Il commença à distinguer les objets et à se rappeler les événemens qui avaient donné lieu à sa maladie. L'aimable Lucie ne l'avait point quitté; elle n'avait pas voulu confier à une autre qu'elle le soin de le veiller, et souvent elle le plaignait de la perte de Cinthelia. Cette douce confiance qu'elle sut

lui inspirer fut pour Édouard un baume plus efficace que tous les secours de la médecine, car il pouvait déposer dans son sein les plaintes que lui arrachait sa cruelle situation, et il en recevait soupir pour soupir.

Insensiblement la présence de cette aimable fille devint indispensable pour sa tranquillité. Lorsqu'elle s'éloignait un moment il retombait dans ses tristes réflexions, et sa voix seule pouvait le ramener à la raison. Il prit des informations sur Cinthelia, mais tout ce qu'il put en apprendre fut que son mari l'avait établie dans une fort jolie maison à l'autre extrémité de la ville, et que son père leur avait assuré une pension considérable.

Son ami Hervey, qu'il n'avait point vu depuis plusieurs mois, ayant appris sa maladie, à l'instant de son arrivée à Londres, s'empressa de lui rendre une visite. Il connaissait la cause de

cette maladie, et n'était pas lui-même fort bien remis de la douleur que lui avait occasionnée le même événement. Il trouva Edouard, faible encore, mais assez bien cependant pour le recevoir dans le salon, et lui dit, après lui avoir donné tous les témoignages d'une sincère amitié: «Je suis venu pour vous gronder sur votre défaut de courage, et vous me voyez presque en colère de vous avoir sacrifié une femme aussi parfaite, qu'un autre moins fait que vous pour lui plaire a obtenue sans résistance de votre part».

Je l'aimais, répliqua Edouard en soupirant: oui, je l'aimais, mais pour elle-même. Ma passion était de nature à sacrifier mon bonheur pour assurer le sien, et je vous en ai donné la preuve. Je ne pouvais la soutenir à ma satisfaction, et cependant, je l'avoue, je n'aurais jamais cru qu'elle reposât ses affections sur Henri Mo-

bile, ou au moins qu'elle eût pu vaincre la répugnance qu'il devait naturellement lui inspirer.

Eh bien, s'écria Hervey, vous le voyez, elle l'a épousé cependant. Cinthelia elle-même n'a pu être insensible à la voix de la cupidité. Où faut-il donc chercher une femme parfaite?

Elle ignorait, répliqua Edouard, ce qui se tramait contre elle, et elle a cédé aux ordres impérieux du devoir et de la nécessité.

Mais comment vous, Edouard, demanda Hervey, comment avez-vous pu rester spectateur froid d'une semblable lutte? Comment avez-vous pu permettre que toutes vos espérances fussent détruites en un instant et que votre maîtresse vous fut arrachée par un homme si peu fait pour vous la disputer?

Je sais tous les reproches que j'ai à me faire, répondit Edouard soupirant; mais je n'ai pas aperçu le piège que me tendait mon père, et je m'y suis laissé entraîner. Qu'auriez-vous fait à ma place?

Le vendredi qui précéda le jour de sa disparition, j'avais reçu de miss Hendon un anneau que j'avais eu, dans un temps plus heureux, le bonheur de lui faire accepter comme un gage de mon amour. Je ne sus trop d'abord à quoi attribuer ce renvoi. Était-ce pour me rappeler que je lui étais cher? était-ce pour m'avertir que si je ne me pressais d'établir mes prétentions et de solliciter sa main, un autre allait m'arracher ce trésor. Je me levais pour aller me jeter aux pieds de Cinthelia, pour apprendre, de sa bouche, quel sort elle me réservait, lorsque j'en fus empêché par mon père, qui entra dans cet instant

et me souhaita le bon jour. — Mon cher Edouard, me dit-il, en vérité vous alla avoir une charmante femme. Croiriez-vous que Cinthelia a déclaré qu'à vous seul pouvait appartenir son coeur? Il n'existe plus qu'une seule difficulté, et si elle peut être levée Henri est remercié ce soir même. — Quelle est elle, m'écriai-je? Oh si cela est en mon pouvoir il n'est rien que je ne fasse pour y parvenir. — Voici me dit-il, en tirant de sa poche son porte-feuille, un effet de Mobile qui doit m'être payé le jour de son mariage avec Cinthelia. Il est de deux cent cinquante livres sterling, et je lui dois en outre une somme à-peu-près égale. Il ne serait pas bien sans doute que je perdisse à ce marché, et... mais le diable m'emporte vous avez l'air de reculer! Pour cinq cents livres vous aurez Cinthelia et le billet de Mobile. — Si

vous ne le voulez pas vous n'avez qu'à parler. Je connais plusieurs personnes qui sacrifieront volontiers le double de cette somme pour obtenir sa main; mais vous êtes mon fils, et Cinthelia vous aime.

Cette dernière considération fit sur moi beaucoup plus d'effet que tous ses raisonnemens, et j'aurais volontiers donné cent fois cette somme, si je l'eusse possédée, pour la soustraire au pouvoir d'un homme capable d'en faire ainsi l'objet d'un honteux trafic. Je crus d'autant plus volontiers à la vérité de ce que mon père disait, qu'autrement il ne se serait point détaché du billet de Mobile. C'est ainsi que je me suis laissé séduire, et que je me trouve réduit à la mendicité, car je connaissais l'inutilité de raisonner avec un homme qui ne prise que lui-même.

Hervey presque muet d'étonnement

en entendant le récit de faits dont il aurait douté, si tout autre qu'Edouard les lui eût racontés, le pria de continuer.

— Ma raison ne tarda pas à me dire que j'avais commis une imprudence. Je ne pus prendre sur moi d'aller chez M. Hendon, mais j'attendis dans une sorte de stupeur l'effet que produirait l'orage qui grondait sur ma tête et qui ne pouvait manquer d'éclater bientôt. Le lendemain, l'esprit vivement agité, et surpris de ne le point voir, je parcourus tous les cafés qu'il avait coutume de fréquenter; mais on ne l'avait vu dans aucun. Je cherchais dans ma tête où je devais porter mes pas, lorsque je vis entrer un homme qui s'avança près du maître de la maison, et lui demanda s'il ne pourrait pas lui changer un billet de banque de cinq cents livres. Au montant de la somme, que

cet homme répéta tout haut, je soupçonnai que ce pouvait être celui qui, si peu de temps avant, était en ma possession. Je m'approchai pour m'en assurer, et ne pouvant plus en douter, je le priai de me dire de qui il tenait ce billet. Ayant refusé de me satisfaire, je le saisis au collet et le menaçai de le faire arrêter comme un voleur, ce qui lui causa une frayeur si grande qu'il me déclara l'avoir eu dans un tripot fameux; où il l'avait gagné à une personne qu'il me signala, et qui n'était autre que mon père. Je vous laisse à juger l'effet que fit sur moi une semblable découverte. Je rentrai chez moi entièrement abattu, et j'y passai le reste de la journée et une grande partie du lendemain. Dans l'intention de me distraire un peu, j'allai le dimanche après-midi au jardin de Kensington, où j'aperçus de loin Cinthelia avec Mobile et sa soeur.

Un tremblement subit s'empara de moi et m'empêcha d'avancer. Je les suivis de l'oeil, je les vis s'asseoir, et peu d'instans après Louisa s'éloigna. Le banc sur lequel ils étaient assis n'était pas fort éloigné de moi, et la curiosité, la jalousie si vous voulez, m'engagèrent à prêter l'oreille avec la plus grande attention. C'est dans ce moment que j'entendis la promesse qu'elle lui fit de devenir son épouse.

La colère, un instant; s'empara de toutes mes facultés, et je fus prêt à me porter à un excès de témérité. Un bouleversement général s'opéra dans ma tête, dans mon coeur, et je courus me cacher dans les buissons, où je me laissai tomber. C'en est fait, m'écriai-je, et voilà donc comme elle m'aimait! Je cherchai à me persuader qu'elle était indigne de moi, qu'elle m'avait injurié; je grinçai des dents, et ensuite, recouvrant un calme trompeur

je pensai que j'étais trop au-dessus d'elle pour m'affliger un moment de son indifférence. Je m'assis, pénétré de cette idée, et j'essayai de lire; mais toutes les lignes me paraissaient transposées, et les objets qui s'offraient à ma vue semblaient s'évanouir devant moi.

Il n'y avait pas long-temps que j'étais assis lorsqu'un bruit léger qui se fit entendre derrière moi me força de tourner la tête: je vis Cinthelia avec d'autres personnes. Mon premier mouvement fut de voler vers elle, mais mes jambes refusèrent de me porter. Il me fut également impossible de prononcer une seule parole, et comme elle ne me parla pas, quoique ses yeux où le désespoir était peint s'arrêtassent sur moi, je m'éloignai sans même savoir ce que je faisais. Trop persuadé que son consentement était volontaire, que me restait-il à faire? Me résigner à

mon sort et ne pas altérer sa tranquillité en lui manifestant l'inutiles regrets.

Je vous plains en vérité, mon ami, dit Hervey. Vous avez essuyé sur la mer des passions le plus violent orage auquel il soit possible de résister; prenez-moi à l'avenir pour votre pilote, moi qui ai plus d'expérience que vous et qui connais tous les écueils de cet océan périlleux. On se ressent longtemps des premières peines que l'amour nous inflige; mais lorsqu'on est une fois sorti victorieux du combat, on évite bien plus aisément les nouveaux dangers qui se présentent.

— Peut-être cette tâche est-elle plus difficile à remplir pour moi que pour un autre. Une dissipation continuelle me déplaît, et mon coeur conservera long-temps le sentiment du trait qui l'a frappé.

Si vous aviez l'esprit faible, répliqua

son ami, je dirais que nulle crise peut-être ne serait plus dangereuse pour vous que celle présente. La sensibilité d'un homme qui n'a que cette vertu, dégénère trop souvent en imbécillité, et le prive de cette énergie sans laquelle il ne saurait se rendre utile. Vous avez été près de succomber dès le premier pas que vous avez fait dans la carrière de la vie; mais il vous reste à vous garantir de bien d'autres écueils. Il arrive souvent qu'un jeune homme, dont les premières amours ont été malheureuses, se livre ou cherche à se livrer à une passion nouvelle pour la première personne qui se présente à sa vue. Est-ce orgueil? Est-ce esprit de vengeance? Est-ce envie de prouver à sa maîtresse qu'il n'est pas assez aveugle sur ses charmes pour ne pas devenir sensible à ceux d'une autre? D'autres fois il se livre à la débauche; il court

après les plaisirs, il en prend le goût, et cependant ne trouve en eux rien qui puisse satisfaire son coeur. Dans le premier cas il se prépare des regrets éternels, en ne se donnant pas le temps de chercher l'épouse qui lui convient. Il pleure perpétuellement celle qu'il a perdue, parce qu'il n'a pas eu l'occasion de connaître ses défauts qui, peut-être, l'eussent rendu plus malheureux encore. Dans le second, il court à grands pas vers sa perte; on félicite la femme qui l'a repoussé, d'avoir évité le malheur d'appartenir à un homme qui n'aurait pu manquer de l'entraîner dans l'abysses où il s'est plongé lui-même.

Que me reste-t-il donc à faire, dit Edouard, et quel conseil pouvez-vous me donner?

Ma façon de penser, répartit Herve, ne s'accordera peut-être pas avec celle de tout le monde: qui du monde ou

de moi a tort dans ce cas? La principale occupation de la vie est de poursuivre le bonheur; dans la carrière de l'amour, c'est de rendre de tendres soins à l'objet aimé. Pendant que nous adressons nos vœux à une femme, nous jouissons d'un plaisir qui nous dédommage au centuple des peines que nous prenons. Si elle nous joue, tournons-nous vers une autre; si nous découvrons en elle quelques défauts essentiels, abandonnons nos premiers projets; si, au contraire, nous la trouvons telle que nous pouvions la désirer, ne cessons de la poursuivre jusqu'à ce qu'elle n'ait plus rien à nous refuser.

— Mais comment garantir mon cœur d'un attachement sérieux? car je ne saurais m'en permettre un autre. Et comment, préoccupé par un sincère attachement, pourrais-je apercevoir les défauts d'une femme?

— Avec un peu d'efforts sur vous-

même vous deviendrez, à un certain degré, maître de vos passions. Croyez-moi, c'est toujours par les yeux que l'amour s'introduit dans l'ame; et si vous en prenez la ferme résolution, vous trouverez en vous assez de philosophie pour examiner froidement les qualités et les défauts d'une femme que vous croyez digne de vous, avant de lui abandonner entièrement votre coeur.

Certainement, dit Edouard, vous êtes un homme que toutes les femmes doivent admirer.

Je n'ai aucune raison de me plaindre de leur bienveillance à mon égard, répondit-il; mais jusqu'ici j'ai eu peu d'occasions de rencontrer des vertus capables de me fixer. Je commence à espérer cependant que mes recherches ne seront pas toujours inutiles; et je crois avoir trouvé une fille qui m'ai-

mera pour moi - même, sans aucun mélange d'intérêt personnel.

Vous pourriez encore vous tromper, interrompit Edouard. Tout être humain, dans un état libre, ne songe qu'à s'élever au-dessus de sa situation présente. Les hommes ont mille moyens d'améliorer leur position; mais les femmes n'ont pour cela de ressources que dans le mariage; et je crois qu'elles refusent un beau jeune homme sans fortune, pour prendre un vieillard infirme, dont la richesse leur assure une aisance éternelle.

Bravo, s'écria Hervey, je m'aperçois que vous guérirez. Vous avouerez cependant avec moi que votre raisonnement pêche un peu; car une femme qui épouse un homme pauvre, a encore l'espoir de s'enrichir avec lui.

Bien, bien, répartit Edouard; qu'elles soient ce qu'elles voudront, vous reconnaitrez toujours que les femmes

sont le point de gravité vers lequel tendent toutes vos pensées. Mais dites-moi donc quel est ce miracle de perfection qui efface à vos yeux toutes celles que vous avez vues jusqu'à présent?

Vous savez, dit Hervey, que l'empire des préjugés n'a sur mon ame aucun pouvoir: autrement j'aurais besoin de beaucoup de raisonnemens pour faire approuver mes projets actuels.

Le soir qui suivit les refus que j'esuyai de la part de miss Hendon et de la vôtre, je marchai long-temps dans les rues sans savoir où j'allais, l'esprit fort préoccupé, et cependant assez singulièrement disposé pour se laisser distraire aisément. Il faisait un clair de lune magnifique, ce qui m'engagea à prolonger ma promenade plus tard qu'à l'ordinaire. Frappé du grand nombre de femmes infortunées

qui obstruaient les rues de cette ville superbe (*), je remarquai, avec une sorte d'étonnement, que la plupart d'entre elles étaient véritablement belles, et je réfléchissais que c'était la misère, autant que la séduction, qui les avait détournées du sentier de la vertu. Ces malheureuses, en fondant leurs espérances sur la corruption de la jeunesse, y ont été entraînées, les unes par le mauvais exemple, les autres par le dénuement absolu de toutes choses. Les jeunes gens des deux sexes ne peuvent malheureusement, comme autrefois, entrer, quand ils le veulent, dans cet état que le dieu de l'univers a eu en vue en créant l'homme et la femme; mais que certains demi-dieux, plus puissans sans doute, ont

(*). Leur nombre s'élève à cinquante mille suivant les états de la police.

ont cru devoir écarter. Il est impossible, me disais-je à moi-même, que ces créatures abandonnées, dont la très-grande partie est forcée de rester dans cet état du plus horrible esclavage, se relèvent jamais de l'excès de dégradation dans lequel elles sont tombées. La perte de leur réputation les empêche de prétendre à d'autres moyens d'existence, et la société ne leur offrira dans aucun temps, même ceux de se repentir.

Je m'arrêtai au coin d'une rue détournée pour entendre une jeune fille qui chantait. La douceur de sa voix et plus encore l'intérêt qu'elle semblait mettre aux paroles de sa chanson excitèrent mon attention. Une pâleur mortelle couvrait ses joues; tous les traits de son visage portaient l'empreinte de la douleur, et ses vêtemens en lambeaux annonçaient la

plus extrême pauvreté. Je vous rapporterai les paroles de sa romance. (*)

Autrefois Laurette était sage,
Mais indiscrete et sans détour;
Coeur joyeux avait en partage,
Dormait la nuit, chantait le jour.

Fuyez, simples bergerettes,
Le doux parler des amans!
Ne croyez à leurs fleurettes,
Et bien moins à leurs sermens.

Libre encor, son ame naissante
Point ne soupçonnait le danger.
Un séducteur vit l'innocente
Et n'eut de peine à s'engager.
Fuyez, etc.

Inconsolable pour la vie,
S'en va seulette désormais,
Pleurer, avec sa foi ravie
L'honneur qui ne revient jamais.
Fuyez, etc.

Ainsi languit rose flétrie
Où le zéphir s'est arrêté;
Ainsi fleur un moment chérie
Meurt sur le sein de la beauté.
Fuyez, etc.

(*) Cette imitation est de Mr. Gaillard Sé-
nainville, de Chartres.

Cette romance fit naître en moi une foule de réflexions sur l'état de ces malheureuses victimes de la séduction, pendant que je longeis le Strand. Après en avoir parcouru une partie et être parvenu devant Sommerset-house, une jeune fille me saisit par le bras et me demanda de lui payer un verre de vin. J'allais la repousser avec dédain comme j'ava's fait à vingt autres, lorsque j'aperçus sur son visage, brillant de tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, tant de douceur et d'amabilité, que ma curiosité ne me permit pas de résister à sa prière.

Vous souriez, mais peut-être avez-vous tort. Entrés dans une taverne où je me fis donner un cabinet particulier, je commençai à lui faire des questions; j'appris qu'elle avait à peine seize ans et que son nom était Angelica. Avec autant de charmes que

les vôtres, lui dis-je, comment avez-vous pu adopter un genre de vie semblable à celui-ci?

Je vous dirai la vérité, me répondit-elle, car étant ce que je suis, vous pouvez prendre de moi une opinion pire que celle vous en avez déjà conçue. A quoi me servirait de vous forger des contes de ravisseurs forcenés, d'amans séducteurs, comme vous en entendez tous les jours de mes malheureuses compagnes, pour une pinte de vin? Le fait est qu'il y a peu de jeunes personnes, dans ce siècle, auprès desquelles il soit nécessaire, pour en venir à bout, de déployer des moyens bien extraordinaires. Les écoles font la plus grande partie de l'ouvrage, par la sottise vanité des maîtresses qui ne veulent élever leurs jeunes pupilles que pour devenir des demoiselles. Mes parens sont petits marchands dans la cité;

leur fortune ne leur permettait guère de me donner une éducation dispendieuse; mais j'étais si jolie que l'on se serait reproché tout la vie de ne s'être pas gêné pour me mettre dans une pension où j'apprendrais l'art infiniment utile d'imiter une fleur sur le cancras et celui de danser avec grâce.

Voilà en vérité, lui dis-je, des talens très-nécessaires.

Oui, répliqua-t-elle en riant, très-nécessaires pour faire une belle dame de la fille d'un détaillant de tabac. Nos conversations entre jeunes filles roulaient presque toujours sur l'amour et sur le plaisir d'être aimé. Nous avions toutes, ou au moins nous prétendions avoir des amans, et vous devez juger qu'une fille, aussi bien partagée que moi de la nature, ne pouvait rester long-temps sans un adorateur; aussi dévorais-je des yeux

tous les jeunes gens qui se présentaient à ma vue.

Etant un jour à l'église, j'aperçus un jeune élève des écoles publiques de la cité, lieu où l'on s'instruit aussi promptement dans l'art de faire l'amour que dans celles de Westminster ou dans tout autre lieu. Son ensemble me plut infiniment; il me vit du même oeil que je le voyais, et comme il n'avait pas puisé dans ses livres latins une modestie ridicule, je reçus de lui, dès le lendemain, une belle lettre. J'ai su depuis qu'il l'avait copiée, ainsi que les vers qui l'accompagnaient, dans un journal littéraire. Nos cœurs étaient trop bien préparés à tous les deux pour nous arrêter long temps sur les préliminaires. Il me dit qu'il connoissait le monde et qu'un curé étoit une espèce d'homme minutieux, qui ne voudrait jamais sanctionner l'amour

d'un jeune homme de dix-huit ans et d'une jeune fille de quatorze, car j'étais fort grande pour mon âge. Nous convinmes en conséquence de nous marier sans le secours de personne. Mon amant fut pourvu au bout d'un an d'une commission d'enseigne et obligé de s'embarquer. Mes parens, qui avoient quatre autres filles presque aussi belles que moi, bien certains alors que je ne deviendrais jamais une grande dame comme ils s'en étoient flattés, jugèrent à propos de me mettre à la porte de chez eux.

Vos parens ont eu bien tort, lui dis-je, car votre extrême jeunesse aurait pu servir d'excuse à votre imprudence, et peu d'années auraient suffi pour effacer la tache que vous aviez faite à votre réputation.

Cela est vrai, monsieur, me dit-elle en me lançant un regard char-

mant et en buvant à ma santé, mais voyez comme une phrase peut être mal interprétée. Mes parens n'eurent pas la cruauté de me défendre positivement leur maison, mais toute la famille me regardait d'un oeil de mépris et comme une fille perdue. J'avois trop de fierté pour le supporter, et un soir je pris le parti de m'évader. C'est ainsi que je suis devenue ce que je suis aujourd'hui, une très-jolie femme du monde.

— Vous possédez au moins beaucoup plus de bon sens que n'en ont ordinairement vos semblables, et c'est ce qui ajoute à mon étonnement en vous voyant trouver des charmes dans une vie semblable à celle que vous menez.

Elle me regarda un moment, comme si elle cherchait à pénétrer au fond de mon ame, et elle me dit: » Vous ne pouvez, monsieur, me tenir sé-

rieusement ce discours, et supposer que je trouve des charmes dans la position où je suis. Je la hais; je me déteste moi-même! Mais dans ce monde, où l'on met la charité au rang des premières vertus, qui tendra à une malheureuse fille une main secourable pour la retirer de l'abyme où elle s'est précipitée. L'homme religieux la regarde d'un oeil de pitié et passe son chemin; l'homme sévère la condamne sans miséricorde; et le débauché rit de sa douleur et puise ses plaisirs dans son infamie.»

L'ingratitude; répliquai-je, est trop souvent la récompense que les femmes de votre sorte réservent à celui qui essaie de les tirer de l'état d'humiliation où elles sont plongées.

Comment cela pourrait-il être autrement? répondit-elle avec vivacité. Son plaisir seul le guide dans cette circonstance, et nous n'avons point

d'autre mobile que l'intérêt. Peut-on donc nous blâmer si nous préférons les offres les plus avantageuses, et peut-on parler d'ingratitude dans un marché où il n'y a d'un côté que l'appas du gain et de l'autre un désir brutal?

— Mais que feriez-vous si un homme vous plaçait dans une situation capable de rétablir votre réputation et de vous assurer sans beaucoup de peine une aisance honnête?

Je lui promettrais, me répondit-elle en souriant, de l'avertir aussitôt que cela commencerait à m'ennuyer.

Voyant qu'elle voulait, qu'elle désirait même de changer de conduite, j'adoptai l'idée romanesque qui se présenta sur-le-champ à mon imagination, de modeler cette jeune créature à ma fantaisie, et de faire prendre à son caractère la forme de celui que je désirerais trouver dans une

femme. Son expérience, pensai-je, rabaissera un peu sa fierté, et son bon sens lui fera mettre un prix convenable aux leçons que je lui donnerai.

Voilà une épreuve vraiment digne d'un philosophe, interrompit Edouard. Son résultat, s'il est heureux, tournerait plus à l'avantage de la société que les plus magnifiques raisonnemens; mais c'est ce résultat qu'il faut connaître.

Je l'envoyai par la voiture publique, continua Hervey, chez un de mes oncles retiré dans le comté de Buckingham, et je n'allai la rejoindre que quelques temps après, pour lui laisser le temps de s'établir dans la maison; elle me reçut avec l'expression de la plus vive reconnaissance. Je me mis aussitôt à commencer mon expérience, en essayant d'éclairer son esprit, d'imprimer dans

son coeur le sentiment de la vertu, et de lui donner ce ton décent, cette aisance que l'on exige dans la bonne société. Elle y est maintenant; ma bonne tante s'est chargée de la mettre au courant des affaires du ménage, et j'ai éprouvé, je vous l'avoue, le plus vif de tous les plaisirs en voyant se livrer aux occupations de son sexe, ou à la lecture, cette créature charmante qui, sans moi, n'aurait pu manquer de devenir bientôt un objet d'horreur ou au moins de pitié. Elle est douée de beaucoup de jugement. Sa conversation est intéressante, et elle m'a souvent fait passer des heures très-agréables. Je suis convaincu qu'elle ne pense plus qu'avec effroi aux égaremens de sa première jeunesse, et je crois même avoir fait sur son coeur une impression profonde. Enfin je n'attends, pour lui donner le nom de mon

épouse, que le moment où je serai parfaitement sûr que l'intérêt n'entre pour rien dans sa conduite actuelle.

Je crains, en ce cas, répartit Edouard, que le flambeau de l'hymen ne soit pas encore prêt à s'allumer pour vous; mais je vous aime assez pour vous souhaiter un heureux succès.

Hervey, enthousiasmé de ce projet, qu'il croyait devoir le mener enfin au but qu'il désirait si ardemment et depuis si long-temps, se retira pour y réfléchir encore dans le silence de la solitude, et il croyait déjà que ce bonheur dont il n'avait presque osé se flatter, ne pouvait désormais lui échapper.

CHAPITRE X.

Les premiers instans du mariage. —

Augmentation de fortune. —

Mauvaise réussite.

CINTHELIA trouva beaucoup moins difficile, qu'elle ne l'avait d'abord imaginé, de se résigner à son sort, et de regarder son époux avec un oeil d'affection. Elle fut long-temps, à la vérité, sans pouvoir bannir Edouard de sa pensée ; mais connaissant toute l'étendue des devoirs qu'elle s'était imposés, elle fit un effort sur elle-même, et parvint à croire à la fin que l'amour conjugal pouvoit effacer les impressions profondes d'une première inclination. Sa santé se rétablit peu-à-peu ; son enjouement reparut, et tous ses soins, toutes ses

attentions se dirigèrent vers le but unique qu'elle devoit se proposer, celui de plaire à son époux.

Mobile ne manquait pas d'un certain jugement; il vit avec reconnaissance les tendres efforts de Cinthelia, et s'abstint, de son côté, de rien faire qui pût diminuer l'attachement dont elle commençait à lui donner des preuves. La possession d'un bien qu'il avoit tant désiré, n'en avoit pas diminué le prix à ses yeux; et il ne cessait de voler au-devant de tout ce qui pouvoit lui être agréable.

Son père lui avoit assuré une pension considérable; il lui avoit donné une maison commode et agréablement meublée, et il avoit en outre mis à sa disposition un fonds suffisant pour pouvoir commencer avec avantage, et augmenter sa fortune. Il auroit bien voulu le voir marcher en tout point sur ses traces; mais Henri, lancé dans

la grande société, dédaigna tout ce qui tenait à des détails minutieux, pour se livrer aux grandes spéculations, et se contenta de faire valoir ses fonds dans le commerce d'autrui ou dans des opérations de banque.

M. Hendon et sa femme, accoutumés à un genre de vie paisible, ne purent se résoudre à aller demeurer avec leur fille. Un autre motif les détermina encore à prendre ce parti. M. Hendon savait que le soin de conduire une maison peut difficilement appartenir à deux personnes, et que les mères et les filles s'accordent rarement sur ce point, l'une voulant toujours conserver la supériorité qu'elle croit attachée à son âge et à son expérience, et l'autre prétendant, par sa position, avoir acquis les mêmes droits.

Cinthelia s'abstint de voir ses bons amis Brianton; elle craignait de rap-

peler à son esprit des idées qu'elle s'efforçait, avec succès, d'en bannir pour toujours. Elle ne metait guère le pied dans la cité que pour rendre visite à ses parens; et parmi ses anciennes connoissances, quelle personne aurait pu l'y attirer, quand elle se privait du plaisir qu'elle aurait pu goûter dans la société de l'aimable Lucie?

On a toujours remarqué qu'un mariage dans une famille ne tarde pas à en amener un autre. La plus timide s'apprivoise; et l'exemple d'une amie, qui a pris un semblable parti, est un puissant mobile pour déterminer à le suivre. Il n'y a pas lieu, par conséquent, de s'étonner si Louisa consentit à accorder sa main à milord Dottle, qui daigna, par un excès de bonté, et en considération de ce que son frère vivait trop long-temps, s'allier à la fille d'un citadin, qui lui apportait dix mille livres sterling.

Cette action, qui dégradoit une famille aussi noble, et qui ne s'était jamais mésalliée, quoique la chronique prétendit que plus d'un valet avoit concouru à son soutien, causa à Dolittle l'aîné un si violent accès de dépit, qu'il ne put y résister, et mourut, laissant à son frère ses titres et des héritages immenses, mais malheureusement gravés de dettes considérables. Milady Dolittle, qui avait apporté dix mille livres sterling, n'en fut pas plus sage. Extrêmement avide de tout ce qui avait quelque apparence de grandeur, elle usa de sa fortune avec très-peu de discrétion, et se livra sans aucune réserve à toutes les extravagances dispendieuses qui ont tant d'attraits aux yeux des gens du bon ton. Elle voulut goûter de tous les plaisirs, et elle n'épargnait rien pour satisfaire à cet égard ses désirs insatiables.

Lord Dolittle était peu fait pour la ramener à des principes plus raisonnables; livré à la dissipation depuis les premiers instans de son existence, il n'avait jamais songé à appeler la prudence à son secours; et ce n'était pas au moment où il voyait la fortune lui sourire qu'il pouvait concevoir l'idée d'un changement de conduite. Cinthelia tremblait que cet exemple ne devînt funeste à son époux, et elle redoutait les effets de l'alliance qui existoit entre eux, et sur-tout de la similitude de leurs inclinations. Elle n'avait eueun prétexte pour rompre leur intimité; son unique espoir était donc de parvenir à changer le caractère de Henri, et de lui faire perdre insensiblement le goût de le débauche et de l'oisiveté.

On ne pouvait cependant rien lui reprocher pour le moment. Sa conduite était telle que se femme pouvait

la désirer; et ne s'y étant pas attendue, elle l'en aimait davantage. Peu de mois suffirent pour résigner entièrement Cinthelia à son sort; et si l'amour eût été le premier moteur de son mariage, elle n'aurait pas été plus satisfaite de sa position. Un bonheur parfait paroissait ainsi devoir être la récompense de la piété filiale de Cinthelia; les craintes qu'elle avoit conçues pour l'avenir commençaient à se dissiper, lorsque M. Mobile le père fut attaqué d'une fièvre violente, causée par le mal qu'il ne cessait de se donner dans son magasin. Il n'avait jamais voulu céder aux instances de ses enfans, qui voulaient qu'il quittât le commerce, disant que toujours dépenser et ne rien gagner était le vrai moyen de conduire l'homme le plus riche à l'hôpital.

Cinthelia, dans cette circonstance, s'attacha plus particulièrement à lui;

car sa fille était trop occupée de ses plaisirs pour s'astreindre à donner des soins à un père malade; mais la main du temps, qui s'étoit appesantie sur sa tête, fut plus puissante que tous les efforts de sa bienveillante garde, réunis à ceux de la médecine, et il mourut après un mois de maladie.

A peine avait-il fermé les yeux, que son fils, avec une âpreté douloureuse pour l'ame sensible de Cinthelia, envoya chercher le notaire qui avoit reçu son testament, et sa soeur, qui faisoit alors sa toilette pour se rendre le soir à un bal magnifique. C'est une chose cruelle, s'écria cette fille affectionnée, de s'en aller ainsi lorsque je me faisais une si grande fête d'aller au bal de lady Henriette. Et comment oserai-je paroître, maintenant que je vais être en deuil? Ne pensez-vous pas, Betty, que je serai vraiment effroyable?

— Nullement, milady. Le noir sied parfaitement bien à une belle femme; c'est d'ailleurs un moyen de variété dont on ne peut pas toujours user.

— Vous avez raison, Betty; mais on va m'ennuyer à la mort par les questions. Combien il me paraîtra dur d'entendre répéter que mon père, M. Mobile le marchand, est mort: c'est odieux, en vérité! Je crois que mon frère est bien affairé dans ce moment. Il s' imagine surement que mon père lui a tout laissé. — Vous croyez réellement que je serai bien en noir?

Telles furent les preuves de douleur que manifesta à la mort de son père la fille d'un nouvel enrichi, qui avait passé tous les instans de son existence à entasser écu sur écu, pour procurer à ses enfans plus que les nécessités de la vie; et dont la mort était en partie due au désir qu'il avait d'ajouter encore quelques guinées à

cette fortune, que déjà ils dévoraient en idée.

Quoique Louisa fût désespérée de ne pouvoir aller au bal de lady Henriette, l'idée d'entendre lire un testament, qui sans doute allait mettre de nouvelles richesses entre ses mains, eut le pouvoir de la consoler un peu; et, après quelques momens de réflexion, elle fit mettre les chevaux, et se rendit dans la cité, où elle trouva son frère, sa belle-soeur et le notaire qui l'attendaient.

Quoi! mon pauvre père est mort, s'écria Louisa, en entrant dans la chambre et en s'efforçant de pleurer. Oh ciel! que vais-je devenir?

Il est mort, répondit Henri, en lui présentant un siège; c'est le sort qui nous attend tous. Nous devons le pleurer, Louisa, car il a tout fait pour nous.

La mort, dit le notaire, est un tribut que l'homme doit tôt ou tard payer à la nature. Vous devez donc vous consoler dans l'espoir de rencontrer un jour le meilleur des pères dans un monde plus heureux.

Vous êtes bien bon, monsieur, dit Henri; mon père était un honnête homme.

Oh! il n'a jamais fait de tort à personne, j'en suis bien sûre, ajouta Louisa en sanglotant.

Vous croyez-vous, madame, reprit le notaire en adoucissant sa voix, en état d'entendre la lecture qui fait l'objet de cette réunion? Pour peu que cela vous oblige, nous remettrons à demain ce triste devoir.

Je ne voudrais pas, monsieur, vous donner la peine de revenir, répliqua Louisa; et le notaire ouvrit le testament d'un air grave, auquel on pouvait juger que ce n'était point la première

mière

mière farce de cette nature dans laquelle il avait joué son rôle.

Après un préambule court: on arriva aux articles essentiels. M. Mobile laissait à son fils tous les effets à son usage et une somme de trente mille livres sterling en argent comptant, avec invitation de remplir à l'égard de Cinthelia les devoirs d'un bon mari.

Il léguait à sa belle-fille, dont il parlait dans les termes les plus affectueux, et comme un témoignage de sa reconnaissance pour les tendres soins qu'il en avait reçus pendant sa maladie, une rente perpétuelle de cent livres sterling et la plus grande partie de son argenterie. Il était bien expliqué que la rente était pour son seul usage, et que son époux ne pourrait nullement en disposer.

M. Mobile n'avait fait son testament que lorsqu'il avait reconnu qu'il

ne devait plus compter sur l'existence : son opinion était qu'un testament devait être la dernière action de la vie. Enfin, il laissait à Louisa une somme de deux mille livres sterling une fois payée, avec une note désapprobative de sa conduite et de son peu d'affection pour son père.

Deux mille livres, répéta-t-elle d'un ton de mépris et en versant des larmes de rage. Je vous prie, monsieur, voyez si vous avez bien lu.

— Très-bien, je vous assure, madame. M. Mobile était un homme de la plus grande exactitude.

— Quelle misère ! Deux mille livres ! A-t-il jamais pu commettre une semblable injustice ? Votre servante, madame, ajouta-t-elle en se tournant vers Cinthelia, je vous souhaite toute sorte de bonheur ; et vous, mon frère, vous avez joué votre jeu à merveille.

Voulez-vous prendre le thé avec

nous, ma soeur, reprit froidement Henri, ou au moins jeter avant de partir un dernier regard sur notre malheureux père?

C'en est assez, monsieur, s'écria-t-elle. Je voudrais n'être point venue. . . . Ma tête est malade. . . . Votre servante, monsieur; madame, je vous salue.

Milady Dolittle, après avoir prononcé ces paroles, se hâta de regagner sa voiture, malgré tous les efforts que fit Cinthelia pour la retenir; et d'un ton qui exprimait sa colère, elle donna ordre au cocher de la remener promptement à la maison.

Cette augmentation de fortune mettait Mobile dans le cas de vivre avec le plus grand éclat; et n'ayant plus de père qui eût droit de lui faire des représentations, il se détermina à rompre avec toutes ses anciennes connaissances pour ne plus fréquenter que

la noblesse et les grandes sociétés. Ce fut avec chagrin que Cinthelia s'aperçut de son goût naissant pour la prodigalité et du soin avec lequel il recherchait tout ce qui avait quelque apparence de grandeur. Elle voyait que Mobile visait à faire une figure plus grande que son beau-frère; elle lui avait fait quelques représentations sur la nécessité de se conduire avec une sage économie, mais il lui avait imposé silence; et tout ce qu'elle pouvait faire était d'établir et de maintenir le plus grand ordre dans sa maison.

Environnée sans cesse de plaisirs et de fêtes, auxquels on la pressait de participer, elle avait pris le parti de résister à toutes les tentations et de donner au monde des exemples, ceux qu'elle en recevait étant si fort contraires à ses goûts. Si son époux obtenait d'elle de se répandre un peu

dans la société, on ne la voyait jamais fréquenter que des personnes sages; mais elle préférait en général de rester chez elle, où elle suppléait au défaut de compagnie par le travail et par la lecture. Elle surveillait toutes choses dans sa maison avec l'attention la plus vigilante, mais sans petitesse. Honnête envers ses domestiques, jamais elle ne se permettait avec eux la moindre familiarité: son but était d'imiter en tous points la femme vertueuse dont elle avait vu le portrait séduisant tracé dans un vieux livre, dont son père avait coutume de lire quelques passages tous les dimanches; mais que l'on aurait en vain cherché dans la bibliothèque de la plupart de ses nouvelles connaissances.

Ainsi s'écoula la première année du mariage de Cinthelia, sans qu'il lui arrivât rien d'important. La naissance d'un fils vint, au bout de ce temps,

ajouter au cercle de ses plaisirs domestiques. C'est alors qu'elle sentit encore mieux ce qu'une femme se doit à elle-même et à la société; les plus tendres soins, les preuves de la plus sincère affection furent prodigués à cette petite créature, et elle sentit dès ce moment à quelle épreuve son coeur serait mis si cet être innocent devait un jour oublier ce qu'il lui devait et la traiter avec indifférence. Elle cessa de s'étonner de l'obéissance exigée par des parens, puisque leurs enfans faisaient tellement partie de leur propre existence, qu'ils semblaient avoir reçu de la nature le droit d'en disposer comme d'eux-mêmes.

Cette occupation nouvelle pour Cinthelia servit à la distraire un peu des inquiétudes que lui causait la conduite légère de son époux; elle n'était plus la même que dans les premiers mois de leur mariage: il fréquentait ses an-

ciennes connaissances; il avait en quelque sorte repris leurs goûts, leurs habitudes, sans toutefois se porter à aucune action qu'elle pût raisonnablement condamner. Chaque jour Mobile rentrait plus tard, mais les affaires lui fournissaient des prétextes plausibles; et lorsqu'il voyait que Cinthelia l'avait attendu, il la priaient tendrement de laisser à ses domestiques le soin de veiller son retour, et de ne pas exposer sa santé en faisant les fonctions de portier.

Elle voyait tous ses avis, quoique donnés avec prudence, négligés par son époux, et elle sentit la nécessité de se résigner à une soumission passive; car elle n'avait que trop souvent remarqué l'effet de remontrances faites avec humeur. On s'arme contre elles de résistance plutôt que l'on ne songe à se corriger. Elle se dispensa même de faire part à son père et à

sa mère de ses chagrins domestiques, sachant qu'il n'y a rien de plus à redouter dans une famille que l'intervention des parens. Elle espérait néanmoins que ces petites débauches ne seraient qu'un mal passager, qui n'entraînerait après lui aucun inconvénient grave.

Innocente Cinthelia! Elle ignorait encore que trop souvent le plaisir est un guide qui mène à la corruption, et qu'une seule faute ne manque jamais d'être la source de plusieurs autres. Elle n'avait jamais vu, jusqu'à cet instant, Mobile dans un état d'ivresse, mais l'habitude de prolonger ses plaisirs fort avant dans la nuit, porta à la fin une atteinte dangereuse à sa sobriété. Combien n'eut-elle pas à souffrir en voyant, pour la première fois, l'homme qu'elle était parvenue à aimer, dans un état qui fait honte à l'humanité. Elle ne put

considérer, sans une vive douleur, l'œil égaré de son époux, son visage pâle et défait, et la difficulté avec laquelle il faisait usage de ses membres. Elle versa un torrent de larmes, mais elle ne s'imaginait pas que ces larmes, toutes amères qu'elles étaient, n'étaient que le prélude de celles plus abondantes que lui arracherait bientôt l'inconduite de son mari.

Il lui était bien difficile de se taire dans une pareille circonstance; mais elle craignait de l'éloigner de la maison, au lieu de l'y ramener, s'y elle se permettait le moindre reproche. Elle espéra que son silence exciterait dans l'âme de son époux un sentiment de générosité, et que ce silence ne l'empêcherait pas de sentir combien un semblable excès devait être odieux pour elle, qui avait été jusqu'alors accoutumée à la plus par-

faite régularité. M. Ranson avait contracté l'habitude de s'enivrer, mais on avait toujours eu soin de le soustraire à sa connaissance.

Cet effet de la prudence de Cinthelia fut interprété différemment par Mobile, et par un étrange résultat de l'aveuglement humain, il le prit pour indifférence et pour une permission tacite de faire à l'avenir tout ce qu'il lui plairait. Si elle avait pour moi, se disait-il à lui-même, le moindre attachement, elle ne me verrait pas contracter de sang froid une habitude qui peut me devenir aussi préjudiciable. Nous pouvons juger par là combien la plus légère erreur entre époux sait entraîner d'inconvéniens après elle, et combien il est difficile d'entretenir cette union si nécessaire au bonheur, lorsque les actions les plus sages peuvent être aussi mal interprétées.

Pendant que M. Mobile creusait ainsi le précipice où il devait entraîner sa famille avec lui, Edouard restait chez le bon quaker, uniquement occupé des affaires de la maison. Il faisait de continuels efforts pour arracher de son coeur une passion qui l'occupait encore tout entier. Il avait fait part à M. Hervey, qui passait ordinairement avec lui la journée du dimanche, du soupçon qu'il avait que Lucie brûlait pour lui d'une passion qui, pour être concentrée en elle-même, n'en était pas moins vive. Hervey lui avait conseillé ou de la prendre pour femme, ou de quitter la maison de M. Brianton, l'honneur l'exigeant dans cette circonstance. Edouard n'avait encore pris à cet égard aucun parti définitif, lorsque son ami, qui avait passé plusieurs jours à la campagne; arriva chez lui un matin dans un état assez difficile à décrire.

Il ne s'était pas donné le temps de changer d'habits, quoique sa toilette eût beaucoup souffert de la précipitation avec laquelle il avait voyagé; et il existait sur son visage un trouble apparent dont Edouard ne l'aurait jamais jugé susceptible.

Que vous est-il donc arrivé, lui demanda-t-il, qui ait été capable de mettre ainsi votre philosophie en défaut? Sans doute ce ne sont pas des bagatelles?

Il ne m'est rien arrivé, répondit Hervey en se jetant dans un fauteuil. Je suis satisfait. . . . Oui . . . je suis certain que j'ai raison; et toutes les femmes peuvent aller au diable.

— Oh pas toutes! Vous en exceptez serement votre belle, votre désintéressée Angelica?

— Je vous permets de vous moquer de moi tant qu'il vous plaira.

Elle

Elle est bien faite pour conduire la bande. Le serpent! le monstre! . . . Mais je dois me féliciter de ne pas m'être engagé trop avant, et d'avoir écouté des soupçons qui ont opéré mon salut. Vous ne l'avez pas vue; mais vous n'auriez jamais soupçonné qu'une ame aussi noire pût se cacher sous des traits aussi séduisants. Non, jamais femme ne me sera plus rien.

Je ne suis encore qu'un ignorant, reprit Edouard. Un vrai philosophe néanmoins ne doit pas se déconcerter parce qu'une expérience n'a pas eu l'issue qu'il en attendait, sur-tout quand il sait commander à ses passions. Prenez courage, mon cher, et tentez encore.

— Oh! jamais. . . L'intérêt est l'unique mobile de toutes les actions humaines; mais je vais vous raconter

Tom. II.

6

comment j'ai été trompé par la plus infame de toutes les créatures.

Angelica s'était toujours montrée à mes yeux un modèle de désintéressement. Elle me recevait avec une familiarité, une apparence de satisfaction que j'attribuais à la reconnaissance et même à un sentiment plus doux. Elle donnait à mes leçons une attention soutenue; elle s'attachait à suivre mes conseils, et pendant mon absence elle travaillait sans relâche à acquérir le point de perfection auquel je m'étais flatté de la faire atteindre. Certainement, me disais-je à moi-même, s'il est dans la nature un être parfaitement libre, c'est Angelica: j'ai trouvé un trésor dans le lieu où je devais m'y attendre le moins. Quel heureux changement n'ai-je pas opéré dans une créature qui avait sucé de si bonne heure les principes les plus dangereux! Cependant je n'étais pas

encore satisfait; je voulais mettre sa sincérité à la dernière épreuve avant de me déterminer à l'épouser.

Dans ce dessein j'achetai des habits de rebut, et j'écrivis à mon oncle qu'un malheur auquel je n'avais pas dû m'attendre m'avait subitement privé de toute ma fortune; que j'allais être obligé de me tenir caché pendant quelque temps pour me soustraire aux importunités des créanciers, que j'étais pour le moment, hors d'état de satisfaire; et afin que lui-même ne dérangeât pas mes projets, je ne lui laissai rien entrevoir du but que je me proposais ni même de l'erreur dans laquelle je le jetais: son étonnement, en apprenant cette nouvelle, fut par conséquent aussi naturel que douloureux.

A mon arrivée, Angelica parut profondément affligée, et elle vint à ma rencontre avec cet air d'intérêt et

d'amitié qu'elle ne savait que trop bien affecter. Je la pressai dans mes bras; je la suppliai de ne pas s'affliger d'un événement auquel le commerce n'était que trop sujet, et en voyant couler des larmes de ses yeux je fus tenté de la désabuser et de lui offrir ma main. Une idée m'arrêta néanmoins. Elle céda à un premier mouvement, et il était possible que le repentir trouvât jour dans son ame, quand elle serait rendue à elle-même. Je poussais la délicatesse trop loin pour vouloir obtenir une faveur que sa pleine raison ne m'aurait point accordée, et je me fis violence pour remettre au lendemain l'exécution de mon projet. Je jouissais d'avance du plaisir qu'elle éprouverait en apprenant que tout cela n'était qu'un jeu, et que mon seul but avait été de m'assurer si j'étais aimé pour moi-même.

Pendant la nuit les rêves les plus flatteurs sourirent à mon imagination. Je savourais d'avance le bonheur dont je jouirais quand je posséderais enfin cette femme, que mon esprit avait pris plaisir à créer, cette femme que je désespérais depuis tant d'années de jamais rencontrer; mais le lendemain j'appris en me levant que l'on cherchait en vain Angelica, et qu'on ne savait ce qu'elle était devenue.

Surpris, je courus à sa chambre. Sa fenêtre était ouverte, et je trouvai sur sa table une lettre adressée au *philosophe*. Je crois l'avoir sur moi. . . . Oui, voici cette production infernale de son esprit.

MONSIEUR,

Le premier article de nos conventions a été que lorsqu'elles m'ennuieraient j'aurais soin de vous en

informer. Ce moment est arrivé; et pour vous marquer la reconnaissance que je conserve des peines que vous avez prises mon égard, je me permettrai de vous donner à mon tour un conseil utile. J'ai remarqué depuis long temps que les charmes dont la nature a pris plaisir à me pourvoir, avaient fait sur votre ame une impression profonde, et connaissant la droiture, la rigidité de vos principes, je m'étais flattée que cela finirait entre nous par un engagement sérieux. Vous étiez fait, je l'avoue, pour mériter toute mon affection; mais cette prudence que vous m'avez si souvent recommandée m'a tenue en garde contre moi-même; ce jugement sain, auquel vous avez plusieurs fois cru devoir prodiguer vos éloges, m'a conduite à penser que je n'avais pas besoin de tant de leçons, et j'ai vu

en vous beaucoup plus le précepteur que l'amant. L'ambition est dans le coeur de toutes les créatures humaines un moteur puissant et même unique. J'aurais volontiers consenti à épouser un sage, dont la bourse aurait été bien garnie; mais sans fortune je ne connais pas de vie plus triste que celle d'une femme de bon sens. Monsieur Hervey, je vous conseille en amie de ne pas vous attacher à épouser une femme vraiment raisonnable. La raison est une chose si rare, je dirai même si ennuyeuse, dans ce bas monde, que c'est assez d'un seul être qui en soit doué dans la famille la plus nombreuse. Il faut absolument changer quelque chose à votre plan, ou renoncer au bonheur de trouver une femme telle que vous la désirez. Souvenez-vous que nous sommes des êtres libres: que nous avons des sen-

timens, de la délicatesse; enfin que nous devons être traitées comme vos égaux et non pas comme des enfans. J'ai, je suis fâchée de vous le dire, agréé les offres d'un jeune homme extrêmement aimable. Il y a long-temps qu'il me tourmentait pour accepter de lui une pension et un phaëton. Plaignez la faiblesse des femmes, et croyez que je vous quitte avec regret, parce que vous avez réellement un bon coeur et une petite dose de bon sens.

La leçon me paraît fort bonne, dit Edouard, et si vous faites bien, vous en profiterez; car, après tout, le mariage est une affaire dans laquelle il faut donner presque tout au hasard. Nous ne pouvons voir dans une femme que les traits de son visage; notre oreille ne peut être frappée que du son de quelques expressions, son-

vent dictées par l'orgueil ou par la dissimulation, et il nous est défendu de pénétrer plus avant dans son coeur.

Voilà qui est admirable, s'écria Hervey, et vous plaidez parfaitement bien la cause du mariage. Mais ne trouvez-vous pas que j'ai été joué de la manière la plus outrageante?

— Certainement. Examinons cependant la chose de sang-froid. Pouviez-vous vous flatter, mon ami, de déraciner des habitudes contractées dès l'enfance? L'épreuve était en vérité trop forte, et si vous vous fussiez contenté de ce qui aurait satisfait tout autre, vous vous fussiez vraisemblablement procuré au moins une femme passable, quoique ramassée au coin d'une borne. Je ne vois pas par conséquent que vous ayez dans tout ceci aucun sujet de vous désespérer. S'il s'en fallait si peu que vous ne trouvassiez votre affaire dans une classe

abjecte, combien ne devez-vous pas vous flatter de la rencontrer plus aisément encore dans celle où vous devez naturellement la chercher?

Si j'avais le bonheur de vivre auprès d'une miss Brianton, répondit ironiquement Hervey, je pourrais espérer encore; mais c'est à vous seul qu'il appartient de fixer des coeurs dignes des soupirs d'un honnête homme!

Une personne que quelque affaire amenait près d'Edouard l'empêcha de répondre, et Hervey retourna chez lui pour plaisanter avec sa soeur sur le mariage, et pour imaginer quelque plan nouveau pour l'avenir.

CINTHELIA.

CHAPITRE XI.

Première contestation.

CINTHIA, pendant ce temps, était en proie à tous les désagrémens que peut entraîner après elle une union mal assortie. Si elle hasardait de représenter à son époux les fâcheuses conséquences qui pouvaient résulter de son conduite, malgré les précautions infinies qu'elle prenait pour ne le point choquer, il le trouvait mauvais, et lui répondait qu'il se croyait maître de ses actions; qu'il ne la gênait pas sur les plaisirs qu'elle jugeait à propos de se procurer et ne prétendait pas l'être davantage sur les siens. Si elle lui témoignait quelque crainte pour sa

santé, si elle l'invitait à ajouter quelque chose à son habillement, pour ne pas s'exposer, au milieu de la nuit, au froid et aux injures de l'air, il lui déclarait qu'une femme qui voulait être le mentor de son mari était, à son gré, de tous les êtres le plus insupportable. Elle se voyait ainsi forcée de souffrir sans se plaindre que son époux se livrât à toutes les extravagances qui lui passait dans l'idée, et même de recevoir et d'accueillir avec une apparence de gaieté ses compagnons de débauche.

Elle essayait en vain de faire entendre à Mobile que la société d'une jeunesse corrompue était peu faite pour une femme élevée dans les principes de la vertu; que le soin de son propre honneur devait le rendre attentif à ne pas exposer sa femme même au soupçon; il était le maître chez lui; il y voulait recevoir qui

bon lui semblait. Cinthelia était encore obligée, dans ces circonstances, de feindre de la gaieté; car si elle avait le malheur de laisser paraître le moindre mouvement d'humeur, il s'en suivait aussitôt une partie de débauche à la taverne, où il était moins sobre encore qu'à la maison.

Depuis la mort de M. Mobile ses deux enfans étaient presque étrangers l'un à l'autre. Louisa regardait son frère d'un oeil d'envie et elle imputait à Cinthelia la perte de l'affection de son père et la sévérité du châtiment qu'elle en avait reçu. Jamais il ne l'avait reprise sur ses extravagances, et elle ne le croyait pas capable d'un ressentiment aussi vif, pour avoir négligé de lui donner des soins pendant sa maladie, s'il n'avait été excité à le faire par ceux qui l'approchaient davantage? Si lord Dolittle eût agi comme son épouse et se fût abstenu

de venir chez mistriss Mobile, celle-ci s'en serait aisément consolée; mais comme il ne se faisait pas chez elle une partie de débauche qu'il ne fût à la tête, Cinthelia fit plusieurs tentatives pour se réconcilier avec sa belle-soeur: ses efforts furent vains et elle ne put y parvenir.

Jusqu'alors Cinthelia n'avait point eu de querelle décidée avec son mari. La prudence qu'elle mettait dans sa conduite, le soin qu'elle prenait de ne jamais le contrarier ouvertement, prévenait entre eux toute dispute. Sur les choses de peu d'importance elle affectait de penser comme lui, et quand elle croyait sa conscience trop intéressée à ne pas se permettre cette innocente dissimulation, elle se contentait de garder le silence. Il était impossible néanmoins d'user toujours de la même discrétion; la patience s'épuise à la fin, et le caractère le plus flexi-

ble ne peut manquer de s'agir à la longue.

Cinthelia avait été élevée par des parens doués d'une piété bien entendue. Elle considérait la religion comme un guide sûr, qui devait la mener à la possession d'un bonheur éternel, et lui indiquer la source de ses devoirs. Rien ne lui faisait éprouver de sensation plus douloureuse que d'entendre les juremens, les blasphèmes de Mobile, dont la langue avait toujours beaucoup plus de vivacité que d'esprit. Elle avait souvent essayé de lui faire des représentations à cet égard, mais cela ne servait qu'à lui en faire entendre de nouveaux, et sur tous les points la malheureuse Cinthelia avait la douleur de reconnaître que ses sages avis étaient au moins parfaitement inutiles.

Un jour Mobile rentra à la maison avec un air beaucoup plus bourru

qu'à son ordinaire. Cinthelia lisait quelques passages de la bible, et son enfant dormait sur ses genoux.

Il se jeta avec humeur dans un fauteuil, lança son chapeau dans un coin, et s'écria : « Quoi, toujours ce maudit livre ! ». Cinthelia rougit, mais elle garda le silence, et fermant le livre elle le posa sur la table.

Comment est-il possible que vous soyez assez stupide pour ajouter foi à tout ce que ce livre contient ? Il ne fait que se contredire d'un bout à l'autre, et je puis le prouver. Que pense son auteur, je vous prie, quand il dit : « Je vous ai donné des lois qui n'étaient point bonnes, et cependant l'homme qui ne s'y soumettra pas sera maudit et ses enfans avec lui, jusqu'à sa cinquième génération. »

Il pense, répliqua-t-elle, que ces

lois étaient imparfaites, mais les meilleures que les hommes fussent alors en état de recevoir. Il en fut de même lorsqu'on demanda à Solon s'il avait donné aux Athéniens les meilleures lois possibles? Pour l'état où ils se trouvent ce sont les meilleures qu'on pouvait leur donner. Mais, mon cher, les préceptes que ce livre contient sont infiniment respectables, et quoiqu'il y en ait beaucoup qui se trouvent au-dessus de notre portée, c'est pour nous un devoir de les suivre, puisqu'ils tendent tous à nous rendre meilleurs et plus sages.

— Vous croyez cela! Le diable m'emporte si je me souviens de tout ce qu'il y a dans ce fatras. Je n'y ai jamais jeté les yeux depuis que j'ai quitté l'école; mais je me rappelle très-bien qu'il ne contient que des sottises. Je m'attends à vous voir devenir quelque jour la plus ennuyeuse

bigote de la capitale, et essayer de transformer ma maison en un monastère. Henri, sans doute, sucera avec le lait le poison de la superstition; mais que le diable m'emporte si cela est; je n'aurai jamais un béat parmi mes enfans, ou....

Pendant cette harangue Cinthelia garda le silence, ce qui excita la colère de Mobile presque autant que si elle se fût obstinée à le contredire. « Quoi, madame, s'écria-t-il en saisissant le livre, je ne suis pas digne d'obtenir de vous une réponse! C'est sans doute un des préceptes que vous avez puisés dans ce précieux recueil; mais je veux que le tonnerre m'écrase si vous le lisez davantage, et il le jeta dans le feu en jurant que c'était une justice à rendre que de brûler celui qui en avait tant fait brûler d'autres.

Cet excès de violence arracha des

larmes à Cinthelia. Elle se leva précipitamment, se jeta sur le livre qu'elle retira des flammes, et s'écria d'un ton indigné: «Homme ingrat! quel plaisir pouvez-vous trouver à tourmenter ainsi une femme à laquelle vous avez voulu persuader un moment que vous l'aimiez. Est-ce là la récompense de ma tendre affection? Méritai-je un semblable traitement?..»

Ah! grâce au ciel, madame, dit-il avec un sourire ironique, vous avez recouvré l'usage de la langue, et vous voulez vous dédommager d'un instant de contrainte! Je vous déclare néanmoins, et malgré tout ce que vous pourrez dire, que je ne veux plus voir ce livre dans vos mains.

Monsieur, reprit-elle avec chaleur, ce n'est ni vous ni aucune puissance sur la terre qui m'en empêchera. Je ne vous dois d'obéissance que pour tout ce qui tient aux choses d'ici

bas, mais mon esprit est libre, et plutôt au ciel que je le fusse moi-même autant que lui!

— Je n'en doute point, madame, je suis un tyran, et tout ce que je fais est mal. Que n'ajoutez-vous que vous me haïssez?

Cinthelia, les larmes aux yeux, se leva pour quitter la chambre. Mobile courut au-devant d'elle, et lui barrant le passage il lui dit: «Vous êtes en colère, n'est-ce pas? Mais répondez moi; me haïssez-vous?»

— Pourquoi me faire cette question? Avez-vous découvert dans mes actions quelque chose qui puisse vous le faire supposer?

— Je veux une réponse positive; me haïssez-vous?

Et croyez-vous, dit-elle, en s'efforçant de retenir ses larmes, que votre conduite soit faite pour vous faire aimer?

Que la foudre écrase toutes les femmes, s'écria-t-il; faites-leur une question, elles emploient mille détours pour vous répondre. Eh bien, madame, m'aimez-vous?

L'ame de Cinthelia se révolta contre cet excès de tyrannie. Elle sentit au dedans d'elle-même un mouvement qu'elle n'avait encore jamais éprouvé. Elle regarda comme indigne d'elle de répondre à une question faite de cette manière; à une question qui exigeait, pour être entendue, que l'on employât le langage de la douceur. Le ton impérieux de son époux cessa de lui en imposer; et d'ailleurs, indignée comme elle l'était, que se serait-elle répondu à elle-même si elle se fût fait une semblable question. Elle se remit donc sur sa chaise, déterminée à le laisser tempêter tant qu'il jugerait à propos.

De par tous les diables vous ré-

pondrez à ma question! Que l'enfer m'engloutisse si je ne sais vous y forcer! — Même silence. — Je dis (criant de toutes ses forces auprès de son oreille) m'aimez-vous ou ne m'aimez-vous pas?

M. Mobile, répliqua-t-elle, vous devez savoir qu'il ne me convient pas de répondre à cette question, et je ne le ferai pas.

— Ne vous convient pas! ne vous convient pas!.... C'est très-joli, en vérité! Le voilà donc sorti ce grand mot: ma question ne mérite pas de réponse.... Dans cet instant on frappa à coups redoublés à la porte; c'étaient des amis de Mobile, qui venaient le chercher; et, pour la première fois de sa vie, elle se réjouit de le voir partir avec ses compagnons de débauche.

Hélas! pensa-t-elle, que mes parents ont peu songé au précipice qu'ils

creusaient sous mes pas! Toutes mes craintes sont réalisées, et me voilà condamnée à être l'esclave d'un homme qui l'est lui-même de ses passions. Rien ne peut servir à me consoler, si ce n'est la réflexion que je n'ai pas mérité les maux que j'endure; et combien ne serait-il pas plus douloureux pour moi, si j'avais fait un choix semblable malgré l'aveu de mes parens!

Il est certain que la conduite de Mobile, dans les premiers instans de leur union, lui avait mérité l'amitié, je dirai même la tendresse de Cinthelia; mais une querelle aussi mal fondée, un acte de tyrannie aussi ridicule, portèrent le poignard dans ce coeur, qu'elle eût voulu lui accorder tout entier. Elle mit à l'avenir beaucoup plus de réserve dans ses actes de dévotion, ne voulant pas fournir à son époux le prétexte le

plus léger de lui faire le moindre reproche.

Mobile et Cinthelia ne se revirent que le lendemain matin. Elle avait passé une nuit bien triste pendant son absence, et redoutait l'instant du déjeuner, dans la crainte de voir renouveler la malheureuse dispute de la veille. Mobile paraissait rêveur et chagrin; il remarqua l'effet qu'avait fait sur elle cette nuit de douleur, et lui demanda ce qu'elle avait à lui reprocher. « N'avez - vous pas, lui dit-il, tout ce que vous pouvez désirer; une belle maison, un équipage brillant, un domestique nombreux, et toutes les aisances, tous les agrémens de la vie: pourquoi donc ces larmes perpétuelles et ces marques de mécontentement? ».

J'avoue que rien de ce que je puis désirer dans mon intérieur ne me manque, dit-elle en le regardant

ten-

tendrement; mais cela n'est rien pour moi puisque vous ne le partagez pas. Puis je vous voir de sang froid sacrifier votre santé à ce que vos amis appellent le plaisir? Regardez, mon cher, cette jolie et innocente créature qui vous sourit: rappelez-vous que vous êtes son père. Vous désirez sans doute de la voir parvenir à l'âge d'homme; mais pouvez-vous vous en flatter si vous détruisez vous-même par l'irrégularité de votre conduite, la constitution robuste que vous avez reçue de la nature?

Mobile parut vivement affectée par une remontrance aussi touchante. Il prit son fils dans ses bras, le pressa contre son sein, et fut tout le reste de la matinée d'une humeur beaucoup plus gaie qu'à l'ordinaire. Cette ombre de repentir rappela le sourire sur les lèvres de Cinthelia; elle essaya de l'amuser par le récit des innocens

projets qu'elle formait pour l'avenir, et lui proposa d'aller avec lui le soir, au spectacle.

Il s'en défendit, en disant qu'il avait des engagements pour cette soirée; et Cinthelia, malgré l'envie qu'elle en avait, n'osa lui demander la nature de ces engagements; car il s'était souvent fâché de cette innocente curiosité, et lui avait signifié, une fois pour toutes, qu'il voulait être libre d'aller et de venir sans qu'elle lui demandât compte de ses actions.

Cette bonne intelligence dura pendant plusieurs jours, au bout desquels elle reçut un billet d'invitation pour aller à un bal chez lady Rattle: elle l'aurait jeté de côté comme tant d'autres qu'elle recevait tous les jours, sans y faire attention, si son mari ne l'eût aperçu, par hasard, sur la table, et n'eût insisté pour qu'elle y allât. « En vérité, lui dit-il, vous devenez

par trop sauvage. Vous ne vous permettez aucun amusement, et toute la ville s'informe si vous êtes morte ou vivante. Il faut absolument que vous vous montriez quelquefois en public pour m'éviter le désagrément d'être écrasé de questions.»

Pour complaire à son époux, et bien contre son gré, Cinthelia se prépara à une partie de plaisir qui lui en promettait fort peu, sur-tout devant y aller sans lui. Elle n'était pas assez familiarisée avec les usages reçus dans les grandes sociétés, pour oser s'y présenter sans être accompagnée par quelqu'un; et dans le cercle de ses connaissances, elle ne savait sur qui jeter les yeux pour aller avec elle, ne pouvant s'adresser à cet effet à sa soeur Louisa.

Elle était dans cet embarras, lorsqu'on lui annonça la visite de mis-

triss Plomer. Cinthelia ne la connaissait que fort peu; mais une compagne, quelle qu'elle soit, lui paraissait préférable à n'en point avoir du tout. Ma chère amie, s'écria cette dame, en entrant et en la voyant habillée, je me réjouis de vous voir vous disposer, à la fin, à sortir un peu. Vous ne savez pas de quelles jouissances vous vous privez volontairement en restant toujours à la maison. Mon mari voudrait que je fisse comme vous, et que je restasse sans cesse auprès de mes enfans; mais c'est un vrai fou, et je ne me gêne guère pour le lui dire.

— Je ne vois en cela cependant, interrompit Cinthelia, aucune marque de folie. Je n'ai jamais plus de plaisir que lorsque je folâtre avec mon petit Henri.

— Ah! cela tient au genre d'éducation que l'on a reçu. Les gens de

la cité ne sont point élevés comme nous, et on leur donne les notions les plus étranges. Je vous en demande pardon, ma chère. Mon seigneur et maître, dont, soit dit entre nous, l'esprit est fort borné, s'est mis dans la tête qu'une femme doit toujours rester à la maison, et ne s'occuper que des affaires de son ménage. Il me cite sans cesse l'exemple des dames romaines et celui de nos vieilles grand'mères, dont c'était le constant usage. Comme je sais qu'il est fou, je le laisse radoter; je dis quelquefois comme lui; et aussitôt qu'il a le dos tourné je vole où le plaisir m'appelle. N'en feriez-vous pas tout autant?

— Non, en vérité, je vous l'avoue. Vous vous exposez par cette conduite à lui déplaire, ou du moins à vous priver de la tendresse qu'il

conserverait pour vous si vous vous attachiez à suivre ses conseils.

— Eh mais d'où venez-vous, ma chère? Et dites-moi de grâce dans quel monde vous avez puisé ces brillantes maximes? Que m'importe qu'il approuve ou non ma conduite! Je lui ai apporté en mariage près de cinquante mille livres sterling; je suis la fille d'un baronet, tandis qu'il est à peine gentilhomme; je voudrais bien qu'il se permit de me témoigner le moindre mécontentement!

Je suis étonnée, répliqua Cinthelia, de vous voir appuyer la liberté que vous prétendez avoir de vous conduire à votre fantaisie, sur la dot et le titre que vous avez apportés en mariage. Votre principal but en vous unissant à lui n'a-t-il pas été votre bonheur commun?

Moi! non. Je me suis mariée parce que je voulais avoir quelqu'un à tour-

menter. J'étais ennuyée de gronder des domestiques; et M. Plomer était si humble, si timide, si sot, que je me suis crue très-heureuse de le fixer pour toujours auprès de moi. — A propos, savez-vous le malheur qui m'est arrivé? Oh! j'ai bien pleuré de la perte de mon pauvre petit *Pug*. C'était bien le plus joli petit animal que l'on puisse voir jusqu'à ce que je lui eusse cassé la cuisse en le laissant tomber par la fenêtre. Vous ne pouvez vous figurez le plaisir que j'avais à lui voir attraper des papillons sans sortir de dessus son coussin.

Cela devait être très-amusant pour une personne sensible, dit ironiquement Cinthelia; mais quel plaisir pouvez-vous trouver à tourmenter un homme d'un aussi bon naturel, dont la plus grande folie, sans doute, est de supporter trop patiemment celles des autres?

Je crois que vous avez raison, répondit-elle en riant; car s'il était dans l'habitude de jurer, de tempêter, je tremblerais, et je me soumettrais à tout ce qu'il lui plairait d'exiger; mais il est si sot, qu'il cède dès qu'il me voit insister sur un projet. C'est sur-tout quand je lui rappelle la fortune que je lui ai apportée.... Il baisse la tête; il soupire; oh! je ne saurais vous dire la mine qu'il fait!

— Comment pouvez-vous agir avec si peu de générosité?

— C'est pour m'assurer de lui. J'ose assurer que si je lui laissais la bride sur le cou, il deviendrait ingouvernable. Je me verrais bientôt dans l'obligation de filer doux, d'obéir comme d'autres femmes..... Mais à propos.... Oh! excusez mon étourderie. Comment se porte M. Mobile? Savez-vous qu'on dit par-tout que c'est le plus aimable roué qu'il y ait? Eu

vérité, je suis presque amoureuse de lui.

Cinthelia ne se sentait pas disposée à être aussi indiscrète que mistriss Plomer, et à divulguer les secrets de sa maison. Elle savait que c'est le comble de l'imprudence; et s'il n'en résulte pas des inconvéniens bien graves, le vernis du ridicule qui s'attache sur les personnes est toujours un mal que l'on aurait pu éviter. Elle se contenta donc de répondre que son mari se portait bien; et, pour empêcher de plus amples explications, elle proposa de partir.

Pendant le chemin mistriss Plomer se répandit encore en plaisanteries sur la faiblesse de son mari, sans réfléchir qu'elle ne méritait pas d'en posséder un semblable; et Cinthelia ne put s'empêcher de soupîrer en songeant aux bizarreries de la fortune, qui

se plaît à allier des êtres si peu faits l'un pour l'autre. Un homme du caractère de M. Plomer eût été pour elle un trésor, tandis que Mobile aurait trouvé dans mistriss Plomer une femme capable de lui résister, ou au moins de modérer cette fougue que la trop grande douceur de Cinthelia ne servait qu'à alimenter.

CHAPITRE XII.

En recherchant le plaisir on rencontre souvent l'ennui. — Nécessité de l'économie.

L'ASSEMBLÉE était aussi nombreuse que brillante. Cinthelia n'avait guère l'esprit disposé de manière à se livrer à la gaieté; et cependant elle ne put s'empêcher de partager en quelque sorte celle qui l'entourait. On la pressa, à plusieurs reprises, de danser; mais elle s'y refusa constamment, ne voulant pas s'exposer à partager le ridicule dont se couvrait à plaisir mistress Plomer.

Cinthelia, dans la foule de ce cercle joyeux, ne remarqua personne qui lui parût digne de fixer son attention.

On n'y songeait qu'à se procurer du plaisir, et l'on n'y rencontrait guère que de la fatigue.

Vers onze heures, lady Dolittle entra dans le bal. Le rouge lui monta au visage, en apercevant Cinthelia; et, en passant à côté d'elle, elle se contenta de la saluer d'un signe de tête, en affectant le plus profond mépris. Cette impudence fut remarquée par plusieurs personnes de la compagnie, qui ne purent en deviner la cause, l'affaire du testament de M. Mobile ayant été tenue secrète pour des raisons de famille.

Cinthelia savait qu'elle n'avait point mérité cette impertinence de la part de sa belle-soeur, et elle avait trop d'esprit pour s'en affecter. Voulant, par cette raison, faire remarquer combien elle y était peu sensible, et éviter les réflexions d'un monde toujours prêt à mal interpréter les choses, elle

mit à causer avec un particulier qui s'était assis à la place que mistress Plomer venait de quitter pour se joindre à la danse.

Il y avait dans l'ensemble de cet homme quelque chose qui annonçait de l'esprit, un heureux caractère, et en même temps beaucoup de gravité. Il était vêtu décemment, dans le costume du pays et sans être surchargé de modes étrangères. Le son de sa voix était infiniment doux, et son air était celui d'un homme accoutumé à vivre dans la bonne société.

J'ai remarqué, madame, lui dit-il, que jusqu'ici vous avez refusé de danser avec toutes les personnes qui ont sollicité de vous cette faveur. Peut-être cet honneur est-il réservé à quelque mortel plus heureux?

— Non, monsieur; je suis venué sans intention de danser.

— Vos goûts, madame, doivent

Tom. II.

7

être singuliers si vous trouvez du plaisir dans une assemblée comme celle-ci lorsque la danse n'a point de charmes à vos yeux; car j'ai aussi remarqué que vous n'aviez point voulu prendre place à une table de jeu. Hasarderai-je encore une supposition? Peut-être attendez-vous quelqu'un avec qui vous vous proposez de goûter les plaisirs de la conversation: mais où est-il? quel est-il, cet ami qui est si long-temps à paraître?

— Vous n'avez pas encore mieux rencontré cette fois, monsieur. Croyez-vous donc que la musique, que la société n'ayent pas, aux yeux d'une personne raisonnable, des attraits assez puissans pour mériter son attention?

Cela peut-être, répliqua-t-il. Cependant je ne vois personne de la société à qui vous paraissiez désirer de vous attacher plus particulièrement

qu'à une autre. L'effet de la musique est détruit en très-grande partie par le bruit des conversations partielles; je ne puis donc rien supposer, si ce n'est qu'un amant...

— Vous êtes malheureux dans vos suppositions, monsieur. Pourquoi plutôt un amant qu'un époux?

— J'avoue que dans le cercle de mes idées, celle d'un mari ne s'est pas présentée à mon imagination. Si cela est au rang des choses possibles, au moins ne devais-je pas le mettre au rang des choses probables. Ce mari, en vérité, est un homme dont on doit envier le sort; mais je dirai encore pourquoi n'est-il pas ici?

Cinthelia ne répondit point.

— Vous connaissez, à ce qu'il me paraît, la personne qui vient de quitter cette place?

— Légèrement; monsieur.

— C'est une belle femme, mais elle manque un peu de cette solidité de jugement dont je vous crois douée et qui lui serait si nécessaire pour corriger les vices d'une éducation futile.

— Vous paraissez la mieux connaître que moi, monsieur: parlons d'autre chose.

— Vous êtes on ne peut pas plus discrète; mais ne craignez pas que je sois de ces hommes à chercher l'occasion de médire ou d'entendre médire. Je connais tout ce qu'elle a de bon, et puisque vous êtes son amie je voudrais que vous devinssiez aussi la mienne. Où pourrais-je trouver un meilleur avocat que vous? Si j'avais le bonheur de vous voir prendre mes intérêts, je croirais ne pouvoir mieux placer ma confiance pour plaider la cause d'un amour aussi vif qu'il est sincère.

Monsieur, dit Cinthelia en rougis-

sant, voilà un discours que vous êtes peu fait pour tenir et moi pour entendre. Si vous connaissez si parfaitement cette dame, vous ne devez pas ignorer qu'elle a un époux et qu'on ne peut lui faire une offense plus marquée....

Avant qu'elle eût achevé sa phrase, mistriss Plomer ayant fini de danser, s'avança vers elle et l'inconnu se leva aussitôt, salua Cinthelia et se retira.

Je vous prie ma chère, dit mistriss Plomer, que vous conte là cet ennuyeux personnage?

— Rien qui fût capable de m'amuser beaucoup.

— Quoi! il se plaignait peut-être de la manière dont je le traite? Oh! j'aurais mille occasions de vous prouver que c'est un vrai fou.

Vous savez donc qu'il a de l'inclination pour vous, reprit Cinthelia en

la regardant avec étonnement. Mais serait-il possible que vous encourageassiez son amour?

— En vérité pas trop. Mais, de grâce, que vous disait-il donc? Est-ce qu'il vous parlait, par hasard, de son douloureux martyre?

Oui, madame, répliqua Cinthelia froidement et offensée de voir mistriss Plomer traiter aussi légèrement un sujet qui aurait dû lui causer les plus vives alarmes; mais elle cessa bientôt de la juger aussi rigoureusement lorsque cette dernière, partant d'un éclat de rire, l'informa que cet imbécille n'était autre que son humble époux.

L'indignation de Cinthelia, pour changer d'objet, n'en fut pas moins marquée. Ei, si s'écria-t-elle, vous avez tort. Bien loin de le regarder comme un fou, je le juge un homme d'un mérite supérieur, et je vous con-

seille, si vous ne voulez pas éloigner de vous celui qui mérite tout votre amour et tout votre respect, je vous conseille d'être plus prudente dans votre conduite à son égard. Considérez que l'honneur même exige de vous plus de déférence. Fût-il un sot, comme il vous plaît de le considérer, vous devriez, par rapport à vous-même, chercher au moins à en sauver les apparences: car possédant une fortune plus considérable que la sienne, quelle excuse trouveriez-vous pour avoir épousé un homme qui aurait été indigne de vous. Votre conduite est, croyez-moi, plus que répréhensible. Pourquoi chercher à faire un ennemi de celui qui devrait être votre ami le plus tendre, de l'homme que vous avez cru digne, et qui l'est en effet, de partager tous vos instans de peines et de plaisirs.

En vérité, ma chère, vous êtes un

excellent prédicateur! et je voudrais que vous fussiez la femme de M. Plomer; mais vous me permettrez de rester ce que je suis quelque temps encore, car si son amour est si léger qu'il ne puisse supporter tous mes caprices, il ne fallait pas qu'il s'exposât à m'épouser et à me faire repentir des bontés que j'ai eues pour lui.

— J'insisterai encore pour votre propre intérêt, et je vous répéterai que vos mépris peuvent à la fin lasser sa patience et ralentir son amour. N'y a-t-il point quelque différence entre un époux et un amant? Vous êtes encore au nombre des femmes heureuses, car il en est à peine une sur dix mille qui reçoive de la part d'un époux les mêmes témoignages d'affections après le mariage qu'auparavant, et vous avez grand tort de compromettre ainsi votre bonheur.

— Vous êtes montée sur le ton raisonneur, et cela devient trop ennuyeux à la longue. Allons un peu visiter les tables de jeu. Elle se leva en achevant ces mots, et Cinthelia la suivit dans une autre pièce, où l'on ne parlait que d'atours, coeurs, rois, valets. Elle vit avec quelque surprise son mari fort sérieusement engagé dans une partie de loto, et elle marchait vers lui dans l'intention de se mettre à ses côtés, avec cette familiarité admise dans les sociétés bourgeoises de la cité, lorsque celui-ci lui fit signe de l'oeil de s'éloigner. Elle se retournait sans dire un seul mot, lorsque lord Dolittle et sir Charles Higham entrèrent dans la même pièce en se tenant sous le bras; ils lui firent leur compliment et se rendirent près de la table où était Henri.

Que veut dire ceci, s'écria sir Charles; Henri à un loto! Et qui diable

a pu vous fixer à une semblable partie.

— La lassitude: le besoin de faire quelque chose pour tuer le temps.

— Comptez-vous venir avec nous cette nuit?

— Où?

— Eh parbleu à ... (ils parlèrent bas) Nous serons bonne compagnie, et le petit égrillard de marquis se propose de vous faire un défi.

C'est bon, je m'y trouverai à minuit et demi.

Ce rendez-vous n'échappa point à Cinthelia. Elle voyait avec douleur que la vanité de fréquenter des gens de haut parage plongeait son époux dans la débauche; mais elle n'imaginait aucun moyen de le garantir de l'abyme dans lequel il courait lui-même se précipiter. Fatiguée d'une assemblée où tout était frivolité, extrava-

gance, intrigue. Cinthelia se hâta de retourner chez elle, et en embrassant son fils qui dormait, en le pressant contre son sein, elle éprouva un plaisir plus réel qu'elle n'en avait pu éprouver dans le tumulte d'une compagnie aussi nombreuse que futile. Que nous payons cher la peine, pensa-t-elle, lorsque nous pouvons nous procurer le bonheur à si peu de frais! Nous nous plaignons de la rapidité du temps et nous ne songeons qu'à le perdre!

Le jour brillait de tout son éclat lorsque Mobile rentra à la maison. Il alla, sans rien dire, se jeter sur son lit, et se leva vers midi, pâle et se plaignant d'un violent mal de tête. Cinthelia resta près de lui dans l'espoir de le dissiper; mais ses efforts furent inutiles, car il paraissait contrarié de tout. Elle avait invité quelques amis à dîner dans l'espoir que

la société le retiendrait à la maison ; il ne voulut point rester pour les recevoir, et cette tâche désagréable tomba toute entière sur Cinthelia qui, sans le désir de plaire à son époux, aurait préféré de rester seule.

C'est ainsi que ses continuels efforts pour l'attacher à sa maison, pour le tenir éloigné des compagnies dangereuses qu'il se plaisait à fréquenter, devenaient absolument inutiles, et elle avait besoin de tout son courage pour résister à des épreuves aussi douloureuses. Les plus tristes réflexions accablaient son esprit pendant les longues heures qu'elle passait entièrement seule ; elle retraçait à son imagination les plans qu'elle avait autrefois formés pour s'assurer un bonheur durable ; elle n'avait rien à se reprocher, sa conduite était telle qu'elle devait lui assurer le respect, l'amour de son époux ; mais tant d'efforts étaient ab-

solument inutiles. Malgré les nombreuses inquiétudes, les chagrins qui assiégeaient l'esprit de Cinthelia, elle était obligée de paraître toujours gaie devant M. Mobile; car s'il remarquait sur son visage la moindre trace de mélancolie, il lui reprochait d'avoir de l'humeur pour rien; ou il prenait son chapeau, murmurait entre ses dents, se plaignait des caprices des femmes, que l'on ne pouvait jamais parvenir à contenter, et sortait de la maison.

Une seule ressource lui restait pour l'aider à lutter contre les atteintes du désespoir; elle la puisait dans son amour pour le travail; l'exemple de son mari et des compagnies qu'il fréquentait, n'avait pu la déterminer à se livrer à la dissipation. Continuellement occupée à veiller sur son ménage elle avait moins de temps pour réfléchir à sa triste situation, ou pour

arrêter ses regards sur l'avenir; mais elle n'en prévoyait pas moins les désastres que ne pouvait manquer d'attirer sur sa tête et sur celle de ses enfans, la conduite plus qu'imprudente de son époux.

Il n'y a guère de classe d'individus plus insolente que celle des valets lorsqu'ils sont en place; il n'en est pas peut-être de plus humble, de plus rampante, quand ils se trouvent au dépourvu. Ils feraient alors un festin de ce que dans d'autres momens on les verrait jeter aux animaux. Cinthelia s'était un matin levée de meilleure heure qu'à l'ordinaire. M. Mobile n'étant point rentré de la nuit, elle descendit à la cuisine pour ordonner à l'une des filles d'allumer du feu dans une chambre particulière. Elle remarqua, au milieu de la pièce, un panier à beurre couvert d'un tablier, et vit devant le dressoir un garçon

épicier, qui mangeait de la volaille froide.

N'apercevant aucun des domestiques dans la cuisine, elle demanda à ce garçon qui il était et ce qu'il venait faire dans la maison; il répondit qu'il venait chercher les graisses qu'on avait coutume de vendre à son maître, réponse dont Cinthelia se serait contentée, parce que la curiosité n'avait aucun empire sur son esprit. Elle se retirait en lui recommandant de dire à Bidy de monter aussitôt qu'elle serait rentrée, lorsque s'embarassant, par hasard, le pied dans le cordon du tablier, le panier se trouva à découvert, et elle vit, à son grand étonnement, qu'il contenait deux épau-les de mouton et d'autres viandes absolument gâtées.

Elle n'avait point soupçonné une extravagance de cette nature, et ayant fait vider le panier par le garçon, il

s'y trouva encore du beurre et d'autres provisions hors d'état de servir. Bidy rentra dans ce moment: elle n'avait rien à répondre ne se mêlant pas de la cuisine; elle appela, par l'ordre de sa maîtresse, la cuisinière, qui, pour sa défense, lui dit que les domestiques ne pouvaient pas manger tous les jours du mouton.

Et que faut-il donc leur donner, dit Cinthelia; des poulets ou des dindons les satisferont-ils mieux? D'ailleurs, s'ils ne mangent pas de mouton, pourquoi en acheter et quand a-t-on fait venir celui-ci? Pourquoi, avant de le laisser gâter, ne l'avoir pas donné à de pauvres familles, qui mangent du mouton? Combien de milliers de personnes ménagent toute la semaine pour se réserver les moyens de goûter de ce mets le dimanche seulement? Combien même en est-il qui ne peuvent se procurer de viande

en aucun temps, tandis qu'elle est gaspillée de cette manière par des gens qui en manqueraient pour la plupart sans la folie du siècle? Mais je suppose que la véritable raison de ce gaspillage, c'est que ces viandes n'entrent dans la cuisine que pour être ensuite transportées dans la balance du chandelier; je vous prie, combien vous donne-t-il par an?

Dix guinées, répondit ingénument la fille.

Eh bien, je vous en donnerai douze, pourvu que vous ne vendiez plus rien et que vous donniez tout ce qui sortira de la cuisine à de pauvres gens que je vous indiquerai (*).

(*) L'auteur a été témoin d'un semblable arrangement fait dans une forte maison de *Portland-place*, lorsque le mouton valait neuf pences (dix-huit sols de France) la livre et le pain de quatre livres un schilling et trois pences (trente sous.)

Bien des personnes, sans doute, auraient renvoyé un domestique, d'après une découverte semblable; mais où trouver de la fidélité parmi des gens que leur oisiveté rend ordinairement si corrompus? Cinthelia fit mieux, elle intéressa cette fille à devenir honnête; et, en se montrant généreuse, elle évita des pertes bien plus considérables.

Doit-on s'étonner si le pauvre, qui est si souvent témoin de ces folles prodigalités, déteste ordinairement le riche; si ceux qui sont prêts à manquer de pain, ou à mourir de besoin et de froid, sont tentés de se révolter contre l'être opulent, insensible à leur misère. On ne sait pas que le maître ignore, le plus souvent, ce qui se passe hors de son salon. Le plus insouciant condamnerait de semblables dilapidations, et le plus soigneux est lui-même exposé à être trompé.

Ce ne fut pas sans entendre beaucoup de plaintes, beaucoup de murmures, que Cinthelia parvint à établir plus de régularité dans sa maison. Une personne moins ferme aurait même désespéré de corriger les habitudes des domestiques, qui font leur unique occupation d'imiter les vices de leurs maîtres et de rire de leurs vertus.

CHAPITRE XIII.

Mariage de raison.

EDOUARD restait plus que jamais attaché à la famille du vertueux Brianton, dans la maison duquel il s'était définitivement établi, malgré le soupçon qu'il avait des tendres sentimens que Lucie entretenait à son égard. Sa compagnie était devenue son unique ressource lorsque la langueur qui le minait le rendait incapable de se présenter dans la société. Sa santé était néanmoins un peu rétablie; son esprit était plus calme, et ses regards, quand il les arrêtait sur miss Brianton, semblaient lui dire: je voudrais pouvoir vous aimer.

Les romans, dans lesquels la passion est toujours portée au delà des bornes qui lui sont prescrites par la

nature, peignent rarement les feux d'un second amour; mais l'expérience prouve que le coeur est susceptible de se donner deux fois; et comme je me suis proposé d'être vrai dans tous les points de cette histoire, je soutiendrai, je prouverai qu'un homme peut avoir éprouvé la tendresse la plus vive, je dirai même la plus folle, et rencontrant des obstacles insurmontables à la possession de l'objet de ses premières amours, être susceptible de déposer sur une autre ce sentiment, avec une ardeur non moins grande.

Je ne veux pas dire par-là qu'Edouard éprouvait pour Lucie un amour violent. Non. — Le sentiment qui l'entraînait vers elle était celui de l'estime; il était fondé sur ses vertus, sur son amabilité, sur la supposition assez bien fondée qu'elle soupirait en secret pour lui. Ce doute n'était

pas l'effet d'une sotté présomption. Il ne croyait pas que toute femme qui avait eu avec lui quelque familiarité, qui avait témoigné prendre plaisir dans sa compagnie, qui avait lancé sur lui un regard de satisfaction, fût pour cela devenue amoureuse de sa personne; mais il eût fallu être aveugle pour ne pas reconnaître le tendre sentiment qui s'était établi dans le coeur de Lucie.

Une passion aussi vive que celle qui consumait en secret cette fille charmante, ne pouvait exister sans entraîner après elle de fâcheuses conséquences. Elle craignait de laisser lire ce qui se passait en dedans d'elle-même: Edouard, suivant elle, avait été trop vivement épris des charmes de miss Hendon, pour que la perte de ses espérances l'eût rendu maître de lui-même et libre de se livrer à une inclination nouvelle. Cette pen-

sée fit sur elle une impression si profonde que sa santé en souffrit beaucoup.

Son caractère avait toujours été aussi tranquille que doux; mais alors la tristesse la plus morne s'empara de toutes ses facultés. Souvent elle se retirait dans sa chambre pour donner un libre cours à ses larmes. La sévérité des mœurs des personnes de sa secte ne lui laissait que très-peu de moyens de dissipation; et toujours livrée à elle-même, sa mélancolie et le mal-aise qui en était la suite, ne pouvaient qu'augmenter.

Sa famille effrayée des progrès d'un mal dont la source lui était inconnue, appela un médecin habile; il lui ordonna, comme dernière ressource, le changement d'air, mais il paraissait en même-temps douter beaucoup, dans cette circonstance, des ressources de son art. Il soupçonna

néanmoins quelque chose de la véritable cause d'un mal aussi singulier. L'habitude de voir un grand nombre de malades; parmi lesquels s'étaient trouvées de jeunes personnes de l'âge et du caractère de Lucie, attaquées d'une semblable langueur, lui donna à penser que l'amour avait occasionné le ravage dont il était témoin, et que l'amour pouvait seul en détruire la cause. Il entra une après-midi dans sa chambre; elle était seule et paraissait plus accablée encore qu'à l'ordinaire.

Ma belle demoiselle, lui dit-il, nous nous proposons de vous envoyer à la campagne, où vous trouverez plus de sujets de dissipation qu'à la ville, et où vous respirerez un air plus pur.

Je suis fâchée, répondit-elle, de la peine que tu prends; mais l'air de la campagne ne me rendra jamais la santé.

Et

Et moi, dit-il, j'en attends les plus heureux effets: quelques mois de séjour, loin d'une ville où l'on ne respire qu'un air épais et corrompu, ne peuvent manquer de faire reparaître sur vos joues cette fraîcheur, cet embonpoint qui en ont disparu depuis quelque temps. J'ai éprouvé ce que peuvent sur de jeunes personnes les promenades du matin; et elles manquent rarement leur effet, quand la maladie n'est point causée par l'amour.

La rougeur la plus profonde couvrit en un moment les joues pâles et décharnées de la timide Lucie. Elle détourna la tête pour se soustraire aux regards pénétrants du médecin, qui n'en resta pas moins convaincu de la source du mal et du seul remède que l'on devait y appliquer.

Ne croyez pas, ma chère miss, que notre intention soit de vous re-

léguer seule dans une solitude ennuyeuse. Nous vous chercherons un compagnon de voyage aimable, qui essaiera de vous distraire en vous expliquant les merveilles de la nature, en vous faisant remarquer ses beautés, en partageant avec vous les innocens plaisirs que permet la campagne. Nous pourrions, par exemple, choisir celui des commis de votre père qu'il pourrait détacher pour un temps de ses occupations ordinaires.

Je ne crois pas que cela se puisse, répliqua ingénument Julie.

Nous essayerons, dit-il. Quel est celui en qui il paraît mettre le plus de confiance ?

Je crois . . . j'imagine, répondit-elle en hésitant, que c'est Edouard Ranson.

— C'est un jeune homme extrêmement aimable ; j'en ai entendu parler avec beaucoup d'éloges, et il fera

aussi-bien notre affaire que tout autre. Je vais aller lui proposer de vous accompagner.

Oh non . . . non, je t'en conjure, s'écria-t-elle rougissant: je ne me permettrais jamais cette liberté . . .
Ma mère. . .

— Que je suis étourdi! J'avais presque oublié de la mettre de la partie. Elle ira aussi avec vous. Laissez-moi le champ libre, et j'arrangerai tout cela au mieux. — Sans attendre sa réponse, et satisfait d'avoir enfin découvert la racine du mal qu'il avait à guérir, il changea de conversation. Lorsque mistriss Brianton le vit descendre, elle lui demanda ce qu'il pensait de la situation de Lucie.
» J'ai plus d'espoir que jamais, lui répondit-il. » Ayant ensuite tiré M. Brianton en particulier, il lui déclara que la maladie de sa fille avait sa

source dans l'amour que lui avait inspiré Edouard.

Tant mieux, répondit le bon quaker, Lucie cède au penchant de la nature, et je suis bien loin de le trouver mauvais! Le médecin ayant pris congé, M. Brianton vola auprès de sa fille pour s'assurer de la vérité de ce qu'il lui en avait dit, et il en tira, non sans quelque peine, le timide aveu de sa faiblesse.

Les yeux remplis de larmes, le tendre père se hâta d'aller trouver Edouard; et l'ayant pris en particulier, il lui dit: » Mon bon ami, tu sais combien notre fille nous est chère, et qu'il n'est rien sur la terre qui soit aussi digne de notre sollicitude. Elle est tout pour nous, et combien n'estimerions-nous pas l'homme qui assurerait notre bonheur en la remettant dans nos bras! C'est toi que cela regarde, Edouard; c'est sur toi qu'elle

a placé toutes ses affections. Je connais ton amour pour Cinthelia Hendon; et malgré le prix infini que j'attache à la possession de ma fille, je ne te demande pas d'accepter sa main si tu ne peux l'aimer. Elle peut mourir; mais nous préférerions le malheur d'en être éternellement séparés, à celui de la voir unie à un homme dont le coeur ne saurait répondre à son amour.»

Comment, dit Edouard, vivement agité; comment avez-vous pu savoir qu'elle me distinguait? Un autre peut-être.

— Non, non, point d'autre! Où pouvait-elle trouver un homme aussi bien fait que toi pour captiver son coeur? J'ai tiré d'elle le secret funeste qui la conduisait au tombeau; et je sais que tu ne riras pas de notre faiblesse, que tu ne publieras pas l'offre que nous te faisons de notre

filles, s'il n'est pas en ton pouvoir de devenir notre gendre. . . . Parle donc.

Je ne sais que vous répondre, s'écria Edouard. Je suis indigne de cette distinction si flatteuse. . . . Votre religion est différente de la mienne.

Non, répliqua Brianton; nos coeurs sont purs; nos principes sont les mêmes; nous adorons un même dieu, et nous faisons du bien à nos semblables. Tu n'es point étranger à nos usages, et c'est la seule chose qui nous distingue des autres hommes. Tous ceux qui écoutent la voix de la raison sont de notre religion; nous les regardons comme des frères. Dis-moi seulement si tu peux aimer notre pauvre mourante.

Edouard fut un moment accablé par la foule d'idées qui vinrent assaillir son imagination. Cinthelia était mariée; elle ne pouvait par conséquent

lui reprocher son inconstance. La vie, sans un autre soi-même, n'est pas digne de fixer l'attention d'un homme sage; et parmi toutes les femmes, où pouvait-il en rencontrer une mieux faite que Lucie pour faire son bonheur? La reconnaissance l'attachait à elle; que de soins ne lui avait-elle pas prodigués dans sa maladie! Que ne devait-il pas faire pour la payer de cette affection sans bornes dont l'excès était prêt à la plonger dans le cercueil? Il se précipita dans les bras du bon quaker, et le remercia bien sincèrement du don inestimable qu'il voulait lui faire.

Tous deux se hâtèrent de monter à la chambre de la malade. — Ah! cria-t-elle, je suis trahie! Va. . . . , va. . . . je ne puis supporter sa vue!

Edouard se jeta à genoux près de son lit. Il baigna de larmes une de ses mains, et lui témoigna toute la

joie que l'indulgente bonté de M. Brian-
anton lui faisait éprouver.

— Il est digne de toi, ma fille.
Tu peux, sans rougir, avouer ton
amour pour lui.

Mistriss Brianon entra dans ce mo-
ment, et le plaisir rayonna dans ses
yeux en donnant son consentement à
une union qui devait rendre à sa fille
la vie et le bonheur.

Dès ce moment Lucie se sentit sou-
lagée, et les forces lui revinrent in-
sensiblement. Edouard se crut heu-
reux. Il n'éprouvait pas au dedans
de lui-même cette satisfaction parfaite
à laquelle il s'était attendu, mais il
ne pouvait en deviner la cause, et
il l'attribuait à ce que l'homme a beau
être content, il lui reste toujours
quelque chose à désirer. Il ignorait
les chagrins domestiques de Cinthe-
lia; il ne savait d'alle que ce que la
renommée en publiait; le monde, qui

n'aperçoit que les dehors, là jugeait parfaitement heureuse, et ne croyait pas qu'elle pût former un voeu, un seul désir, qui ne fût à l'instant satisfait.

Le caractère de Lucie aurait pu n'être pas du goût de tous les hommes. Plusieurs lui auraient reproché trop peu de vivacité, trop de penchant à la mélancolie; mais dans la situation où se trouvait Edouard, nulle femme ne pouvait mieux lui convenir. La vie nuptiale ne lui paraissait pas devoir être un état continuel de plaisirs et de ravissement; elle lui semblait un port assuré contre toutes les vicissitudes humaines, et ce que l'on peut appeler le bonheur, dans un monde où il n'en existe point de parfait.

Le mariage fut célébré sans aucune pompe. M. Hervey y assista, et ne put s'empêcher de relater encore ses idées sur le mariage. Il saisit un mo-

ment de vide dans la conversation pour rapporter un incident léger qui l'avait, depuis peu, fait descendre des marches de l'autel, à l'instant même où il allait y faire le sacrifice de sa liberté.

Croiriez vous, dit-il, que j'ai perdu une femme ces jours derniers pour une poignée d'amandes?

Oui, répondit Edouard; car il me semble qu'avant ce temps vous en avez manqué plusieurs pour des raisons aussi légères.

Je vous pardonne la plaisanterie, repartit Hervey, parce que ce sujet ne mérite pas d'être traité plus sérieusement. Je me suis cru amoureux pendant près de quinze jours d'une jeune dame, dont la prudence semblait être la base du caractère. Elle était singulièrement sévère dans la censure qu'elle exerçait sur les personnes de son sexe, et sur-tout sur le nôtre. Elle avait refusé la main de plusieurs

hommes dont la moralité ne lui avait pas paru suffisamment établie, et je commençais à la croire digne de mes soins. J'avais fait ma déclaration en forme, à laquelle elle avait répondu de manière à ne me pas désespérer, lorsque passant un jour près de la boutique d'un épicier je m'aperçus qu'elle achetait du thé. Je me disposais à aller la retrouver, lorsque, le garçon ayant un moment tourné le dos, je la vis s'approcher d'une boîte posée sur la croisée, en tirer une poignée d'amandes, et la cacher promptement dans sa poche. Vous pouvez juger l'effet que fit sur moi cette découverte: je ne saurais vous rendre raison de la sensation que j'éprouvai dans cet instant, et je fus pendant quelques minutes incapable de faire le moindre mouvement. Cette bassesse détruisit en un moment tous les projets de mariage que j'avais formés, et

m'indisposa tellement contre les femmes, que, sans le souvenir d'une ou de deux, je renoncerais volontiers à tout leur sexe.

Tu n'es donc pas encore tout-à-fait découragé, ami? s'écria Brianton. Tiens, tu voudrais trouver un bijou tout poli, sans te rappeler que le diamant le plus beau a été autrefois une pierre grossière et sans apparence.

Je vous remercie, s'écria Hervey. C'est-à-dire qu'une femme est un diamant brut, et son mari le lapidaire. Il s'agit d'abord de la trouver, cette pierre précieuse, et ensuite de lui donner la forme et le poli qui doivent la faire briller de tout son éclat, en se servant, à cet effet, de toutes les ressources de l'amour et de la raison. Allons, je me marierai! c'est une chose décidée. Je me contenterai d'une femme qui aura sa petite portion

portion de bon sens, car je ne voudrais pas d'une compagne savante comme ma soeur, ni spirituelle comme Angelica; mais une telle que. . . Il allait dire Cinthelia: la prudence l'empêcha d'achever. Il y a, continua-t-il, tant d'hypocrites, néanmoins, parmi les femmes, que j'aurai toujours beaucoup de peine à me décider.

Peut-être feriez-vous mieux, lui dit Edouard, de ne pas tant vous tourmenter la tête à ce sujet. Il n'y a guère de femme assez méchante qu'un mari sage ne parvienne, avec le temps et de la prudence, à rendre telle qu'il peut la désirer. Si vous m'en croyez vous retournerez à la dernière, qui a pour un moment fixé votre attention, et vous vous présenterez à elle, muni de quelques livres d'amandes et de raisin.

Dieu m'en garde. Quand on a une fois découvert dans une femme

un défaut essentiel, combien n'en doit-on pas soupçonner d'autres qu'elle a l'art de soustraire à notre vue. Dans une autre circonstance un sixain de cartes m'a fait encore manquer un mariage.

Oh! ceci est différent, interrompit Edouard. Les cartes sont selon moi la chose la plus dangereuse entre les mains de la jeunesse: mais comment cela est-il arrivé?

On m'a reproché, reprit Hervey, d'avoir abandonné beaucoup de jeunes personnes auxquelles j'avais fait ma cour, par pur caprice et sans en avoir de sujet. C'était à-la-fois un effet de ma prudence et de ma discrétion. Je n'ai voulu faire tort à la réputation d'aucune de celles sur lesquelles j'avais eu quelques vues. Miss Pen est de ce nombre, et vous l'avez vue plusieurs fois en public être une de celles qui semblaient le

plus s'attacher à me persiffler. Elle jouit de la meilleure réputation: le public la croit presque sainte, et comme la piété dans une jeune personne me paraît devoir être suivie des plus heureux effets, j'avais cru pouvoir trouver en elle la femme que je cherchais.

Elle vivait avec sa mère, très-grave personnage, et traitait rarement dans ses conversations d'autres sujets que ceux qui avaient rapport à la religion et à la morale la plus pure. On méprisait le jeu, on poussait même la critique, que l'on en faisait, jusqu'à l'extravagance. Toute personne, selon elle, qui se permettait de toucher des cartes, était susceptible de s'abandonner à tous les genres de corruption, et c'était au moins la preuve certaine d'un goût décidé pour l'oisiveté. J'étais un jour dans la boutique d'un papetier, ou plutôt dans

son parler, d'où je pouvais voir sans être vu, lorsque miss Pen y entra. La curiosité m'engagea à me tenir caché, et je la vis demander un sixain de cartes. Maman et moi, dit-elle, nous passons tant de soirées et de dimanches à jouer aux cartes qu'un jeu ne nous dure pas long-temps.

Bravo, s'écria Edouard. Eh voilà la prude miss Pen!

Tu es très-heureux, Hervey, dit le quaker, de découvrir ainsi le précipice avant que d'y tomber; ou peut-être plutôt es-tu malheureux! Je crains beaucoup qu'après avoir rejeté, l'une après l'autre, des femmes en qui tu as reconnu un défaut, tu ne finisse par en épouser une qui réunira en elle toutes les extravagances.

Oh fi! fi! s'écria Hervey. Vous me faites trembler! Je crois que je ne me marierai jamais.

CHAPITRE XIV.

Mort de mistriss Hendon. — Ty-
rannie exercée par Mobile. —
La coquette punie.

DEPUIS quelque temps la santé de mistriss Hendon s'altérait sensiblement, et la fâcheuse situation de sa fille n'y contribuait pas peu. Cinthelia n'avait rien dit à sa mère des chagrins qu'elle était chaque jour forcée de dévorer. Elle sentait le besoin d'avoir quelqu'un en qui elle pût reposer son entière confiance, quelqu'un à qui elle pût demander conseil dans les circonstances difficiles où elle se trouvait. A qui devait-elle s'adresser si ce n'était à une mère? mais elle était retenue par la crainte qu'une seule plainte, de sa part ne parût à cette femme désolée,

un reproche de l'avoir sacrifiée à ses intérêts. Tant de retenue de la part de Cinthelia était inutile. Que ne peut pénétrer l'oeil vigilant d'une mère, sur-tout quand elle a commencé à concevoir des soupçons. L'inconduite de Mobile était trop publique pour qu'elle l'ignorât, et c'en était assez pour troubler la tranquillité de sa fille. C'est alors qu'elle et son époux se repentirent vivement d'avoir condamné leur fille à des chagrins éternels pour se procurer quelques momens d'une tranquillité passagère. Ces considérations firent tant d'effet sur mistriss Hendon, qu'elles la conduisirent au tombeau dans la seconde année du mariage de Cinthelia.

Cinthelia venait d'accoucher d'une fille lorsque sa mère paya la dette que tout mortel doit, un peu plutôt ou un peu plus tard, à la nature.

Sa situation l'empêcha de lui rendre les soins qu'elle en aurait attendus dans toute autre circonstance, et la douleur que lui causa cette perte eût été bien plus vive si elle n'eût pas eu à pleurer sur ses propres souffrances. La conduite de son époux devenait de plus en plus brutale; il allait jusqu'à lui reprocher que sans son fol amour il aurait épousé une femme qui lui aurait apporté une grosse fortune, tandis qu'il avait dissipé une portion de la sienne pour la posséder.

Un événement, très-peu important en lui-même, mais qui prouvait trop combien elle devait faiblement compter sur son mari, détruisit à-la-fois, dans Cinthelia, les restes d'affection qu'elle avait un moment ressentis pour lui. Pendant qu'elle était au lit, et après la mort de sa mère, dans un instant où elle avait besoin, pour se

rétablir, d'une parfaite tranquillité, M. Mobile, non-seulement faisait de sa maison une taverne pour les sociétés bruyantes qu'il jugeait à propos d'y recevoir, mais encore il donna un concert auquel il invita la plus grande compagnie.

Les forces de Cinthelia étaient considérablement affaiblies, et la certitude de l'indifférence de son époux n'y avait pas peu contribué. Elle s'était flattée qu'il reviendrait un jour de ses erreurs, mais elle voyait trop qu'elle devait en perdre l'espérance, qu'elle en était méprisée, et même, ce qui est le plus sensible pour le coeur d'une femme, elle prévoyait que la haine finirait par prendre, dans ce coeur dénaturé, la place de l'indifférence.

Elle avait à peine quitté le lit lorsqu'elle le vit un jour rentrer transporté de la fureur la plus vive. Le

domestique qui lui ouvrit la porte reçut un coup de canne pour n'avoir pas été assez prompt; il jeta au bas des escaliers un chien qu'il trouva sur le carré, parce qu'il ne s'éloignait pas assez vite, et fonça dans la chambre où Cinthelia, toute tremblante, attendait qu'il lui déclarât le sujet de sa colère. Il ne sortit de sa bouche que des blasphèmes et des imprécations. Que le diable emporte les femmes, s'écria-t-il; elles étaient nées pour faire tourner le tête à l'homme le plus modéré; il jurait qu'il aurait mieux valu, pour lui, être pendu que d'avoir jamais rien eu à démêler avec elles: et enfin saisissant une chaise il la lança avec furie contre un panneau de boiserie.

Mon cher M. Mobile, lui demanda Cinthelia en pleurant, quel événement fâcheux a pu vous mettre dans une telle colère? Oh dites-moi ce que

j'ai fait de mal et je m'efforcerai de le réparer à l'instant.

— Ce que vous avez fait! . . . malediction! . . . n'êtes-vous pas une femme? C'en est assez pour vous envoyer au diable avec tout votre sexe.

— Il continua à marcher à grands pas dans la chambre, prononçant sans aucune suite les plus affreux juremens, ce qui effraya tellement Cinthelia, que plusieurs fois elle se crut prête à s'évanouir. Sa rage s'exerça bientôt sur les meubles; il mit en pièces un magnifique cabaret de porcelaine, et s'assit ensuite en chantonnant, à plusieurs reprises, et en regardant sa malheureuse femme de l'air le plus insultant.

Rien assurément n'est plus sensible pour une femme qui aime son époux que de se voir l'objet de ses mépris; mais les mauvais traitemens auxquels Cinthelia était depuis si long-temps exposée avaient effacé de son coeur

toute espèce d'amour, pour faire place à l'indifférence, et il ne fallait que quelques outrages de plus pour transformer cette indifférence en haine.

○ Ou n'avait aucun reproche à faire à Cinthelia pour ce changement de conduite, car le sentiment de l'amitié est absolument indépendant de notre volonté. L'amour, dans l'état du mariage, se nourrit des bons procédés, de l'indulgence des époux; mais les mauvais traitemens le font disparaître, et tout ce que la vertu la plus sévère peut alors exiger d'une femme, c'est qu'elle fasse par devoir ce qu'elle faisait auparavant par inclination.

La colère de Mobile s'étant fort long-temps exercée à casser les meubles et à accabler sa femme des injures les plus grossières, il sortit pour se rendre à la taverne, où il resta jusqu'à minuit, laissant Cinthelia dans l'ignorance de ce qui avait occasionné

sa fureur. Elle s'imaginait dans un moment que sans le vouloir, sans savoir comment, elle avait fait quelque chose dont il avait eu lieu de s'offenser; dans un autre, que quelque perte considérable au jeu en était la cause, car elle n'ignorait pas qu'il était dominé par cette passion si d'angereuse et trop commune parmi les gens du bon ton. Cette folie est une suite naturelle du malheur de vivre au sein de l'oisiveté. A celui qui manque d'occupation le jeu se présente comme un moyen de tuer le temps, dont la longueur l'assomme. Combien se trouve-t-il de gens, parmi ceux qu'on appelle de bonne société, qui ne payent ni leurs marchands ni leurs ouvriers, qui disputent avec un pauvre créancier sur six sols qu'ils essayent de gagner sur un article, et qui, dans le même temps, prodiguent l'or, et abandonnent leur fortune au hasard.

d'une carte ou d'un coup de dé? Voilà ce que l'on appelle des hommes recherchés dans un cercle à la mode.

Quelques jours après cette scène, Cinthelia reçut un billet d'invitation pour se trouver à un concert spirituel. Elle s'en faisait une véritable fête; elle en attendait même quelque soulagement, car une musique plus légère, plus gaie se serait mal accordée avec la situation de son esprit, et n'aurait pu faire sur elle aucune impression. La mort de sa mère lui avait porté un coup dont elle avait bien de la peine à se remettre. Elle l'avait privée d'une amie précieuse, aux conseils et à la protection de laquelle elle espérait avoir recours, si elle éprouvait quelque outrage trop violent ou des revers de fortune que rendait trop probables l'imprudente conduite de son époux.

Le jour de ce concert, Cinthelia, revêtue de ses habits de deuil, se disposait à sortir. Elle avait confié son petit Henri et Sophie à leur gouvernante, en lui recommandant d'en avoir bien soin, et après leur avoir donné à chacun un baiser. La voiture était à la porte et elle allait y monter lorsque M. Mobile rentra.

Votre serviteur, madame, dit-il en la saluant. Alliez-vous faire quelque visite?

Oui, monsieur, répondit-elle, et si vous n'avez pas d'engagement je regarderai votre compagnie comme une faveur. Je vais au concert de lady B. . . .

— Oh le rendez-vous des vieilles têtes et de tous les médisans de la ville! Non madame, vous ne me verrez point là. Voulez-vous me faire le plaisir de passer un moment dans le parloir?

Cinthelia qui remarquait en lui un ton de mauvaise humeur, ne se souciant pas de rendre ses domestiques témoins de quelque procédé semblable à ceux auxquels elle était journellement exposée, s'empessa d'obéir. Il la suivit et ferma la porte sur elle.

— Ainsi, madame, vous sortez sans me demander si je le trouve bon?

— J'ai pensé, monsieur, que vous voyiez avec peine que j'étais trop sédentaire à la maison, et je ne croyais pas avoir besoin de vous demander une permission pour suivre un avis que vous m'avez vous-même donné si fréquemment.

— Oh voilà qui est bon, sur mon honneur! Et c'est moi qui, dans ce moment, dois me trouver fort obligé de votre complaisance! C'est pour me faire plaisir que vous allez à ce concert de vieille fabrique! Eh bien,

madame, si vous voulez me faire plus de plaisir encore vous resterez à la maison.

Très-volontiers, répliqua Cinthelia en souriant; je voudrais pouvoir toujours vous complaire avec la même facilité. En disant ces mots elle se débarrassa d'ornemens qui cessaient de lui être utiles, quoiqu'un peu vexée intérieurement de ce caprice vraiment étrange, et sur-tout du ton impérial que son époux avait pris avec elle. Elle ne lui laissa rien apercevoir néanmoins de ce qui se passait au dedans d'elle, sachant, comme le dit madame de Maintenon, que ce n'est pas par un ton de mauvaise humeur qu'une femme parvient jamais à ramener son époux. La conduite de Cinthelia fit sur Mobile l'effet qu'elle devait en attendre. Il fut presque honteux du rôle qu'il avait joué, et pour le lui faire oublier il

resta à la maison toute la soirée, complaisance que Cinthelia aurait payée du sacrifice de tous les concerts du monde. Il ne put s'empêcher de témoigner un peu d'ennui, et pour combattre le sommeil qui le tourmentait il eut recours au punch. Dès onze heures du soir il alla se coucher.

Ce fut quelques mois après que Cinthelia, accompagnée d'un petit nombre d'amis, alla passer quelques jours à Windsor. M. Mobile avait fait la partie d'aller à Bath, et pour se dispenser d'emmener son épouse avec lui, il avait eu soin de la lier dans une autre. Elle aimait beaucoup la campagne, et son père étant du nombre de ceux qui allaient avec elle, elle trouva ce voyage aussi agréable que l'absence de son époux pouvait le lui permettre. Elle avait cessé sans doute d'aimer cet homme si

peu fait pour l'être; mais elle adorait ses enfans, et la crainte de ce que l'avenir leur préparait rendait amers tous les plaisirs qu'elle pouvait goûter. Souvent même un regret s'élevait au fond de son ame; elle s'accusait d'être la cause de leur existence, et par-là des maux dont leur vie devaient sans doute être semée.

Le second jour de leur arrivée à Windsor la beauté du temps les invita à la promenade. Ils se rendaient à un village distant de quelques milles, où ils avaient le projet de dîner, lorsqu'une maison de la plus jolie apparence attira leurs regards. En approchant davantage elle aperçut à la croisée l'étourdie mistriss Plomer qui, reconnaissant aussitôt Cinthelia, ouvrit la fenêtre pour la saluer.

Vous conviendrez que cette dame, dit une des personnes de la compagnie, offre un funeste exemple de

l'inconstance des hommes. La perfidie de ce sexe ne se montra jamais sous des couleurs plus noires, et eussai-je été disposée à avoir pour eux quelque bonté, cet échantillon de ce que l'on doit attendre d'eux ne m'aurait inspiré que haine et indignation.

Vous m'étonnez, répondit Cinthelia; j'ai connu M. Plomer pour un homme rempli de bon sens et de délicatesse, et qui chérissait tendrement sa femme.

— On le supposait ainsi; mais il est trop clair maintenant qu'il n'était amoureux que de sa fortune. Il n'y a guère que deux mois qu'ils ont cessé de vivre ensemble, et maintenant il entretient avec l'argent de sa femme une petite créature qui a trahi son premier amant, un certain M. Hervey, et qui s'est ensuite échappée de ses mains.

C'est impossible, s'écria Cinthelia; à-coup-sûr madame vous êtes mal-informée; et c'est une atroce calomnie qui ne mérite pas que l'on y donne la moindre confiance.

Quant à M. Hervey, dit M. Hendon, je puis répondre de lui. Il n'y a pas à ma connaissance d'homme plus réellement vertueux, et je ne puis concevoir comment son nom se trouve compromis dans cette affaire.

Je vous assure, répliqua la dame, que ce que je vous dis est la vérité même. Je le tiens d'une part que l'on ne peut contester, de mylord A***, et il a assuré de la manière la plus positive, que c'était. . . mais au reste cela est assez indifférent. Quant à ce que vous dites de M. Hervey, monsieur, cela peut-être. Il peut y avoir plusieurs personnes de ce nom. Ainsi raisonna cette dame, qui ne voulait pas supposer qu'elle

ignorât rien de la vérité, ou convenir qu'il pouvait exister d'homme réellement vertueux, opinion due, sans doute, à des désagrémens qu'elle en avait elle-même éprouvés.

Comme cette conversation tendait très-peu à convaincre Cinthelia, mais bien plutôt à la tourmenter, elle la fit tomber sur un autre sujet, sans être pour cela moins curieuse de connaître la vérité. Le nom de M. Hervey n'avait pu parvenir à cette dame que par quelques rapports antérieurs, et connaissant l'idée qu'il entretenait des femmes, l'ardeur avec laquelle il poursuivait le fantôme qu'il n'avait encore pu rencontrer, il ne lui paraissait pas impossible qu'il eût formé quelque liaison de la nature de celle qu'on lui prêtait.

Le lendemain matin Cinthelia reçut de mistriss Plomer un billet, où elle l'invitait de rester seule chez elle

dans l'après-dîner; et celle-ci lui fit faire ses complimens et répondre qu'elle l'attendait pour prendre le thé.

A l'heure marquée, cette dame entra dans la chambre où était Cinthelia, les yeux baignés de larmes, et elle se jeta dans ses bras.

Je suis, lui dit-elle, la plus malheureuse de toutes les femmes de n'avoir point suivi vos conseils, ma chère amie! Quoique vous soyez plus jeune que moi, vous êtes infiniment plus sage.

Il est donc vrai, répliqua Cinthelia, que vous êtes séparée de votre époux, et qu'il se conduit mal à votre égard?

Cela n'est que trop réel, répondit-elle en pleurant. J'ai perdu son affection! Je l'ai perdu lui-même pour toujours; et je suis veuve sans cesser d'être épouse. Je suis venue cet

après-midi pour vous faire un entier aveu de mes fautes, et pour vous supplier de prendre intérêt à moi en essayant de nous réconcilier.

Cinthelia, après lui avoir dit quelques paroles de consolation, la pria de continuer. Je ne suis pas portée à la curiosité, lui dit-elle; mais cependant un changement aussi étrange a lieu d'exciter ma surprise.

— Ah! ma chère amie, ce changement est aussi extraordinaire qu'il était inattendu. Née au sein d'une fortune abondante, adorée des hommes depuis que je me connais, je me croyais faite pour leur commander, et je regardais comme impossible que l'on cessât de m'aimer. M. Plomer, j'en suis certaine, entretenait pour moi le plus sincère attachement; et pour lui montrer jusqu'où s'étendait mon pouvoir; je le traitais avec toute la légèreté dont j'étais capable. Il me

suffisait de commander pour être obéie à l'instant; je l'humiliais souvent même à un point auquel je ne puis plus penser sans rougir. Le plus grand moyen que j'avais d'exercer sa patience et mon autorité, était de le bannir de mon appartement lorsque cela me faisait plaisir. Combien de fois ne me suis-je pas amusée à le voir me presser, tomber à mes genoux, pour obtenir de moi un regard favorable! Et s'il lui arrivait de murmurer, de se plaindre, je lui imposais silence à l'instant en lui rappelant que j'avais refusé des lords pour l'amour de lui, et que la fortune que je lui avais apportée était plus qu'il n'en eût fallu pour combler l'ambition de la plupart des gentilâtres de son pays.

Je m'aperçus qu'insensiblement il s'accoutumait à me voir le reléguer dans son appartement. Lorsque je l'exigeais, il se retirait sans me répliquer,

pliquer, sans en témoigner de dépit, ce que j'attribuai d'abord au désir d'humilier ma vanité; car je ne soupçonnais nullement que cette conduite provînt d'une froideur réelle. Le temps qui devait dissiper mon erreur arriva malheureusement plus vite que je ne croyais, et mes yeux se désillèrent trop tard pour mon bonheur.

Un soir, que je m'étais plus particulièrement attachée à le tourmenter qu'à l'ordinaire, je le menaçai de lui fermer la porte de mon appartement. »Madame, me répondit-il très-froidement, cela m'est parfaitement égal, ou pour dire la vérité, je suis maintenant tellement accoutumé à coucher seul, que je le trouve beaucoup plus agréable. Vous pouvez, en conséquence, ne pas vous gêner à cet égard.»

Monsieur, lui dis-je, en versant des larmes de dépit, ai-je mérité cette

marque de mépris qu'il vous plaît de me donner? - Ne vous ai-je pas apporté deux mille livres sterling de rente?

Je crois que oui, répondit-il; mais vous dépensez bien cette somme en parures et en frivolités. Il n'y a peut-être pas en Angleterre deux personnes plus en état que nous de se procurer un sort agréable, et votre caractère impérieux y met un obstacle insurmontable. Je vous déclare, dans toute la franchise de mon ame, que je me repens d'avoir fait mon épouse d'une femme mieux faite pour régner sur des esclaves que pour gouverner une famille, et dont la tête est le centre de tous les maux que peuvent produire l'orgueil, la futilité et l'extravagance.

Il n'attendit pas ma réponse, et j'étais alors trop fière pour m'abaisser à me justifier. De ce moment, tou-

tes les fois qu'il était à la maison il se tenait dans son appartement; mais il passait la plus grande partie de son temps à la campagne. Ce fut alors que je commençai à me repentir de mes imprudences; je me soumis à des supplications; mais l'amour s'était éclipsé de son coeur. S'il avait fait d'abord usage de son autorité, l'effet n'aurait pu manquer d'en être heureux, mais il était trop tard. Bien tôt après il fit partir mes enfans pour la campagne, où il les mit en pension chez une de ses parentes, disant qu'il ne voulait pas les exposer à se perdre en voyant continuellement sous les yeux l'exemple dangereux de leur mère.

M'étant, par mon imprudence, attiré l'indifférence dont il m'accablait, j'avais perdu tout l'empire que j'avais sur lui, et dont j'avais si cruellement abusé. La faute que j'avais faite de

le tenir éloigné de moi me fut surtout funeste, car il avait cherché ailleurs une compagne; et je ne tardai pas à découvrir qu'il entretenait une fille, qui s'était évadée de chez un nommé M. Hervey. Je me trouvai alors blessée par l'endroit le plus sensible. Mon orgueil humilié, mon vif ressentiment ne connurent plus de bornes, et j'exhalai ma colère en plaintes et en reproches. Il me répondit froidement que c'était à moi seule que je devais m'en prendre de sa conduite; que je lui avais fait connaître le danger qu'il y avait à vouloir regarder au-dessus de soi; et que, par cette raison, il avait cherché le bonheur et le plaisir un peu au-dessous. Il ajouta que le mieux que nous pouvions faire, c'était de nous séparer, parce qu'il était impossible que nous nous accordassions jamais bien; que, d'ailleurs, son intention étant d'établir

sa maîtresse chez lui, il n'était pas probable que je trouvasse cette compagnie convenable pour moi.

Je me croyais trop outragée pour ne pas le prendre au mot, et le même jour je quittai la maison, mais je m'en suis depuis bien amèrement repentie; car, malgré les mauvais traitemens que j'éprouve de sa part dans cet instant, je sens que je l'aime. La générosité qu'il a eue de m'abandonner la totalité de mon revenu, pour mon usage, ajoute encore à mon repentir; et je sens que maintenant je me soumettrais de bon coeur à tout ce qui lui plairait d'exiger de moi. Je résiderai toujours à la campagne, s'il le préfère; et ce que j'avais à vous demander, c'est de vouloir bien vous charger d'intercéder pour moi auprès de lui. Je sais à quel point il vous estime. Mille fois il m'a parlé de vous comme d'un modèle qu'il aurait

voulu m'engager à imiter; car, ma chère, quoique vous soyez trop sage pour vous plaindre, tout le monde a les yeux ouverts sur vous et vous rend la justice que vous méritez.

Je suis fâchée, répliqua Cinthelia, que l'on ait assez de temps pour s'occuper de si peu de chose. Ce que vous venez de me raconter me fait beaucoup de peine, parce que je sais combien il est difficile de réparer des torts qui ont été poussés aussi loin. Néanmoins, comme vous paraissez éprouver un repentir sincère, je vous promets de faire tout ce qui dépendra de moi pour vous rendre service, si M. Plomer ne s'offense pas de la liberté que je prendrai de m'immiscer dans ses affaires domestiques.

Mistriss Plomer lui en témoigna toute sa reconnaissance; et, pendant le thé, elle raconta à Cinthelia diverses particularités concernant M. Her-

vey, qui rendirent à celle-ci toute la bonne opinion qu'elle avait jusqu'alors entretenue de sa délicatesse.

Quelques jours après, Cinthelia et toute sa société retourna en ville. Fidelle à la promesse qu'elle avait faite à mistriss Plomer, son premier voeu était d'aller rendre visite à son époux; mais, pour la première fois de sa vie, elle se trouva arrêtée dans l'exécution d'une action généreuse par le sentiment de ce qu'elle se devait à elle-même. M. Plomer lui était si parfaitement inconnu, qu'à peine aurait-elle pu se rappeler ses traits; et quoique peut-être son inconduite actuelle pût trouver quelque excuse dans celle de son épouse, il n'en était pas moins vrai que sa maison était devenue un lieu de scandale. Quelque désir qu'elle eût d'opérer entre ces époux désunis une réconciliation, désirée peut-être autant par l'un que par l'autre, elle

ne pouvait se montrer dans une semblable maison; sa réputation y était trop vivement intéressée, et elle commença à regretter l'engagement précipité qu'elle avait pris.

Elle méditait sur cette difficulté et sur le danger que court une mère de famille en cédant trop promptement au désir de servir ses amis, lorsque M. Hervey lui rendit une visite, à laquelle elle était bien éloignée de s'attendre. Ils ne s'étaient point vus depuis le mariage de Cinthelia, ce que celle-ci attribuait à son dépit. Il en était quelque chose, mais sa fierté blessée était le premier motif de cette conduite. Il ne se souciait pas d'aller dans une société où on le regardait peut-être comme très-honoré d'être admis, et de fréquenter une maison brillante dont le maître n'avait pas su se concilier son estime.

Guidé par ces considérations, il avait

choisi, pour rendre une visite à Cinthelia, le temps où il savait que M. Mobile était à la campagne; et s'y faisant présenter par M. Hendon, il crut que cet acte de prudence suffisait pour arrêter l'effet des discours malins. Il s'informa de plusieurs particularités; il joua avec les enfans, et témoigna à Cinthelia le regret de n'en point avoir à lui qui pussent exciter un sourire de sa part. Pour faire tomber la conversation sur le sujet auquel Cinthelia conçut dans cet instant l'idée de l'employer, elle lui demanda s'il avait découvert quel était le séducteur d'Angelica, et lui raconta en même temps les différens qui s'étaient élevés entre M. Plomer et son épouse. Après quelques difficultés, il se chargea de la commission, au grand soulagement de Cinthelia.

Comme l'affaire était délicate, M. Hervey chercha l'occasion de se trouver

dans la société de M. Plomer, sans qu'il pût rien soupçonner de ses intentions; et ce fut à Renelagh qu'il y parvint. La conversation tomba sur le mariage; on parla du bonheur ou du malheur qui accompagnait ordinairement cet état, et M. Hervey soutenait que c'était la somme du bonheur qui l'emportait. M. Plomer soutint la thèse contraire, en reconnaissant cependant que le bonheur pouvait exister entre époux dont le caractère était à-peu-près semblable.

J'en conviens, répliqua M. Hervey, car sans cela nous ne pouvons prétendre à une félicité durable: quand on considère la différence des caractères, celle de l'éducation, il faut avouer que, même au sein d'une union où l'amour existe dans toute sa vivacité, il est une infinité de choses, peu essentielles en elles-mêmes, et qui

suffisent cependant pour troubler l'harmonie d'un ménage, à moins que l'on ne prenne pour guides la sagesse et la patience.

Je connais deux personnes unies par les liens de l'hymen, et même par ceux de l'amour, qui, par rapport à une différence de caractères et de conditions, ont vogué en sens contraire l'un de l'autre, jusqu'à ce qu'elles aient fini par se séparer, de leur consentement à toutes deux. La principale faute, je crois, en devait être attribuée à la femme, mais le mari s'est ensuite donné des torts en se plongeant dans la débauche. Sa femme, qui l'aimait avec tendresse, n'eut pas été longtemps bannie de sa maison qu'elle se repentit de la conduite imprudente qu'elle avait tenue, et commença à souhaiter ardemment une réconciliation. L'intervention d'un ami fut employée; chacun pardonna à l'autre les

torts qu'il avait, et convint de ceux qu'il s'était donnés; et, par la suite, ces époux rapprochés sont devenus un modèle de la félicité nuptiale.

Pardonnez-moi, monsieur, reprit M. Plomer, qui, pendant ce discours, avait écouté M. Hervey avec beaucoup d'attention, et sans essayer de l'interrompre. Vous m'avez sûrement eu en vue en choisissant cette histoire de préférence à une autre? Etaient-ce des réflexions que vous vous proposiez de faire, ou un avis que vous vouliez me donner?

M. Hervey lui déclara alors qui il était, et de quelle commission il était chargé.

Mais comment pourrai-je être assuré, lui dit M. Plomer, que ce repentir est sincère, et que ses effets seront durables?

Deux choses, monsieur, répondit Hervey, pourront, j'imagine, vous en

con-

convaincre. D'abord ce n'est point par caprice qu'une femme du caractère de mistriss Plomer s'abaisse à supplier, secondement, il faut que l'amour ait beaucoup de pouvoir sur son ame, pour pouvoir oublier une injure, la plus sensible sans doute qu'une épouse soit capable de ressentir.

Je suis presque satisfait, monsieur; et quoiqu'il me paraisse un peu singulier qu'elle ait employé une personne étrangère pour cette médiation, cela ne laisse pas de m'être plus agréable que si quelque considération de famille vous eût porté à me parler en sa faveur. Vous paraissez un peu singulier dans vos opinions, monsieur; mais je ne veux pas que vous ayez le désagrément, d'avoir pris en vain tant de peine, et dès demain j'irai faire un jour à Windsor. Je vous avoue que dans ma manière d'exercer ma sévérité, je n'ai pas suivi les

maximes adoptées le plus généralement dans le monde. Je ne vous connais que peu, par la femme que j'ai eue la sottise de vous enlever; mais je ne vous cacherais pas qu'il me reste pour mistress Plomer une affection que sa conduite à venir peut rétablir au fond de mon coeur dans son état primitif. J'ai remarqué que sa frivolité et son orgueil étaient chez elle des défauts innés; que les remontrances ne faisaient que leur servir d'alimens; et je me suis, par cette raison, déterminé à attaquer le mal dans sa racine. Je voulais par un acte de sévérité, ou la rendre telle que je la désirais, ou l'éloigner de moi pour toujours. Je commence à croire que je n'ai pas perdu mes peines; mais à présent que je sais à qui je parle, je vous demande sincèrement pardon, monsieur, d'avoir fait servir votre Angelica à l'accomplissement de mes desseins.

Et en cela, monsieur, répliqua Hervey, je vous ai une obligation infinie. Il est singulier néanmoins que lorsque vous m'avez privé d'une femme, ce soit moi qui vienne vous en rendre une autre; mais si le gain que vous allez faire est aussi heureux que ma perte, nous aurons lieu de nous en féliciter tous les deux.

Après cette conversation, ces messieurs se retirèrent dans une taverne, où ils soupèrent ensemble, et ils se séparèrent tard, fort satisfaits l'un de l'autre.

CHAPITRE XV.

Grand dîner. — L'ami de la maison. — L'honnête créancier.

M. MOBILE revint au bout d'un mois de séjour à Bath. Ce voyage, bien loin d'opérer en lui quelque heureux changement, n'avait fait que tourner à son désavantage. Son teint échauffé, son visage rempli de boutons, annonçaient trop les fréquens sacrifices qu'il avait faits au dieu de la débauche; et son caractère qui auparavant était gai ou bourru, par caprice et suivant la manière dont il était monté, était devenu chagrin, bizarre, au point que l'on ne pouvait plus lui parler sans qu'il entrât en fureur.

C'était un effet assez naturel de la vie qu'il avait menée pendant ce funeste mois, qu'il avait passé continuellement occupé à boire ou à jouer. La débauche lui avait ôté le pouvoir de se commander à soi-même, et l'habitude du jeu et des pertes, qui en sont la suite, lui avait donné ce ton brusque et chagrin dont il ne pouvait plus se défaire. Il découvrit aussi que sa tête, trop perpétuellement embarrassée par les fumées du vin et du tabac, ne lui laissait pas le sang froid nécessaire pour se livrer au travail du cabinet; en conséquence, le peu de commerce ou de spéculations qu'il continuait à faire fut entièrement abandonné aux soins des commis, qui, à l'exemple du maître, trouvaient leur revenu trop borné pour suffire à leurs fantaisies. Les appointemens qu'ils avaient n'étant pas suffisans pour soutenir une femme sur

le ton qu'ils l'auraient désiré, ils avaient recours à des plaisirs passagers qui les jetaient dans des dépenses inattendues, et qui les forçaient d'avoir recours au plus grand des crimes, celui de l'infidélité.

M. Mobile, il est vrai, ne tarda pas à reconnaître que le commerce quand le maître n'est pas à la tête de ses affaires, est plutôt une source de ruine que de profit. Ses billets arrivaient souvent à échéance avant qu'il ait pensé aux moyens d'y faire honneur; il se dégoûta de ces embarras et se décida à vivre en homme tout-à-fait indépendant. S'il avait été un peu moins aveugle, il aurait vu que la fortune la plus étendue est un courant qui se tarit, s'il n'existe pas une source toujours prête à l'alimenter.

Il était impossible que ces réflexions ne vinssent pas l'accabler quand il était

de sang froid; mais l'habitude de la débauche était trop fortement enracinée chez lui pour être détruite aisément. Le vin était un moyen toujours sûr d'écarter de lui les soucis, et il manquait du courage nécessaire pour braver les ridicules dont ses prudens amis s'efforçaient de couvrir l'homme assez sage pour les éviter et pour ne pas imiter leurs dangereux exemples.

Il y avait encore une autre cause, quoique éloignée, qui contribuait à aigrir son caractère. C'était la douleur, c'était la patience de sa femme, dont la seule présence, plus que tout ce qu'il aurait pu dire, semblait lui reprocher combien il était indigne de la posséder. Il craignait de la regarder; il la voyait de l'oeil du criminel qui considère son juge.

Un jour de fête Mobile invita ses compagnons de débauche à un grand

repas qu'il donna dans sa maison, et auquel il voulut que son épouse présidât, malgré la répugnance qu'elle en témoignait. Il ne devait point y avoir de dames, et elle sentait combien elle serait déplacée dans une société de jeunes débauchés, où son époux ne manquerait pas d'encourager plutôt que de condamner toutes les saillies indécentes que l'on pourrait se permettre. Elle avait encore une autre raison que sa pudeur l'empêchait de déduire. Du nombre des convives devait être un certain sir Charles Higham, qui, plus d'une fois, s'était permis de lui tenir des propos qu'une femme comme Cinthelia ne pouvait entendre sans s'en offenser. Mobile traita avec mépris les objections de son épouse, et elle se persuada à la fin que la nécessité de recevoir les amis de son époux, quels qu'ils fussent, formait une partie de ses de-

voirs; c'était d'ailleurs un moyen de diminuer ses dépenses et de le retenir à la maison; car si elle témoignait le moindre mécontentement, il ne lui restait point d'autre ressource que celle d'aller à la taverne: c'était au moins pour lui un prétexte de s'absenter. D'après ces considérations, elle fit de son mieux; et se prépara à les recevoir, au moins avec l'apparence de la satisfaction, ce dont son mari lui témoigna quelque reconnaissance.

Pendant le dîner, sir Charle, qui était parvenu à prendre place auprès d'elle, était aux petits soins. Il lui disait souvent, tout bas, que si M. Mobile savait où résidait le vrai bonheur, il n'y aurait pas d'homme sur la terre qui eût des droits mieux fondés à la félicité suprême. Il accompagnait ses discours de coups-d'oeils pleins de hardiesse, qui sem-

blaient indiquer quels étaient ses des-
seins, et la certitude où il se croyait
de les voir réussir. Cinthelia n'était
pas assez simple pour se méprendre
sur les motifs qui le dirigeaient;
mais s'attachant à conserver sa pré-
sence d'esprit, elle eut assez d'adresse
pour empêcher que le reste de la
compagnie ne s'aperçût de son im-
pertinence, sans lui donner néanmoins
le plus léger encouragement.

Aussitôt qu'elle le put avec décen-
ce; c'est-à-dire, quand on eut levé
la nappe et mis le vin et les liqueurs
sur la table, elle se hâta d'aller à la
chambre de ses enfans, bien déter-
minée à ne pas se remonter de la
soirée. Déjà elle se félicitait de sa
fuite et jouait avec ses enfans, lors-
qu'elle tressaillit à la vue de sir Char-
les, qui parut à la porte de la
chambre.

Pardon de mon indiscretion, ma-

dame, dit-il. J'ai voulu rendre visite à vos enfans pour juger si ces petits amours étaient aussi beaux que leur mère. Comment vous nommez vous, mon ami? dit-il en prenant le garçon par la main.

— Henri, monsieur.

— Vous êtes un joli enfant. Et votre soeur comment s'appelle-t-elle?

— Sophie.

— Et vous l'aimez bien, n'est-ce pas? Ne trouvez-vous pas, madame, ajouta-t-il, en s'adressant à Cinthelia, beaucoup de plaisir dans cet endroit. Oh! certainement votre époux ne connaît pas tout son bonheur. Si la fortune m'eût accordé une femme douée d'autant de beautés, de vertus et de perfections, j'aurais cru avoir reçu d'elle les plus grands bienfaits.

J'espère que vous n'avez pas à vous plaindre de ce côté, répondit Cinthelia en rougissant.

Oh, s'écria-t-il, elle m'a plongé dans un abyme de misère. Non, il n'est qu'une femme parmi toutes celles que j'ai vues qui soit digne de mon amour, et si je ne l'avais pas connue trop tard, c'est à ses pieds seuls que j'aurais mis ma personne et ma fortune.

Cinthelia, tremblante de crainte, répliqua qu'il n'y avait personne de si parfait qu'on ne pût trouver son égal ou même un mérite supérieur au sien.

— Cela n'est pas exactement vrai : jugez-en par vous-même, créature angélique ! Oui, c'est vous que j'aime, que j'adore, comme l'être le plus parfait sorti des mains du créateur.

A ces mots il s'approcha davantage, la saisit dans ses bras, et imprima sur

ses joues, couvertes de la rougeur de l'indignation, un baiser des plus passionnés. Sa petite fille qu'elle tenait l'empêcha de se défendre; mais s'éloignant aussitôt, elle lui lança un regard dans lequel il pouvait lire tout son ressentiment. Est-ce ainsi monsieur, lui dit-elle, que vous vous permettez d'insulter la femme de votre ami? Est-ce ainsi que vous vous conformez aux lois de l'hospitalité. Allez, monsieur, ou mon époux.....

Votre époux, madame, est un fou, un être indigne de vous posséder. Pardonnez-moi ma hardiesse, madame; l'amour et le vin peuvent quelquefois servir à la témérité des hommes. Il s'avançait vers elle à mesure qu'elle se retirait. Cinthelia n'osait appeler à son secours, dans la crainte que son mari accourant au bruit il ne s'ensuivît quelque événement fâcheux, mais l'air déterminé de sir Charles

remplissait son ame de terreur. Il s'empara encore de ses deux mains et se disposait à lui faire une nouvelle insulte, lorsque, ne songeant plus à ce qui pouvait en résulter, elle se mit à pousser de grands cris.

Le petit Henri qui n'avait cessé de se tenir auprès de Cinthelia, le visage enflammé de colère et les yeux étincelans, saisit une petite poêle de bouillie; et avec toute la force dont il était capable, la lança au visage de sir Charles, qui sortit aussitôt de la chambre confondu de l'action et honteux de la cause qui l'avait produite. Malheureusement il rencontra dans son chemin plusieurs personnes de la compagnie, que les cris de Cinthelia attiraient de ce côté, et qui parurent fort étonnées de la situation où se trouvait le galant sir Charles.

Sur mon honneur, s'écria l'un, voilà un joli poupon qui sort de man-

ger sa bouillie. — Je gagerais, dit un autre, que sa maman lui a donné le fouet, et que nous n'avons été appelés que pour lui sauver quelques coups de verge.

Vous pouvez rire tant que voudrez, dit sir Charles d'un air honteux; mais, le diable m'emporte si j'ai été aussi bien servi de ma vie: ce petit mairaud d'Henri Mobile a un courage... Je ne voulais que baiser sa soeur, et vous voyez comment il m'a arrangé.

Mobile se mit à jurer; et malgré les efforts que l'on fit pour le retenir, il vola à la chambre des enfans où il trouva Cinthelia noyée dans ses larmes. Il ne parut y faire aucune attention, et s'écria: « En vérité, madame, voilà une conduite fort agréable. Me croyez-vous disposé à permettre que mes hôtes soient traités ainsi. Je vous apprendrai monsieur, ajouta-t-il, en prenant l'en-

fant par le bras, et le secouant avec la dernière violence; je vous apprendrai à vous comporter de cette manière.

Cinthelia, plus vivement affectée de sa brutalité pour son enfant que si elle en avait elle-même été l'objet, essaya de se faire entendre de lui, et de lui dire que ce qui avait excité la fureur du petit Henri, c'était la témérité de sir Charles, qui avait voulu l'embrasser de force.

Eh bien, madame, répondit-il; quand cela serait, est-ce la peine de faire tant de bruit? Voulez-vous vous faire passer pour une prude, ou peut-être pour pis encore. Qui me dit à moi que vous n'avez pas vos amis particuliers en mon absence, et que vous ne faites pas toujours autant de bruit... Et vous monsieur, si cela vous arrive encore, je vous casserais un bras.

Cinthelia eut bien de la peine à rester de sang froid témoin de cette scène. La bassesse et la brutalité de Mobile lui paraissaient sans exemple. Elle se voyait faire un reproche qu'elle n'avait jamais mérité, qu'elle n'avait même jamais supposé possible; et les mauvais traitemens infligés à son aimable enfant lui perçaient le coeur. Son saisissement était tel qu'il lui fut impossible d'articuler une seule parole. Ses yeux se fermèrent malgré elle, elle se laissa aller dans un fauteuil; et son enfant, durement poussé par son père, alla tomber à côté d'elle sur le plancher.

La gouvernante qui entra dans ce moment, et assez tôt pour le soutenir, l'empêcha de se faire du mal. Mobile, avec un air d'insensibilité qui dénotait la dureté de son coeur, ordonna à cette fille d'appeler un domestique, et lançant encore un re-

gard furieux à Henri, qui se tenait caché derrière sa mère, il retourna près de ses amis. Le vin avait recommencé à pétiller dans les verres; aucun n'avait cru convenable d'intervenir dans une querelle de ménage, mais on ne s'en amusa pas moins beaucoup aux dépens de sir Charles.

Un torrent de larmes s'échappa des yeux de Cinthelia et soulagea un peu son coeur du poids dont il était oppressé. Elle s'abandonna ensuite aux réflexions les plus douloureuses, et pleura encore sur le malheureux enfant qui avait été si rigoureusement puni de son zèle à la défendre. Elle était sur-tout vivement alarmée de certains mots prononcés dans la chaleur de la dispute par son mari; et elle ne douta pas qu'ils n'eussent rapport à M. Hervey. Qui avait pu être assez officieux ou assez méchant pour informer Mobile

de la visite qu'elle en avait reçue? Elle aurait bien désiré alors qu'il n'eût point mis le pied dans sa maison, quoique s'il l'avait fait c'était assurément bien sans son consentement; et elle prit la ferme résolution, quelque fût le cas où elle se trouverait à l'avenir, de ne point l'admettre davantage, voulant éviter jusqu'à l'ombre du soupçon. Il est dur de se priver de la société d'un ami pour une semblable cause; mais c'est le devoir d'une femme de tout sacrifier pour conserver l'estime de son époux; et de là souvent dépend le bonheur et la tranquillité d'une famille.

Cinthelia se trouvait vivement humiliée de ce soupçon de la part de son époux; elle chercha long-temps dans son esprit, laquelle de toutes ses connaissances avait pu le faire naître en l'instruisant aussi-bien. Son premier mouvement fut de croire que ce

pouvait être la personne officieuse qui s'était chargée de la conduire à Windsor; mais cette dame n'était point présente à cette visite, et ses idées ne pouvaient se fixer que sur quelques-uns de ses domestiques. Il lui devenait dès-lors impossible d'avoir plus long-temps confiance en aucun d'eux, d'après la supposition trop bien fondée qu'il en était au moins un qui s'était chargé d'espionner sa conduite. Rien n'est plus humiliant, sans doute, que cette situation, qui place une maîtresse de maison au-dessous de ses valets, dont le plus vil peut-être a le droit de scruter ses actions. « Ai-je donc mérité, dit-elle à elle-même, ce témoignage de méfiance? Puis je me reprocher la moindre légèreté? Non; ma conscience est pure, et je ne puis me plaindre que de la bassesse de l'hom-

me qui désire probablement de me trouver en défaut.»

Cette nuit Mobile fut conduit au lit dans un état d'ivresse tel qu'il sauva à Cinthelia les reproches auxquels elle s'attendait de sa part; et le lendemain il était trop pressé de se réunir à une partie de pêche, arrêtée la veille, pour faire attention à elle autrement que pour trouver à redire à tout.

Il y avait à-peu-près une demi-heure qu'il était parti, lorsque traversant le pallier du premier étage, elle entendit, dans la salle du rez-de-chaussée, quelqu'un qui parlait haut. « Il est inutile, criait-on, de me dire toujours qu'il n'est point à la maison; voilà cinquante fois que je viens ici et je veux être payé.

Vous êtes un plaisant animal, répliqua le domestique, de venir demander ce qui vous est dû de cette ma-

nière; et moi, je vous assure que si j'étais à la place de monsieur, vous attendriez encore long - temps après votre argent.

C'est ce que nous verrions, répliqua l'étranger. Il est assez singulier que nous devions donner notre temps et notre argent pour rien, et qu'il faille, par-dessus le marché, que nous nous trouvions encore exposés à de semblables insultes. Votre maîtresse est-elle à la maison?

— Elle ne se mêle point des affaires de monsieur, et vous n'avez qu'à revenir une autrefois.

— Cela suffit, et vous pouvez dire à votre maître que quand je reviendrai ce sera appuyé de quelque autorité qui saura me faire respecter.

Cinthelia appela alors pour savoir de quoi il était question, et le marchand s'avancant au pied de l'escalier lui dit; « Ce n'est rien, madame; vos

tre domestique refuse seulement de remettre mon mémoire à son maître, ou de me dire quand je pourrai le voir.»

— Quel est ce mémoire, monsieur?

— Madame, c'est pour du drap fourni et pour des façons d'habit. Voilà dix-huit mois que le montant m'en est dû. Il est de cent cinquante livres cinq schillings trois sols, et parce que j'ai osé demander mon argent il y a environ un an, M. Mobile a cessé de m'employer. J'ai eu bien de la peine, madame, à parvenir moi-même à payer ceux qui me les ont fournis, et si je ne l'avais pas fait, il y a long-temps que je serais en prison. Vous conviendrez, madame, qu'il est bien dur que lorsqu'on a fourni son temps et sa marchandise, il faille encore être payé par de mauvaises raisons.

Avez-vous déjà vu M. Mobile lui-même à ce sujet? monsieur, lui dit Cinthelia.

— Oui, madame, plusieurs fois; mais je n'ai jamais vu de son argent. Il me dit toujours que je puis revenir le lendemain, qu'à coup-sûr je serai payé; mais alors il n'est point à la maison, ou du moins son domestique me refuse la porte, ce qui est absolument la même chose.

— Eh, bien, monsieur, il est vrai que M. Mobile n'est point à la maison dans ce moment. Voulez-vous me laisser votre mémoire et avoir la complaisance de patienter encore une semaine ou deux?

Vous pouvez être bien sûre, madame, lui répondit-il en la saluant, que je ne voudrais pas faire de peine à monsieur, pour tout au monde; mais j'ai tant de ces sortes de dettes après lesquelles je cours inutilement,
que

que je suis toujours aux expédiens pour me tirer d'embarras. J'ai dans ce moment, madame, une lettre-de-change à payer, et si je ne l'acquitte pas, bien certainement on me jettera en prison; ma femme et mes enfans seront mis à la porte de ma maison, mes meubles vendus, et cela est bien dur pour moi, madame, qui n'ai cessé de travailler toute ma vie et à qui il est dû dix fois plus que je ne dois.

Oui, j'en conviens reprit Cinthelia, cette extrémité est terrible, et il devrait y avoir des lois qui bornassent le temps au-d là duquel il ne serait plus permis de prolonger le crédit.

Eh mon dieu madame, ce n'est pas tout, dit encore le pauvre tailleur: je dois, et ceux à qui je dois, doivent également. Une banqueroute est comme une trainée de poudre à canon, elle se communique de proche, en proche

et détruit tout ce qui se rencontre sur son passage. La plupart des gens à argent ne veulent pas se détacher d'un écu pour payer leurs dettes. Ils empruntent de leurs marchands, et ils font valoir ce qu'ils ont. Il y a encore une autre taxe imposée sur la bonne foi du fournisseur. Les domestiques sont si impertinens quand ils savent que leur maître a de l'argent et est disposé à payer ses dettes, que l'on est obligé de les gagner avec une demi-couronne, plus ou moins, pour pénétrer jusqu'à l'appartement. Au reste, madame, je ne demande pas mieux que d'attendre encore une semaine, si mes créanciers veulent m'en donner le temps.

Le bon tailleur s'en alla alors, et Cinthelia, alarmée de cette découverte, donna ordre qu'à l'avenir, s'il se présentait d'autres créanciers, on les fit entrer chez elle. Elle voulait s'as-

surer par - là de ce qu'elle pouvait avoir à redouter.

Lorsque M. Mobile rentra à la maison, Cinthelia lui remit le mémoire, en le priant de vouloir bien l'acquitter, le pauvre tailleur étant prêt à être ruiné s'il ne recevait ce qui lui était dû.

— Et quand cela serait, il en restera assez d'autres qui seront en état de travailler. Ce coquin-là attendra encore un an, pour le punir de son insolence.

— Mais mon ami, considérez-vous qu'il n'a déjà attendu que trop longtemps ?

— Oh ! pas encore assez. Ces gens-là joignent toujours au fonds de leur mémoire les intérêts de six années, et nous nous arrangeons de notre côté pour les faire attendre jusqu'à ce que cet intérêt soit consommé, autrement les tailleurs et les

cordonniers nous coudoyeraient à Renelagh ou à l'opéra, et peut-être même oseraient-ils montrer leurs horribles figures dans un bal masqué.

Mais M. Simpson, mon ami, n'a point forcé son mémoire; daignez l'examiner et vous verrez que déjà peut-être il a perdu plus que le bénéfice qu'il fait sur vous par l'attente de son argent.

Je vous le répète une fois pour toutes; je ne le payerai pas. Croyez-vous que je n'aye rien de plus pressé à faire qu'à vérifier des mémoires. Le diable les emporte et avec eux ceux qui demandent de l'argent. Je vous prie de ne plus m'en étourdir les oreilles.

Cinthelia s'efforça en vain de l'intimider par les menaces que le tailleur impatient avait faites de le poursuivre. Mobile jura qu'elle était plus importune que tous les créanciers en-

semble, et finit par lui ordonner impérieusement de se taire. Ainsi repoussée elle ne pouvait que déplorer l'aveuglement de son imprudent époux; car essayer d'acquitter ses dettes était pour elle une chose impossible. Cent cinquante livres considérées séparément n'étaient qu'une bagatelle pour M. Mobile; mais elle avait trop lieu de juger que cette somme, réunie à celles que sans doute on viendrait réclamer par la suite, s'éleverait à un taux qui finirait par entraîner leur ruine.

CHAPITRE XVI.

Indigne emploi des fruits d'une économie sévère. — Wauxhall. — Grande querelle.

CINTHELIA, à la fin de la semaine, attendait avec anxiété le retour de M. Simpson. Elle craignait de le voir, ayant aussi mal réussi à déterminer Mobile à acquitter son mémoire; mais il ne parut pas, et elle se flatta que son mari, vaincu par la force de ses raisonnemens et honteux d'en convenir, l'avait payé à son insu. Il se passa plusieurs semaines avant qu'elle en entendît parler, et enfin elle apprit que son silence était occasionné par

son arrestation, et qu'il avait été conduit à Newgate pour une dette de cinquante livres.

Hélas! pensa Cinthelia, c'est donc ainsi que se mènent ici bas les choses! L'homme honnête et laborieux sera conduit dans une prison, tandis que le prodigue, le débauché, court, de gaieté de coeur, à sa ruine, et éclabousse les passans dans une voiture brillante qui n'est point à lui, et qui appartient entièrement à l'homme auquel il n'oserait faire en compagnie la plus légère inclination de tête.

Ne donne-t-il pas des preuves de sa bassesse celui qui use les habits, les meubles, les marchandises d'un homme auquel il est presque honteux de parler, et dont cependant, jusqu'à ce qu'il lui ait payé ce qu'il lui doit, il est presque l'esclave?

Cinthelia était bien fâchée de n'a-

voir point acquitté ce mémoire sur son revenu particulier, mais la réflexion que trop vraisemblablement il viendrait un temps où ce revenu lui deviendrait nécessaire pour le soutien de ses enfans, et que cette circonstance déchirante ne serait surement pas la seule contre laquelle sa sensibilité aurait à lutter; cette réflexion, dis-je, la consola un peu de ne s'être pas dégarnie d'une somme aussi considérable pour elle. Pour adoucir néanmoins, autant qu'il était en elle, le sort de ce malheureux, elle envoya à sa famille la légère somme de cinq guinées, qui furent portées avec soin au bas du mémoire.

Elle était néanmoins déterminée à faire une nouvelle tentative pour engager Mobile à s'acquitter entièrement avec lui; mais l'air furieux de celui-ci, lorsqu'il rentra à la maison, l'empêcha d'exécuter son projet.

Mon dieu! mon cher, lui cria-t-elle, que vous est-il donc arrivé? Vous paraissez extrêmement agité?

— Eh, madame, il m'est arrivé ce qui m'est arrivé. Ne puis-je donc pas avoir l'air qui me plaît? Mais que diable faites-vous de ce maudit portrait que je vois toujours sur la cheminée?

C'était le portrait du vieux M. Mobile que Cinthelia avait fait placer là, et que son mari avait l'intention de puis long-temps d'en faire ôter, ne voulant point avoir ce témoin muet de ses actions, qui semblait les lui reprocher. Il se jeta ensuite sur un canapé; et après avoir quelque temps gardé un silence que Cinthelia n'osait point interrompre, dans la crainte de faire éclater l'orage qu'elle redoutait, il s'écria: « Quand le dîner sera-t-il donc prêt? ».

N'avez-vous pas encore dîné? lui dit Cinthelia; et elle sonna aussitôt.

— Non, madame; et vous?

Elle lui répondit qu'elle avait pris quelque chose ne le voyant pas arriver, et qu'elle ne lui avait rien fait préparer étant près de neuf heures du soir; mais qu'il allait avoir ce qu'il voudrait dans peu de minutes.

— A la bonne heure, car je n'ai pas goûté pain de toute la journée!

— Pourquoi cela? mon cher. Si j'avais su que vous rentrassiez, je vous aurais attendu.

— Cela suffit; je ne veux plus rien.

— Pourquoi donc?

— Je ne veux plus rien, vous dis-je. Quelle diable de femme êtes-vous pour vous plaire ainsi à me tourmenter?

Le domestique entra dans ce moment; et, pour qu'il ne remarquât rien de cette conduite vraiment étrange, elle lui dit de mettre du charbon dans le feu.

Pourquoi cela, madame, s'écria Mobile? Voulez-vous donc me faire griller, et ne voilà-t-il pas assez de feu? Allez vous-en, monsieur.

Si vous avez trop chaud, reprit Cinthelia, car il y avait à la vérité un feu très-grand, on en éteindra une partie.

Comme un enfant accoutumé à se voir tout céder, son humeur devenait de plus en plus furieuse; et, sans prononcer autre chose que quelques juremens, il prit le fourgon et jeta le feu hors de la cheminée.

M. Mobile, s'écria Cinthelia, surprise de cette conduite singulière, et ne pouvant retenir ses larmes, M.

Mobile; mais dites-moi donc de grâce ce que vous avez. Si quelque chagrin, si quelques inquiétudes vous tourmentent dans ce moment, pourquoi ne pas les alléger en les déposant dans mon sein ?

— Eh! Eh; madame, que pouvez-vous y faire ?

— Essayez, mon ami. Vous ne connaissez pas encore le pouvoir d'une femme.

— Oh: je sais que vous avez tout le pouvoir nécessaire pour me tourmenter. Les femmes sont le fléau le plus insupportable que la nature ait mis sur la terre. Pourquoi diable aussi ai-je été songer à me marier? Je suis un être bien malheureux! et il se jeta de nouveau sur le sofa.

— Mais vous trouvez-vous indisposé ?

— Oui.... oui...- diablement indisposé!

— Qu'a-

— Qu'avez-vous; encore une fois?

— Eh! pouvez-vous me guérir?
C'est de l'argent qu'il me faut. Oui,
de l'argent; je n'ai besoin que d'ar-
gent, et il m'en faut absolument. J'ai
deux cents guinées à payer ce soir,
tout tard qu'il est, ou il faut que je
me décide à être déshonoré, bafoué
dans toutes les sociétés.

J'aurais pensé, reprit Cinthelia.....

— Eh! je n'ai pas besoin de ce
que vous auriez pensé. Il me faut de
l'argent, ou que je ne songe plus à
jamais remonter ma figure dans le
monde.

— Mais peut-être vos amis pour-
raient-ils vous prêter quelque chose?

— Non, vous dis-je. Ils sont tous
aussi à court que moi, et sir Char-
les m'a déjà avancé cent guinées.

— Ce n'est donc plus que de cent
guinées que vous avez besoin?

Tom. II.

15

Plus que de cent guinées, répéta-t-il; et combien voudriez-vous donc que cela fût?

Cinthelia ne lui répliqua point; elle sortit de la chambre, et y revint bientôt après, rapportant plusieurs billets de banque montant ensemble à cent guinées. Voici, lui dit-elle, mon ami, la somme dont vous avez besoin, et reconnaissez de quelle valeur peut être la confiance que vous devriez mettre un peu plus souvent dans votre femme.

Mobile fut infiniment touché de ce procédé, et son humeur parut se dissiper. Il l'embrassa, et lui jura qu'elle était infiniment trop bonne pour lui. Mais, ma chère, lui dit-il après un moment de réflexion, comment vous êtes-vous procuré cet argent?

Vous me donnez une somme fixe, répondit-elle, pour les dépenses de la maison. A force d'économie j'ai

ménagé ceci pour l'instant du besoin : vous pouvez vous en convaincre si vous daignez jeter les yeux sur mes livres, qui sont parfaitement en règle, et vous jugerez par-là que je n'ai rien à me reprocher dans la manière dont je l'ai acquise.

Vous êtes une charmante créature, dit-il en mettant les billets dans sa poche, et je vous prie de ne pas m'en vouloir.

Cinthelia risqua alors de lui parler des craintes qu'elle avait que les marchands auxquels il devait ne dextin- sent à la fin tourmentans au point de l'inquiéter, et qu'il ferait bien de leur donner au moins quelque à-compte.

Ne vous embarrassez pas de cela, dit-il. Ils n'oseront jamais faire les impertinens, car c'est moi qui leur produis toutes mes connaissances; et

il est en mon pouvoir de les réduire, par un seul mot, à la mendicité.

Cinthelia fut, comme on peut le croire, singulièrement choquée de cette façon de penser, mais elle ne jugea pas à propos de répliquer; et Mobile, prenant son chapeau, lui souhaita poliment le bonsoir.

Muni des produits de l'économie la plus sévère, Mobile se rendit aussitôt à la maison d'une fille qu'il avait mise dans ses meubles, et à laquelle il avait promis deux cents guinées pour acheter des bijoux qu'un jouaillier devait lui procurer. A cette somme étaient attachées les premières faveurs de la belle.

Tenez, méchante, dit-il en lui donnant les billets, vous me devez bien un baiser pour cet argent; car, à vous dire vrai, j'ai eu diablement de peine à me le procurer. Je gagnerais dix guinées que vous ne devi-

nez pas de qui je tiens la moitié de cette somme?

— Je n'ai pas le don de la divination, mon cher Mobile; mais vous êtes une charmante créature et le plus bel homme que j'aye jamais vu.

— Dites-vous bien la vérité? Mais vous ne croiriez jamais que c'est ma femme qui m'a donné cet argent!

— Vous plaisantez! Oh! sur mon honneur je ne crois pas qu'elle soit assez bonne pour cela. Mais, elle-même, comment se l'est-elle procuré?

Mobile lui raconta alors ce qui l'é-tait passé; il appuya beaucoup sur la vertu de sa femme, en jurant qu'il n'en existait pas une meilleure dans toute l'Angleterre. La jeune personne, dont le nom était miss Wass, commençant à craindre que cette étimé, que Mobile ne pouvait s'empêcher de témoigner pour son épouse, se tour-

nât contre ses intérêts, parut d'un éclat de rire, et s'écria: »Elle est folle, en vérité! Mais vous êtes assez aimable, mon ami, pour opérer les choses les plus extraordinaires. Votre générosité, d'ailleurs, n'a point de bornes, et il n'est pas étonnant, d'après le sort que vous lui faites, qu'elle puisse économiser d'aussi grosses sommes. Mais quand elle a mis cet argent en réserve, son intention était-elle de vous le donner?

Oh! je crois bien que non, répondit Mobile; mais vous conviendrez que son action n'en est pas moins méritante.

Oui, oui, vous avez en partie raison. Dites-moi, qu'elle est la plus belle de nous deux? Allons, venez m'en embrasser, ou je serai jalouse; car il n'y a rien au monde dont je sois plus disposée à l'être que de la femme d'un homme que j'aime.

C'est ainsi que dans un moment la petite somme que Cinthelia avait économisée, pour en faire un meilleur usage, fut prodiguée à la plus vile de toutes les créatures. A combien de privations ne s'était-elle point assujettie en l'absence de son mari, pour y parvenir! Enfin, c'est de cette manière que fut dissipé un argent qui aurait apaisé l'impatience de plus d'un honnête marchand, et qui aurait arraché à la mendicité une famille qui n'avait point mérité son malheur.

Pendant un jour ou deux Mobile se comporta auprès de sa femme de manière à la consoler un peu du sacrifice qu'elle s'était crue obligée de lui faire; mais un matin, à l'heure du déjeuner, il se remontra aussi chagrin qu'auparavant. Cinthelia, dit-il, je vous félicite de votre économie; mais comme la somme que je vous donne tous les mois excède mes facultés pré-

sentes, je la diminuerais de quelque chose à l'avenir. Cela ne vous gênera pas, puisque vous trouvez sur ce que je vous alloue aujourd'hui les moyens de mettre de côté.

Cinthelia fut confondue à cette nouvelle preuve de la bassesse de son époux. Le prétexte d'économie dont il se couvrait était trop grossier pour ne pas être aperçu. Elle crut néanmoins devoir dissimuler, et lui répondit, en souriant, qu'elle était prête à exécuter tous les plans de réforme qu'il lui paraissait prudent d'adopter. Elle ajouta que l'on pouvait congédier, sans aucun inconvénient, un ou deux domestiques.

Le rouge monta à la figure de Mabile. Il n'osa pas lui répondre, et sortit de la chambre.

S'il était possible de se reprocher une action généreuse, Cinthelia aurait à-coup-sûr regretté le sacrifice qu'elle

avait fait, et dont de était si mal récompensée. Elle s'en consola néanmoins, dans l'espoir qu'un jour le remords se ferait sentir dans le coeur de son époux, et qu'elle aurait à la fin la satisfaction de le voir changer de conduite.

La vie retirée qu'elle menait l'empêchait d'être informée de ce qui se passait au-delà: elle lui sauvait aussi les odieuses poursuites de sir Charles Higham, et elle se flattait même qu'il l'avait effacée de son souvenir. Elle consentit néanmoins à l'invitation qui lui fut faite un jour, par quelques dames de sa connaissance, de se réunir à elles pour une partie à Wauxhall, et cela d'autant plus volontiers, que M. Hendon et M. Pibile avaient promis de les accompagner. Ce n'était guère l'usage du marié de se montrer avec elle en public; et, satisfaite de cette condes-

cendance de sa part, elle s'en promettait d'autan plus de plaisir dans cette partie.

La beauté du temps avait attiré dans ces jardins délicieux une foule beaucoup plus nombreuse qu'à l'ordinaire, et rendu le lieu extrêmement agréable. Cinthelia s'efforça de faire remarquer à son époux les beautés qui frappaient davantage son imagination; mais le tableau de la nature n'avait rien d'attrayant pour lui, et il commença bientôt à bâler, en déclarant qu'il s'ennuyait à la mort.

Ils marchèrent long-temps avant de trouver un cabinet où il y eût assez peu de monde pour laisser place suffisante à leur compagnie, qui était fort nombreuse. Mobile en vint à la fin découvert un, où il n'avait qu'un monsieur et une dame, engagea la société à entrer, et ils s'y placèrent sans autre cérémonie. L'a-

vaïier qui était d'abord en possession de ce cabinet parut un peu choqué de cette liberté; mais sans rien dire il se retira contre la muraille pour faire place à Cinthelia, que l'humeur qu'il éprouvait l'empêcha de regarder; et il se remit à causer avec sa compagne, qui portait le costume des quakers.

Mobile étant parvenu à faire asseoir toute sa compagnie, ordonna au garçon d'apporter quelques volailles et du vin, et sortit en promettant de revenir dans peu de minutes.

Je donnerais quelque chose, dit une dame, pour savoir où il est allé.

Je parierais ma tête, dit une autre, que c'est quelque rendez-vous. Avez-vous jamais entendu parler, madame, de l'intrigue qu'il mène avec une apprentie marchande de modes?

Non madame, répliqua Cinthelia d'une voix tremblante.

Oh, dit-elle, c'est en vérité une très-plaisante histoire; mais je ne m'en rappelle pas toutes les particularités.

Et moi, madame, je ne désire pas de les entendre.

— Mais. . . .

Assurément madame, s'écria Cinthelia pour l'empêcher d'aller plus loin, les fautes d'un mari doivent être le sujet de conversation le moins fait pour plaire à une femme et sur-tout quand il s'agit d'un fait aussi délicat. Si l'on y ajoute foi, c'est une source éternelle de douleur; et si l'on ne considère de telles histoires que comme faites à plaisir, le soin de défendre son époux est une occupation trop pénible.

A la voix de Cinthelia, que son indignation ne lui avait pas permis de conserver sur le ton ordinaire, l'étranger qui n'avait point encore porté ses regards sur elle se retourna précipi-

tamment et s'écria : » Est-il possible !
En vérité c'est Cinthelia ! »

Cinthelia reconnut à l'instant Edouard Ranson dans cet étranger, mais sa surprise l'empêcha de prononcer une seule parole. Un tremblement subit s'empara de tous ses membres, et elle allait succomber à l'effet de ce premier mouvement si un verre de vin qu'elle eut la prudence de boire dans ce moment ne lui eût fait recouvrer ses forces. Elle se trouva alors en état de dire quelques mots qu'elle adressa néanmoins de préférence à Lucie. Cette dernière éprouva une émotion qui n'était guère moins vive, et pour dire la vérité, cette rencontre eut pour elle quelque chose de désagréable. Ce n'était pas qu'elle fût assez faible pour se livrer à des soupçons jaloux, mais elle craignait que la tendresse de son mari ne fût ébranlée par cette rencontre imprévue

avec l'objet de ses premières inclinations, lorsqu'elle savait qu'il n'était attaché à elle que par un sentiment d'estime et par le respect que lui-inspiraient ses vertus.

Cinthelia ne fut pas moins fâchée de ce hasard qu'elle avait jusqu'alors évité avec soin. Elle s'était toujours méfiée de ses propres forces, et maintenant qu'elle attendait de minute en minute le retour de son mari, elle craignait qu'il n'interprêtât mal ce qui, bien assurément, n'avait rien que de fort innocent.

M. Mobile ne se pressa cependant pas de revenir, et en dépit d'elle-même les discours de la femme médisante qui se trouvait dans sa société excitèrent en elle mille sensations plus pénibles les unes que les autres; car rien n'est plus douloureux pour une femme que la preuve qu'elle acquiert de la légèreté ou de l'inconstance de

son époux, sur l'affection duquel il ne lui est plus alors permis de compter.

M. Ranson se gêna moins qu'elle; il était enchanté de cette rencontre; il lui rappela plusieurs circonstances relatives à eux, et s'informa sur-tout, avec l'air du plus vif intérêt, si elle était heureuse. Refuser de lui répondre eût été exciter des soupçons dans l'ame des personnes de sa société et, quoique dans la position la plus désagréable, elle se fit violence pour prendre, en lui parlant, un air tranquille et qui n'attirât l'attention de personne.

Cette soirée, dont elle se promettait quelque délassement, devint ainsi pour elle un nouveau sujet d'inquiétude, et elle soupira après l'instant où elle se reverrait auprès de ses enfans et où elle pourrait se livrer sans témoins à ses pénibles réflexions. Tout

le sang froid dont elle avait essayé de s'armer était pour Cinthelia d'une très faible ressource; la présence d'Edouard lui causait un embarras dont elle n'était point maîtresse, et à son grand regret il ne paraissait pas pressé de partir, malgré les fréquentes observations que faisait Lucie sur l'heure qui commençait à s'avancer beaucoup.

M. Hendon, auquel l'embarras de sa fille n'avait point échappé, aurait bien voulu faire passer la compagnie dans un autre cabinet, mais la promesse faite à Mobile, d'attendre là son retour, y mettait obstacle, et le seul moyen qu'il crut pouvoir employer, pour empêcher les regards de la compagnie de trop s'arrêter sur elle, fut d'entretenir avec les dames la conversation sur le ton le plus gai qu'il lui fut possible.

Il était près de onze heures et demie. Lucie, qui n'avait pas coutume

de se trouver dans des endroits de plaisir, pressait vivement son époux de prendre le chemin de la ville; mais M. Ranson ne s'était pas encore rassasié du plaisir de voir Cinthelia; il n'avait point épuisé les questions qu'il se proposait de lui faire, lorsqu'ils furent interrompus par les chansons mal articulées de deux personnes qui, se tenant sous le bras, s'approchèrent du cabinet. Bientôt ils reconnurent que c'était sir Charles et Mobile, tous les deux dans un état approchant de l'ivresse.

Mon cher sir Charles, s'écrièrent à-la-fois deux des dames de la société, votre compagnie nous a beaucoup manqué. Allons venez vous asseoir ici, monsieur l'enjoué, et tâchez de ramener la gaieté entre nous, car nous étions presque comme en famille.

M. Ranson jeta un coup-d'oeil de compassion sur Cinthelia, mais sans

parler; et celle-ci se leva pour engager son mari à retourner à la maison.

Le diable m'emporte si j'en fais rien répliqua-t-il. Si vous avez soupé, moi j'ai le ventre creux, et il est bien temps de prendre quelque chose! Allons, chantons et soupons. Ho! garçon, apportez du vin.

Non, non, mon cher, reprit Cinthelia; vous avez bu et vous trouverez à manger au logis. Venez. Regardez le temps; il va pleuvoir tout-à-l'heure.

Eh bien madame qu'il pleuve et nous aurons chacun notre lot. Vous humecterez le dehors et moi le dedans. Allons, de la gaieté. Chantons. Sir Charles, voulez-vous boire de l'eau-de-vie ou du punch?

Je ferai tout ce que les dames exigeront de moi, répondit sir Charles. Laissez-moi prendre un siège à côté de vous, ma belle dame, dit-il à

Cinthelia en lui pressant légèrement la main. Et vous, monsieur, ajouta-t-il en apercevant Édouard, voulez-vous bien me faire un peu de place.

Ranson était trop occupé à réfléchir sur le sort de Cinthelia, et à le plaindre, pour faire attention aux paroles que lui adressa sir Charles qui, de son côté, avait la tête trop échauffée pour s'astreindre à de vaines cérémonies: il s'assit en conséquence, en le pressant rudement pour faire place à Cinthelia. La prudence d'Édouard ne l'empêchait pas d'être sensible à une offense; il se leva vivement, et lançant sur sir Charles un regard de colère, il lui demanda quelle était son intention en se conduisant ainsi.

Mon intention! répliqua sir Charles d'un air de mépris; je n'ai pas de compte à vous rendre de mon intention. Restez mon brave homme ou sortez, cela m'est fort indifférent.

pourvu que vous payiez le vin que vous avez bu et qu'on ne le mette pas sur mon compte.

Monsieur, répliqua Edouard, la compagnie avec laquelle vous vous trouvez m'empêche de ressentir, comme je le devrais, l'exoès de votre impertinence. Il porta alors ses regards sur Cinthelia, qui parut lui savoir gré de sa modération, et il venait de se rasseoir lorsque Mobile, qui le reconnut dans ce moment, lui demanda d'un ton aigre ce qu'il faisait là? Ranson déjà animé par ce qui venait de se passer, et par d'autres raisons encore, lui répondit vivement, et se levait dans l'intention de le braver, lorsque Lucie le retint par le bras. Cinthelia l'invita également à se calmer, et supplia son père de la reconduire à la maison.

Je vous prie monsieur, dit sir Charles en le saluant ironiquement; ayez

du respect pour les dames ; vous voyez qu'elles sont toutes alarmées par rapport à vous, et il vaut beaucoup mieux nous laisser voir en vous un bourgeois galant qu'un héros de la cité.

— Quant à vous, monsieur, vous paraissez n'être ni l'un ni l'autre. Suivant moi la galanterie consiste à se plier aux volontés des dames et vous n'êtes pas dans ce cas, car je vous ai vu vous permettre des libertés à l'égard de l'épouse de votre ami, qu'elle faisait de vains efforts pour repousser. Je ne vous crois pas non plus un héros, car il n'y a que de la lâcheté à provoquer un homme, lorsqu'on se sent trop bien appuyé pour en avoir rien à redouter.

Et vous, monsieur, s'écria sir Charles en se levant, vous êtes un impertinent. Savez-vous bien à qui vous parlez ? Vous êtes fort heureux que je dédaigne de me mesurer avec vous ;

mais si vous ne sortez à l'instant je vais appeler mes gens qui sauront bien vous faire sortir de force.

Bravo! bravo! s'écria Mobile qui s'était retiré un peu trop loin pour bien entendre tout ce qui s'était dit. Cela s'appelle parler comme un homme, mon ami Charles,

Je ne sais, répliqua Edouard, quel titre vous avez l'honneur de déshonorer; mais vos actions me prouvent que vous n'êtes qu'un sot, et si vous osez passer dans quelque allée du jardin je ne tarderai pas à vous en convaincre.

Voilà un bon argument de porteur, dit sir Charles. Pendant ce temps la foule s'était amassée à la porte du cabinet, ce qui ajoutait à la terreur dont étaient saisies Cinthelia et Lucie. Sir Charles qui craignait de paraître faible aux yeux des dames, et qui était outré de la hardiesse d'Edouard, le saisit au collet et essaya de le ren-

verser de son siège; mais le dernier le prenant par le bras lui fit faire une pirouette, le colla contre la muraille et se préparait à lui faire éprouver la vigueur de son bras, lorsque la foule qui avait entendu partie de la querelle, sachant qu'il était question de la femme d'un homme insultée par un autre, et croyant que c'était celle d'Edouard, résolut à l'instant de chasser sir Charles du jardin et mit, sans différer, ce projet à exécution.

Sir Charles jura, tempêta, mais il n'était pas le plus fort, et les projets qu'il avait formés pour cette nuit furent renversés. Sa voiture ne se trouvant point à sa portée dans le moment, il se jeta dans un fiacre; comme l'unique moyen de se tirer des mains et des luées de la foule dont il était entouré.

Mobile avait encore la tête assez à lui pour ressentir le prétendu outrage

fait à son ami, et se levant il jeta son habit bas, en jurant qu'il combattrait Ranson sur le lieu même. Cinthelia et les autres dames le conjurèrent en vain de se calmer; il ne leur répondit que par un torrent d'injures. Elles ne firent aucun effet sur Edouard; mais lorsqu'il remarqua le chagrin de Cinthelia, il désira vivement de mettre fin à cette querelle; il y fut plus fortement incité encore lorsque se tournant vers sa femme il la trouva évanouie.

Cinthelia, au milieu de cette scène affreuse, et tout effrayée qu'elle était, conserva assez de sang froid pour porter à Lucie les secours dont elle avait besoin. Elle recouvra enfin ses sens, et dut son rétablissement plutôt aux caresses de son époux qu'aux remèdes qui lui furent appliqués.

Pendant que Cinthelia était penchée sur son amie, occupée à lui frotter

les

les tempes, Edouard qui la tenait dans ses bras ne pouvait s'empêcher d'exprimer sa douleur sur ce qu'il avait remarqué de fâcheux dans le caractère de Mobile. »Hélas! Cinthelia, lui dit-il, est-ce donc là le bonheur que vous deviez espérer? Malheureux aveuglement! Que de reproches! mais il est trop tard.

Cinthelia sentit que les larmes étaient prêtes à s'échapper de ses yeux: la prudence lui faisait un devoir de les retenir; mais il lui fut impossible de répondre un seul mot. Etant à la fin parvenue à se remettre un peu, elle lui dit: »Félicitez-vous, Edouard, du choix que vous avez fait. Lucie est la meilleure de toutes les femmes. Il eût mieux valu pour nous, sans doute, que nous ne nous fussions pas rencontrés; tâchons à l'avenir d'éviter un semblable hasard.»

Lucie se trouvait à-peu-près remise, et Cinthelia quitta le cabinet pour aller retrouver son mari qui, dans ce moment, n'ayant plus d'autre compagnie, témoignait la plus vive impatience de retourner chez lui.

CHAPITRE XVII.

*Soupons outrageans. — La belle
Idiote.*

C'EST ainsi que tous les événemens semblaient tourner au désavantage de Cinthelia, et ce qui paraissait lui promettre du plaisir était pour elle une source de chagrin. Elle était partie de la maison avec l'agréable perspective de jouir d'un moment de satisfaction; la présence de son époux renfermait cette idée; elle s'était flattée qu'il trouverait plus de charmes dans sa société que dans celle des compagnies qu'il avait coutume de fréquenter, et ses espérances avaient été cruellement déçues; elle n'avait rencontré que l'ennui et de nouvelles sources d'inquiétude. Elle pensa même, et

cette idée n'avait que trop de fondement, que la complaisance de son mari avait eu pour but de fournir à sir Charles les moyens de se retrouver avec elle, persuadé que tout autre lui serait refusé. La rencontre inattendue de Ranson avait réveillé en elle des sentimens qu'elle avait crus éteints pour toujours, et elle craignait que sa tranquillité n'en fût désormais troublée.

Si Cinthelia eût reçu de son époux des marques de tendresse; s'il eût rempli à son égard les devoirs d'un bon mari, sans être pour cela aux petits soins avec elle, elle l'aurait aimé, il aurait seul possédé toutes ses affections: mais sa brutalité, son indifférence, les injures qu'elle en recevait à chaque moment lui avaient inspiré un éloignement peu différent de la haine. Combien donc ne devait-il pas lui paraître pénible de

remplir à son égard les obligations qui lui étaient imposées comme épouse, lorsque l'amour n'aplanissait pas les difficultés qu'elle avait à surmonter, lorsqu'elle ne pouvait jeter un voile sur les défauts de celui que le hasard, ou sa malheureuse étoile, lui avait attaché pour la vie? Assurément elle avait en cela bien plus de mérite que si l'affection conjugale eût dirigé ses actions.

Malgré tous ses efforts pour bannir Edouard de sa pensée, son image était toujours présente à ses yeux. Elle jugeait qu'il était malheureux lui-même, les charmes de l'aimable Lucie n'avaient point fait, sur son coeur une impression assez vive pour en bannir tout autre sentiment. Cinthelia s'affligeait sincèrement des caprices de l'aveugle fortune, qui unit ou désunit les mortels sans consulter

les sentimens que la nature a placés dans leur coeur.

Elle craignait encore que les événemens de cette soirée malheureuse ne fussent pour elle une source de nouveaux chagrins; et elle ignorait quelles conjectures il plairait à son mari de former sur cette rencontre imprévue, quand la nuit aurait remis le calme dans ses esprits; car il était disposé à être jaloux de tout, excepté dans les cas où il avait réellement sujet de l'être.

Le matin il entra dans la salle où était préparé le déjeuner, et il était, ainsi qu'elle s'y était attendue, de plus mauvaise humeur qu'à l'ordinaire, Elle posait, dans ce moment, quelques rubans sur la tête de son enfant, et il y en avait quelques autres qui étaient tombés par terre.

Eh mon dieu, madame, s'écria Mobile, toutes les pièces de la maison

doivent-elles donc être les cabinets de toilette de vos enfans. Ne puis-je avoir un endroit propre et dégagé de tous ces colifichets? Je vous prie à l'avenir de les garder dans leur chambre.

Les pauvres petits sont si satisfaits, répliqua Cinthelia, quand il leur est permis de descendre! Assurément, mon cher, vous ne pouvez être fâché de voir quelquefois vos enfans.

— Mes enfans! Eh que sais-je! Il est vrai que je suis obligé de les nourrir; mais je n'ai pas d'autres preuves qu'ils sont à moi que vos propres paroles. Le diable m'emporte si, quand je regarde ce petit maraud-là, je ne crois pas lui trouver de la ressemblance avec le maudit Edouard Ranson.

Grand dieu, s'écria Cinthelia, quelle horrible idée vous êtes-vous mise dans la tête. Pouvez-vous, en cons-

cience, m'accuser d'un tel crime avec autant de légèreté?

Votre conduite il est vrai, madame, est-on ne peut pas plus édifiante pour tous ceux qui ne voient pas plus loin que leur nez; mais je n'ai pas plutôt le dos tourné que l'on vous voit recevoir ce fat d'Hervey, l'un des plus grands scélérats de la ville à l'égard des femmes; car s'il n'en obtient pas de faveurs, il ne les en perd pas moins de réputation. Qu'avez-vous à répondre à cela, madame? Il prêche la vertu, la chasteté, et il entretient une fille à sa maison de campagne. Eh bien, madame, que dites-vous donc? Ensuite vous ne pouvez faire un pas sans assigner un rendez-vous à ce grand nigaud de Ranson. Croyez-vous que je sois assez aveugle pour n'avoir pas deviné pourquoi sa femme se trouvait là? Ne sais-je pas que les quakers ne se montrent jamais en

public sans de fortes raisons? Eh bien voyons, madame; parlez donc si vous avez quelque chose à répondre.

Cela vous satisfera-t-il, monsieur, dit Cinthelia en versant un torrent de larmes, si je me prive désormais de sortir? Est-ce moi qui vous ai demandé hier d'aller à Wauxhall? N'ai-je pas en cela cédé à vos instances? Oh! qu'il est cruel à vous, monsieur Mobile, de me reprocher un crime dont la seule idée me fait horreur!

— Oh! pas tant de doléances, madame; vous en avez trop pris l'habitude. Je suppose que papa viendra, qu'il entendra vos plaintes; eh qu'est-ce que tout cela me fait? mais, je vous prie, qui a autorisé Edouard à se déclarer votre champion? Etait-ce encore là l'effet du hasard?

— C'est à sir Charles, monsieur, que vous devez faire cette question.

— Non, madame, sir Charles la lui fera à lui-même. Tenez, je déteste les prudes! sir Charles est mon ami, et j'entends qu'il soit traité comme moi-même; ainsi, madame, plus de ces airs-là, je vous prie, avec lui. Demain vous dînez chez lui à Richmond.

Monsieur Mobile, répliqua Cinthelia avec fermeté, j'ai de fortes raisons de détester la conduite de sir Charles. Quoique l'amitié, je dois au moins le supposer, vous aveugle à son égard, je ne puis le voir qu'avec horreur, et jamais je ne me trouverai de plein gré dans sa société. Je consens volontiers à ne jamais sortir, pourvu que vous ne me forciez pas à recevoir des personnes dont la seule vue m'est odieuse; et quant à ce qu'il vous plaît d'appeler pruderie, je crois qu'une femme qui est épouse et mère ne peut jamais trop en avoir.

Voilà qui est parfaitement bien dit.
En vérité, madame, ce discours vaut à lui seul un sermon; mais, malgré tout cela, vous aurez la bonté de vous préparer à aller à Richemond.

— Non, monsieur, je n'irai point, à moins que vous n'usiez de violence à mon égard.

— Eh! où est donc cette obéissance que toute femme bien née doit à son mari?

— Monsieur, chaque chose a ses bornes, et l'obéissance qui excède celles qui lui sont prescrites devient un crime. Il en serait ainsi, sans doute, d'une femme qui irait de son plein gré trouver l'ami de son époux, pour lui obéir, quand elle saurait que l'unique but de cet ami prétendu est de tout tenter pour la séduire.

Ce n'est assurément pas là le cas. Sir Charles a eu pour vous quelques égards, il vous a adressé quelques-

uns de ces propos galans que les hommes se croient obligés de tenir à toutes les femmes, et vous voilà certaine qu'il meurt d'amour pour vous. Oh femmes! vous n'avez toutes été pétries que de vanité; mais je le connais trop bien. Et d'ailleurs, le diable m'emporte si je ne désirerais pas que vous eussiez raison, et qu'il fût amoureux de vous.

Cinthelia en avait assez entendu pour se convaincre que Mobile était de tous les hommes le plus vil et le plus scélérat. Elle commença à craindre que les plus grands malheurs ne lui fussent réservés, car elle soupçonna dès-lors que sir Charles avait prêté de grosses sommes à son mari, et qu'il avait imaginé ce moyen de s'acquitter envers lui. En conséquence elle persista dans son refus d'aller à Richmond, et Mobile la quitta de très-mauvaise humeur, assurant qu'il

con-

conseillerait à sir Charles de se battre contre Ranson.

Pendant près d'une semaine il conserva le même ton de mauvaise humeur, ne parlant que pour trouver à redire à quelque chose; et quoique Cinthelia ne se fût jamais permis de faire part à son père de ses chagrins domestiques, Mobile lui fit sentir que les visites de M. Hendon lui déplaisaient; et même il le laissa assez apercevoir à ce dernier.

Malgré la discrétion de Cinthelia, M. Hendon n'était pas assez aveugle pour ne pas voir qu'elle était extrêmement malheureuse, et il se reprochait amèrement d'en être la première cause. Il aimait mieux, en conséquence, s'abstenir de voir sa fille, que d'être l'occasion de quelque querelle dans son ménage, ou de la mettre dans la mortifiante nécessité de le prier de discontinuer ses visites. Après elle,

il n'avait dans le monde aucun ami auquel il pût ouvrir son coeur, si ce n'était Edouard Ranson; et quoique ce fût peut-être le dernier des hommes qu'il dût choisir à cet effet, il déposa dans son sein et ses craintes et sa douleur. Il n'en fallait pas davantage pour replonger l'intéressant jeune homme dans la plus profonde mélancolie. Loin de Cinthelia, le temps et les caresses d'une femme dont le seul défaut, si l'on peut s'exprimer ainsi, était de l'aimer trop, avaient assoupi dans son coeur une passion malheureuse; mais ils ne l'en avaient point déracinée. Lucie ne lui avait jamais inspiré cet amour ardent qu'il avait ressenti pour son innocente rivale. Il l'estimait par rapport à ses vertus; il lui avait donné la main par un sentiment de reconnaissance envers elle et envers ses parens. Il goûtait même auprès d'elle les plaisirs

d'une vie tranquille et pleine de douceurs; mais la malheureuse rencontre qu'il avait faite de Cinthelia avait détruit l'ouvrage du temps. Il avait été témoin de l'indignité de son époux; il avait remarqué l'air de tristesse répandu dans toute sa personne, et les ravages qu'avait exercés la main de la douleur sur cette femme dont il regretta dès-lors, plus que jamais, la perte.

La confiance déplacée de M. Fendon fut un nouveau coup de poignard plongé dans le sein de cet homme qui avait appelé en vain à son secours et son devoir et sa raison. Il avait encore à souffrir de la douleur de sa femme qui prenait la part la plus tendre à tout ce qui le touchait. Trop convaincue des causes de son chagrin, elle s'abstenait de lui en parler; mais elle soupirait; elle pleurait avec lui. Tel était le résultat d'une union formée

entre deux personnes vertueuses; mais dont l'amour n'avait pas tissé tous les liens.

Une mélancolie profonde fut la suite nécessaire de ce combat intérieur de différentes passions dans le sein d'Édouard, et toutes les ressources de la médecine furent inutilement employées. Il voyait très-souvent, et ne voyait guère que son ami Hervey, dont la conversation pleine d'intérêt semblait être le seul remède à ses maux. Les bons quakers voyaient, avec une sorte de désespoir, les symptômes effrayans d'une maladie qui paraissait les menacer de se voir bientôt seuls et sans enfans; car ils n'espéraient pas que leur fille pût survivre à son mari. On lui conseilla à la fin de chercher à se distraire en voyageant un peu, moyen qui lui déplaisait beaucoup, et auquel il ne se dé-

cida que sur la promesse de M. Hervey de l'accompagner.

J'ai besoin, dit celui-ci, presque autant que vous, d'un peu de dissipation; car, à vous dire la vérité, j'ai encore été mis depuis peu à une épreuve douloureuse.

Tu es un singulier homme, dit M. Brianton. Toujours amoureux et toujours trompé. Il faut que tu ayes du courage; car tu as été si souvent piqué, que tu ne devrais plus t'exposer à l'aiguillon.

Vous avez raison, dit Hervey. J'ai si souvent été blessé que je me suis un peu endurci; mais pour suivre votre métaphore, je vous dirai que si les femmes ont caché tant d'épines sous les fleurs qu'elles m'ont présentées, je n'ai pas pour cela perdu l'espérance d'en trouver une à la fin qui sera telle que je la désire.

D'après toutes vos recherches, dit

Edouard, on devrait supposer que vous avez acquis une expérience telle qu'elle vous mit en état de juger une femme au premier coup-d'oeil. Comment se fait-il donc que vous ayez encore été trompé?

Et c'est par ce premier coup-d'oeil lui-même que je l'ai été. L'amour, me suis-je toujours dit à moi-même, ne peut naître que de la beauté; et que l'on soutienne tant qu'on voudra le contraire, je n'en resterai pas moins convaincu de cette vérité. Si beaucoup d'hommes se sont passionnés pour une femme dans laquelle je n'aperçois aucun attrait, c'est qu'à leurs yeux elle paraît différente de ce qu'elle est aux miens; car nos idées sur la beauté sont aussi variées que celles que nous faisons sur l'honneur et sur la vertu. J'ai réfléchi qu'un sourire pouvait souvent être l'effet d'un dessein caché; qu'une expression tendre

avait sa source dans le désir de tromper; qu'une bonne action était plus souvent l'effet d'une impulsion passagère, que d'un principe de vertu inné dans le coeur; enfin, j'ai reconnu qu'il était absolument impossible de juger une femme d'après ce qu'elle paraît au premier abord. L'amour ne peut donc être que l'enfant de la beauté; et l'homme sage s'arrêtera d'abord près de celle dont les charmes extérieurs savent fixer ses regards: il ne saurait être trompé sur ce point. Le soin qu'il doit prendre ensuite est de modeler le caractère de celle qui lui plaît d'après ses propres désirs.

Je vous demande pardon, mon cher, lui dit Edouard; mais je ne suis pas tout-à-fait de votre avis. Mille personnes ont été trompées par les yeux; et vous oubliez la chance des maladies secrètes, les effets de l'art du parfumeur, etc. Je connais un homme

qui a épousé une femme d'une figure agréable. Elle n'avait pas une dent dans la partie supérieure de la bouche, mais ce défaut avait été si artistement caché par l'habileté du dentiste, que lorsqu'il me parlait d'elle c'était principalement sur la beauté de ses dents qu'il s'arrêtait avec plus de plaisir. Leur blancheur, leur saineté attestait, selon lui, la bonne santé dont elle jouissait. Voilà cinq ans qu'ils sont mariés, et je ne crois pas qu'il se soit encore aperçu de son erreur.

Oh! je ne me marierai pas, reprit Hervey en soupirant. M. Brianton sourit et lui rappela son dernier choix.

Je vous ai dit, continua Hervey, le plan que je me suis tracé depuis quelque temps. Je fréquentais, en conséquence, tous les lieux publics pour découvrir une femme sans dé-

fauts extérieurs, sauf ensuite à examiner son caractère. A la fin le hasard me fit rencontrer miss Emilie Wade, jeune personne qui demeure à Croydon, et fille unique de parens aisés.

Je n'ai guère vu de figure aussi belle, et tout ce que l'on pouvait lui reprocher était de manquer d'une certaine expression. Son regard était celui de l'innocence même, ce que l'on pouvait attribuer aisément à sa manière de vivre, qui était des plus sédentaires. La question la plus simple excitait en elle de l'embarras; elle hésitait, elle rougissait; enfin, si elle prenait sur elle de répondre, c'était avec la simplicité de l'enfance, suite nécessaire de son défaut d'usage et de sa modestie. Vous supposez, sans doute, que j'imaginai avoir trouvé la perle que je cherchais depuis si long-temps. J'aimais à entendre

ses questions et ses réponses enfantines; je m'enivrais des innocentes caresses qu'elle me prodiguait, et j'étais convaincu, par l'air de satisfaction qui se répandait sur son visage toutes les fois qu'elle me voyait, que son coeur était entièrement à moi. Enfin, je me hasardai à lui faire des propositions sérieuses, et sa réponse m'enchantait. Elle me dit qu'elle n'entendait pas bien tout ce que je voulais lui dire, mais qu'elle était prête à faire tout ce qui serait agréable à ses parens.

Le consentement du père et de la mère me fut d'autant moins difficile à obtenir, que je mis de côté tout ce qui avait rapport aux affaires d'intérêt; je n'eus pas plus de peine à gagner Emilie; mais comme on lui avait enseigné à ne jamais rien faire sans consulter ses parens, je fus on ne peut pas plus surpris en la voyant me

suivre dans la chambre, elle courut, en riant, vers son père, et lui dit: « Papa, savez-vous que M. Hervey veut m'épouser. Oh! il faut que cela soit bien beau, car il dit que nous serons heureux ensemble! Si cela est, papa, permettez-moi de me marier. »

Je remarquai aussitôt un vif embarras sur le visage de M. et de mistress Wade. Vous êtes une étourdie, Emilie, lui dit son père. Il faudra que M. Hervey vous rende un peu plus sage.

Ah monsieur, dit la mère, nous vous l'abandonnerons volontiers; car quoiqu'elle soit étourdie et enfant comme vous la voyez, c'est l'innocence même.

Je me rappelle, interrompit Emilie, que quand miss Wilson fut mariée, on lui donna une robe nouvelle. N'en

aurai-je pas une aussi?... Oh! que je serai brillante.

Allez, allez, s'écria sa mère; ce n'est pas là le moment de jouer la coquette.

Elle se tut; mais cette conversation avait fait naître en moi quelques soupçons, et je commençai à croire que son esprit n'était pas doué des mêmes perfections que sa personne. Je me serais réjoui de le trouver simple et prêt à recevoir les premières impressions que l'on voudrait lui donner; mais ce moment d'oubli, ce premier mouvement dont elle n'avait point été la maîtresse, me faisait craindre qu'il ne fût impossible de le modeler à ma fantaisie, et que je ne me trouvasse à la fin en possession d'une belle statue dont je serais bientôt rassasié. Dans l'après-midi je la trouvai seule au jardin où elle s'amusait à cueillir des fleurs. Je vous prie,

M. Hervey, apprenez-moi donc ce que maman pensait quand elle m'a appelée coquette. Est-ce que toutes les femmes qui portent de beaux habits sont des coquette? Il y a le petit Robert Dandi qui est toujours brillant comme un soleil, et maman lui donne le nom de fat.

Une coquette, répliquai-je, est une femme qui encourage plusieurs hommes à-la-fois à se croire aimés d'elle, soit pour se divertir, soit pour les tourmenter, soit encore pour satisfaire sa vanité; mais par ce moyen elle se perd de réputation, quoique sans s'éloigner des principes de l'honneur.

— L'honneur! et qu'est-ce que l'honneur?

Je jetai sur elle un regard de surprise, en entendant une question aussi étrange; mais je n'aperçus sur elle aucune trace de confusion. Tu es, me dis-je à moi-même, ou bien ignorante ou bien

imbécille. « L'honneur, lui dis-je, consiste, dans une femme, à ne jamais se laisser embrasser par un étranger ».

En ce cas je ne veux pas me marier; car je serais sans doute embrassée comme miss Wilson. Je ne veux pas perdre mon honneur, en vérité, M. Hervy.

Mais quand vous serez mariée, il sera de votre honneur de ne vous laisser embrasser que par votre mari.

Cela ne se peut pas, dit-elle, et vous cherchez à me tromper. Je ne dois jamais être embrassée que par Robert Dandi, car il ne m'est pas étranger lui; je l'ai toujours connu depuis son enfance.

Je n'essayai pas plus long-temps de causer avec une personne dont la tête

était aussi vide, et je sortis de la maison aussitôt que je pus le faire avec décence. Ayant une personne de connaissance dans l'endroit, j'allai lui demander à souper, et après avoir discouru sur plusieurs objets, je fis tomber la conversation sur miss Vade, m'informant en même-temps de ce que l'on en disait. Ce n'est qu'un jeli automate, me répondit mon ami. Elle a trop peu d'esprit pour profiter des instructions qu'elle reçoit; et on la retient à la maison afin de ne pas donner sujet de rire de sa parfaite ignorance. Elle a une figure agréable, mais il ne faut pas en chercher davantage chez elle; et dans le fait mon opinion est qu'elle rendra un mari, si jamais ses parens ont le bonheur de lui en trouver un, beaucoup plus malheureux que ne ferait une femme qui passerait la moitié de son temps à adoniser sa personne.

Quel affreux tableau, pensai-je, et que je suis heureux d'être échappé de l'abyme où j'allais me précipiter! Je ne m'en rapporterai jamais à un bel extérieur. Nature! comme tu te joues des pauvres mortels! Me voilà donc encore une fois libre, et prêt à partir pour Bath ou pour tout autre endroit. J'y trouverai peut-être la tranquillité après avoir couru si long-temps à la poursuite d'une chimère.

Et qui doit-on en blâmer, reprit Edouard. Vous êtes comme ce jeune homme qui cherchait une femme sage, riche, belle, jeune, spirituelle; une femme qui, née à la ville, élevée dans le grand monde, fût douée des douces vertus, de l'aimable simplicité de celles de la campagne; enfin, une femme parfaite. On le déclara fou. Il n'est pas étonnant que vous ne rencontriez pas ce phénix que vous

cherchez, si ce phénix n'existe pas encore.

Cette sortie fit sourire la compagnie. On régla tout pour le voyage projeté, et peu de jours après, Hervey et Edouard prirent le chemin de Bath.

CHAPITRE XVIII.

*Découverte. — Vol domestique. —
Tentative.*

CINTHELIA ne voyait plus son père que très-rarement. Elle restait presque toute la journée renfermée avec ses enfans, bien déterminée à ne se montrer dans aucun endroit où le hasard pouvait lui faire rencontrer sir Charles. Le portier avait l'ordre exprès d'introduire chez elle tous les marchands qui pourraient se présenter, quand même Mobile les aurait renvoyés; et elle n'avait que trop sujet de voir qu'il commençait à être extraordinairement gêné. Souvent, lorsqu'on le pressait trop, il venait

épancher sa bile à la maison. Il reprochait à sa femme qu'elle ne lui avait point apporté une fortune égale à la sienne, et lui mettait sans cesse sous les yeux la générosité qu'il avait eue de sauver le crédit de son père.

Cinthelia aurait pu lui répondre d'une manière victorieuse. Elle savait que l'argent que Mobile avait avancé à son père lui avait été rendu exactement, et qu'en outre M. Hendon lui avait souvent prêté de petites sommes, dont il n'avait pas jugé à propos de réclamer la restitution, parce qu'il les regardait comme données à sa fille. Mais Cinthelia poussait la générosité au point de paraître oublier ces légers services; et d'ailleurs c'était, de sa part, un acte de prudence; car la moindre réplique le mettait en fureur et il exerçait sa rage jusque sur les meubles de l'appartement.

L'habitude qu'il avait de passer des nuits entières hors de la maison, empêchait Cinthelia de s'alarmer quand elle ne le voyait pas rentrer; mais une fois deux journées s'écoulèrent entièrement sans qu'elle entendit parler de lui. Inquiète, elle envoya dans les différens catés qu'il avait coutume de fréquenter. On ne l'avait point vu, et elle écrivait un mot à son père pour le prier de se rendre chez elle, lorsqu'on lui remit une lettre; elle la décacheta à l'instant, sans faire attention à la suscription, et croyant qu'elle venait de lui; mais quelle fut sa surprise et en même-temps sa douleur, en obtenant la certitude d'un fait qu'elle avait cependant soupçonné depuis long-temps. Sa précipitation à apprendre des nouvelles de son mari l'avait empêchée de lire l'adresse de cette lettre; autrement elle ne l'aurait point ouverte: car, bien qu'une fem-

me ne doive point avoir de secrets pour son époux, elle ne doit jamais chercher à pénétrer les siens malgré lui; les hommes ont souvent avec le monde des relations qui rendent cette discrétion nécessaire. Cette lettre était ainsi conçue:

MONSIEUR,

Je vous assure que je ne suis point disposée à être volontairement votre dupe, et que si vous n'exécutez pas la promesse que vous m'avez faite, je vous en punirai de la manière dont je vous ai déjà menacé. Croyez-vous que, parce que vous n'êtes point venu hier soir, comme vous vous y étiez engagé vous vous trouverez quitte envers moi? Non, monsieur; je ne suis ni aussi patiente, ni aussi crédule qu'une épouse. Je vous dénoncerai

au monde entier; et, si vous ne réparez à l'instant même vos torts à mon égard, je vous donnerai plus d'un sujet de vous souvenir de l'injure faite à

C. WASS.

Il était aisé de juger que ce ressentiment provenait de quelque promesse d'argent; mais elle n'en était que plus embarrassée de deviner où Mobilé pouvait être. Un torrent de larmes vint soulager son coeur oppressé, et ses enfans pleurèrent avec elle sans savoir pourquoi. Son fils sur-tout, qui commençait à exprimer ses idées enfantines, ajoutait encore à sa douleur par ses innocentes questions.

Si l'amour eût encore eu quelque empire sur son ame, cette découverte eût été pour elle le trait le plus déchirant; mais elle n'éprouva alors que

le chagrin de se voir indignement
jouée, et de prévoir les suites fâcheu-
ses de ce surcroit d'inconduite. Elle
savait que les reproches qu'elle pour-
rait faire dans cette circonstance n'a-
boutiraient à rien, et elle jugea même
que le plus sage était de cacher à son
époux la connaissance qu'elle avait
acquise de cette intrigue; d'ailleurs,
il avait juré de tirer vengeance d'elle,
si elle s'avisait d'ouvrir jamais ses
lettres en son absence; elle jeta en
conséquence cette missive dans le
feu.

Il n'y a pas dans le sein du mariage
d'épreuve plus dure à supporter que
celle d'apprendre l'infidélité de celui
sur la foi duquel on a droit de comp-
ter; mais combien n'est-elle pas plus
rigoureuse encore quand on est obligé
de dévorer son chagrin. C'est pour-
tant le meilleur parti qu'une femme
puisse prendre, car les hommes ne

supportent rien avec moins de patience que d'être gourmandés par leurs femmes à ce sujet. Comme leur incontinence provient de la préférence qu'ils accordent à une autre, la contrariété qu'ils éprouvent ne sert qu'à mieux enraciner dans leur coeur cette passion déréglée; et, au contraire, une entière liberté sur cet article manque rarement de les ramener au point dont ils n'auraient pas dû s'écarter. La jouissance d'une maîtresse entraîne bientôt après elle la satiété, et la raison, en présentant à l'homme le tableau de comparaison d'une femme perdue avec une épouse vertueuse, parvient toujours à le rendre à cette dernière.

Cinthelia se perdait en conjectures, et cependant elles se réduisaient à un petit nombre. Aurait-il suivi l'exemple du père d'Edouard en se soustrayant par la fuite aux poursuites de

ses créanciers? Aurait-il été arrêté? Ou bien, était-il dans quelque maison de jeu, essayant à réparer les torts de la fortune, ou plutôt s'enfonçant de plus en plus dans l'abyssme?

C'était en effet dans un tripot fameux que Mobile avait passé le temps que son épouse avait consacré à la douleur. Il y avait été dépouillé par un agent de sir Charles de tout ce qu'il possédait, de tout ce qu'il avait pu obtenir sur son crédit; enfin, de tout ce que cet ami lui avait prêté pour alimenter le jeu; faisant ainsi rentrer dans une poche ce qu'il avait tiré de l'autre. Accablé de fatigue et de chagrin, il s'était rendu dans une taverne, d'où, après avoir pris de la nourriture et quelques heures de repos, il sortit à la fin, hors de lui-même, pour rentrer chez lui.

Cinthelia était dans la salle à manger quand il reparut, après deux jours d'absence. Elle le reçut d'un air qui témoignait sa surprise, mais sans chercher à feindre une joie que son cœur n'éprouvait pas. En prenant le thé, il paraissait plus gai qu'à l'ordinaire, jouait avec les enfans et plaisantait sur la frayeur qu'avait dû lui causer sa longue absence. L'ami sir Charles, dit-il, s'est trouvé sur mon chemin à l'instant où, accompagné de James Careless, il allait faire une partie de campagne. Ils m'ont si vivement pressé d'y aller avec eux, que je n'ai pu m'y refuser. En vérité ma chère, je suis étonné que vous ne l'aimiez pas, c'est, suivant moi, le meilleur homme du monde.

— Dans son genre, cela peut-être; mais vous conviendrez qu'un homme peut-être à-la-fois fort bon compagnon de débauche pour un autre

homme, et fort mauvaise société pour une femme mariée?

— Eh. . . . pourquoi cela? Nous ne fléchissons plus maintenant sous le joug de nos vieux préjugés, et nous ne sommes plus assez égistes pour qu'une belle femme nous appartienne exclusivement.

— Je n'essayerai pas, en vérité, de réfuter cet argument; mais vous me permettrez de penser et d'agir comme je le croirai convenable.

Ils causèrent de cette manière pendant le temps du déjeuner; et la table ayant été retirée, Cinthelia fit venir du vin et des cartes, se proposant de le retenir cette soirée à la maison, en employant à cet effet les mêmes moyens qui l'attiraient dehors. Ils s'assirent tous deux pour faire un piquet. Je m'étonne, dit Mobile, que vous ne préféreriez pas de sortir par le beau temps qu'il fait: ancienne

ment vous n'étiez pas aussi sédentaire.

— Je n'avais pas d'enfans auxquels je dusse des soins.

— Cela est vrai; mais, pendant que j'y pense, vous avez beaucoup de bijoux dont vous ne faites point d'usage; et, comme vous ne sortez point, jamais vous n'en aurez besoin. La mode change, et leur fait perdre leur valeur: ne ferais-je pas bien de les rendre au bijoutier? Lorsque vous en voudrez d'autres, je vous en achèterai, et au moins vous auriez le plaisir de la nouveauté.

Cinthelia fut trop choquée de cette proposition pour lui répondre au même moment. Elle le regarda comme si elle n'avait pas bien entendu ce qu'il lui disait; et soupçonnant ce qu'il en voulait faire, et à qui il destinait ces bijoux, ce fut avec toutes les peines du monde qu'elle mo-

déra l'indignation dont elle se sentait transportée.

— C'est précisément parce que je ne sors pas beaucoup que je ne me soucie point de changer ces bijoux; et je mets si peu de prix à la mode, que, tels qu'ils sont, ils me paraissent toujours nouveaux.

Mobile, qui n'avait pas douté un moment de sa promptitude à lui céder sur ce point, avait jugé à propos de colorer sa demande du prétexte de vouloir lui faire plaisir; et comme il savait que l'amour ou la crainte fait faire à une femme tout ce que l'on peut attendre d'elle, il balança un moment avant de répéter cette demande.

Pour vous parler avec franchise, dit-il, je suis dans ce moment horriblement gêné pour quelques centaines de guinées que je dois à sir Charles. Comme vous vous refusez

à aller dîner chez lui, ainsi que je le lui avais promis, il sera si piqué que je ne me soucie point de paraître devant lui sans argent. Maintenant; que le diable m'emporte si je ne vous ai dit l'entière vérité! Et je ne crois pas que vous vous refusiez à me rendre un aussi léger service; car vous pouvez être bien sure qu'au premier argent que je recevrai je vous les remplacerai.

Cinthelia hésita; elle ne savait ce qu'elle avait à faire. La dernière déclaration de son époux entraînait pour quelque chose dans ses soupçons; et pour le délivrer d'obligations de cette nature, elle aurait volontiers sacrifié beaucoup plus encore. Mais la lettre qu'elle avait lue lui inspirait, malgré elle, des doutes sur la sincérité de Mobile, et elle était de plus en plus embarrassée sur le parti qu'elle devait prendre. Elle pensait que la

vente de ses bijoux ne produirait qu'une somme bien inférieure à ce que son mari pouvait devoir à sir Charles, ce qui lui faisait craindre que le désir de s'acquitter que témoignait Mobile, ne fût un conte inventé à plaisir. Mobile attendait une réponse, que Cinthelia n'était point encore déterminée à lui faire; et, avant qu'elle se fût décidée, son père arriva de la course qu'il avait entreprise pour le retrouver. Tout ce qu'il avait pu faire avait été de découvrir la taverne où il avait passé la nuit précédente.

Mobile le reçut d'un ton libre; il le pria de s'asseoir et de boire un verre de vin. Il lui déclara, dans le cours de la conversation, qu'il craignait que la santé de sa fille ne finît par s'altérer, à cause de son opiniâtreté à toujours rester à la maison. Quoique je sois peut-être, ajouta-t-

il, un peu trop léger, un peu trop attiré par les plaisirs à la mode, je n'en ai pas moins assez d'amitié pour ma femme pour voir avec chagrin qu'elle compromet sa santé par cette vie trop sédentaire. Elle ne veut faire aucune des promenades que je lui propose, et peut-être réussirez-vous mieux à lui faire sentir la nécessité d'un peu de dissipation.

M. Hendon fut fort surpris de cet heureux changement, et il aurait bien voulu pouvoir se flatter que ses effets seraient durables. Il proposa, en conséquence, à sa fille de venir dîner le lendemain chez lui, avec ses enfans, qu'elle n'avait point encore menés dans la cité.

J'aurais préféré, dit Mobile, qu'elle allât un peu à la campagne; car un si léger déplacement ne pourra pas lui procurer un grand avantage. Mais,

au reste, tout ce qu'il vous plaira, pourvu qu'elle y trouve du plaisir.

Cinthelia ne crut pas devoir s'opposer à ce projet; quelle crainte aurait-elle pu avoir dans la compagnie de son père? Et Mobile ne lui parlant plus de ses bijoux, elle se persuada qu'il avait abandonné ses projets à cet égard.

Elle se rendit, en conséquence, le lendemain dans la cité. Elle avait pris un fiacre à cet effet, ne se souciant pas de déployer un étalage inutile parmi ses anciens voisins, et elle passa la journée très-agréablement, quoique ne pouvant s'empêcher de se rappeler avec douleur les changemens qui s'étaient opérés dans la maison depuis qu'elle avait cessé d'y demeurer.

En rentrant le soir au logis, elle apprit que son mari avait dîné à la maison, et que quelques amis étant

ensuite venus le chercher, il était allé avec eux à la taverne de Saint-James. Comme il n'y avait en cela rien qui pût la surprendre, elle se rendit à la chambre de ses enfans; et, après les avoir déshabillés, elle monta à son appartement, accompagnée de sa petite Sophie. Déjà elle était prête à se mettre au lit, lorsqu'elle chercha son bonnet de nuit; il n'était pas dans le tiroir où on avait habitude de le mettre. Elle voulut alors en prendre un autre, mais l'armoire était fermée, et elle chercha long-temps ses clefs qu'elle avait coutume de laisser sur sa toilette. Elle se rappelait bien les y avoir déposées le matin comme à son ordinaire, et il lui vint dans l'idée que c'était Mobile qui avait cherché quelque chose. Cela paraissait d'autant plus certain, que les tiroirs ouverts ne présentaient qu'un fouillis, tandis qu'il y régnait

ordinairement l'ordre le plus admirable.

Mécontente d'un semblable procédé, et piquée d'une curiosité aussi offensante, elle se préparait à attacher un mouchoir autour de sa tête, pour se tenir lieu de bonnet de nuit, lorsqu'elle aperçut les clefs à la porte de son cabinet. Elle commença alors à trembler pour la sûreté de ses bijoux, quoiqu'elle ne pût encore se persuader qu'il eût été capable de les prendre: mais en ouvrant ses tiroirs, elle ne les trouva plus, et il ne restait qu'un portrait de sa mère, qui n'était d'aucune valeur. Plusieurs petits présens qu'elle avait reçus de divers amis, comme un signe de leur souvenir, avaient également disparu. Sa surprise, sa fureur furent telles, dans le premier moment, qu'elle ne put s'empêcher d'exhaler sa douleur par des expressions de dépit, et des

larmes abondantes s'échappèrent de ses yeux. Elle ne savait de quoi elle devait s'affliger, ou de la perte d'effets auxquels elle attachait beaucoup de prix, ou de la bassesse de son époux et de la manière infame dont il s'y était pris pour les lui dérober. L'idée que ces bijoux allaient servir à parer une femme impudique, qui avait contribué à plonger son époux dans un abyme dont il n'avait pas encore sondé toute la profondeur, et qui allait réduire elle et ses enfans à la mendicité, abattit tout son courage; et ce qui la désolait encore plus peut-être, c'est que l'air qu'il avait su prendre pour lui inspirer de la sécurité, annonçait que son coeur était endurci au point de ne plus lui laisser aucune espérance de retour sur lui-même.

Elle porta alors Sophie dans son lit; et quand elle vit ses deux enfans
endor-

endormis; elle couvrit leurs joues de baisers et de larmes. Pauvres innocens, s'écria-t-elle, n'eût-il pas mieux valu pour vous que je mourusse lorsque j'étais à votre âge, que de vivre pour vous donner l'existence et pour vous voir plongés avec moi dans un abyme de maux?

Cinthelia s'efforça cependant de recouvrer un peu de tranquillité, en se représentant que ces bijoux étaient de peu de valeur; et, s'étant couchée, elle appela le sommeil à son secours. Elle n'était pas encore endormie lorsqu'elle entendit un bruit léger dans un cabinet qui touchait à son lit. Elle se leva sur son séant, prêta l'oreille avec autant d'attention que de crainte, et entendit distinctement qu'il renfermait quelqu'un qui s'efforçait de réprimer un accès de toux; elle crut même reconnaître que c'était sir Charles. Personne dans

les momens de danger n'avait plus de présence d'esprit que Cinthelia; elle se souvint qu'il y avait un verrou à la porte; et, sautant à bas de son lit, elle se hâta de le pousser et de barricader la porte avec des chaises. Prêtant ensuite l'oreille avec attention, elle entendit les pas d'un homme qui descendait l'escalier.

Il n'était pas impossible que ce fût le voleur qui avait dérobé ses bijoux; et l'espoir de trouver son mari innocent, lui rendit un moment tout son courage. Se trouvant d'ailleurs en sûreté, elle blâma elle-même la folle idée qui lui était venue que ce pouvait être sir Charles; puisqu'il n'aurait pu s'introduire dans cet endroit sans la participation de son mari; et malgré la mauvaise opinion qu'elle avait, elle ne pouvait se persuader qu'il eût eu l'intention de lui faire violence. Elle se hâta alors de son-

ner; et quand elle entendit le pas des domestiques dans l'escalier, elle cria de toutes ses forces au voleur. On fit de vaines recherches par toute la maison, on ne découvrit la trace d'aucune personne; tout paraissait parfaitement tranquille; et après s'être enfermée avec soin, Cinthelia se remit au lit, la tête tourmentée par mille idées affligeantes.

CHAPITRE XIX.

*Le voleur connu. — Dette dange-
reuse. — Le pensionnaire.*

APRÈS une nuit passée sans avoir pu fermer l'oeil, Cinthelia se leva de bonne heure pour réfléchir sur les circonstances qui avaient fait naître au fond de son ame des soupçons aussi douloureux. Elle ne pensait plus que ce fût sir Charles; Mobile lui-même commençait à lui paraître innocent de ce larcin, et elle se persuadait qu'un voleur s'était réellement glissé dans la maison sans être aperçu. Dans ce cas, son mari jugerait sans doute que c'était un subterfuge inventé par elle pour éluder sa demande; et elle se repentait de ne la lui avoir pas accordée.

Pendant qu'elle se reprochait ainsi d'avoir agi comme la prudence le requérait, la curiosité la conduisit de nouveau dans son cabinet. Elle espérait que dans l'instant de précipitation où se trouve un voleur, qui tremble d'être découvert, il pourrait avoir laissé tomber quelques bijoux; mais au lieu de ce qu'elle se flattait de trouver, elle ramassa un gant marqué en - dedans des lettres initiales C. H.

Un tremblement universel s'empara de tous ses membres en faisant cette découverte; elle ne pouvait plus douter que ce ne fût sir Charles, et le but qu'il s'était proposé, en s'introduisant ainsi furtivement dans ce cabinet, n'était que trop évident; en outre, la main qui avait dérobé les bijoux ne pouvait plus être méconnue. Cinthelia reconnaissant à ce trait que sir Charles était résolu de parvenir

à ses fins par quelques moyens que ce soit, jugea alors que le plus sage était d'éclairer Mobile sur la conduite de son ami, malgré le soupçon de connivence qu'elle entretenait, et de se tenir encore mieux sur ses gardes pour l'avenir.

Mobile déjeûna à la maison. Il paraissait de très-bonne humeur, et plaisanta Cinthelia sur la frayeur qu'elle avait eue cette nuit, l'assurant que c'était sans doute un rêve qui en avait été la cause.

Non, mon cher, répondit Cinthelia, je vous assure que ce n'est point un rêve; - car tous mes bijoux sont enlevés, et je ferai désormais coucher Sally dans ma chambre.

Vous ferez ce que vous voudrez; mais je puis vous convaincre que vous vous êtes alarmée pour rien, car c'est moi-même qui vous ai pris vos bijoux. L'arrivée de votre père

vous a empêchée de me les donner quand je vous les ai demandés, et j'ai ensuite oublié de vous en reparler.

Cinthelia, quoique devant s'attendre à tout de la part d'un pareil homme, fut confondue en l'entendant s'accuser avec un tel sang froid d'un procédé semblable; et, incapable de répliquer, elle resta appuyée sur la table sans dire un seul mot.

Je sais, continua-t-il, que vous êtes une femme économe, et je veux, à la fin, me conduire d'après votre exemple, qui, je crois, est le meilleur. Avec le temps, ma chère, je veux que nous devenions les modèles de toute la ville. Tenez, par exemple, regardez cette cafetière; soupçonneriez-vous qu'elle n'est que plaquée? Quant à moi je ne la distinguerais pas de l'argent. J'ai cru vous plaire en changeant ainsi toute

cette vieille vaisselle que nous a laissée mon père. Comme vous me regardez! Le parri que j'ai pris ne valait-il pas mieux? Cette nouvelle vaisselle est d'un goût beaucoup meilleur, et la vieille m'a servi à apaiser quelques créanciers affamés,

Est-il possible! s'écria Cinthelia; et elle allait en dire davantage lorsqu'il lui lança un regard qui lui imposa tout-à-coup silence. Elle réfléchit que disputer avec lui ne servirait à rien, qu'à aggraver sa triste situation; et, quoique son coeur fût déchiré, elle se contenta de lui répondre, j'espère qu'au moins vous serez acquitté de vos obligations envers sir Charles, et que vous m'aurez débarrassée de lui.

Bien loin de cela, ma chère; car je suis plus que jamais son débiteur

Devinez à combien se monte la créance qu'il a sur moi?

Il m'est impossible de faire des suppositions de cette nature. Cinq cents livres sterling peut-être.

Bon! ce serait une bagatelle qui ne mériterait pas d'occuper un moment l'esprit. Je lui dois plus de cinq mille livres. Comment donc pourrai-je jamais m'acquitter d'une aussi forte somme?

Un cri d'horreur échappa dans ce moment à Cinthelia. Elle était désespérée de voir son mari ainsi à la merci d'un homme dont les projets infames ne lui étaient que trop connus, et elle resta long-temps sans pouvoir prononcer une seule parole.

Sir Charles est, en vérité, un excellent et généreux garçon, reprit Mobile. Il ne consulte que mes intérêts; et, plus d'une fois, il m'a tiré des plus fâcheux embarras. Je suis

fâché que vous ne l'aimez pas ; mais je vous prévins qu'il va rester en pension ici pendant que l'on réparera sa maison , et je me flatte que vous le traiterez comme mon meilleur ami.

Cinthelia rougit et pâlit tour-à-tour. Elle voyait trop que ce projet n'était qu'une suite du plan formé par le scélérat , et elle ne savait comment faire pour se soustraire à cette fâcheuse nécessité. Elle n'ignorait pas que toutes ces remontrances étaient inutiles , et que l'intervention de son père n'aurait pas plus d'effet. Elle se voyait ainsi lancée au milieu des rochers et des écueils , sans savoir comment échapper à la tempête , sans avoir d'autre guide que sa prudence , et abandonnée par le pilote sur lequel elle aurait dû compter pour la ramener dans le port.

On a déjà fait remarquer au lecteur que ces époux mal assortis par-

tageaient rarement le même lit. La raison en avait d'abord été le dégoût que Cinthelia ne pouvait vaincre en le voyant rentrer à toute heure de nuit dans l'état de la plus parfaite ivresse. Cette raison n'eût pas été suffisante pour y faire consentir Mobile, qui se plaisait à la tourmenter, s'il ne s'y en était jointe une autre. Lorsque Cinthelia fut devenue mère, elle voulut que son enfant couchât dans sa chambre jusqu'à ce qu'il fût sevré, n'osant s'en rapporter, pour les soins qu'exigeait cette petite créature, à une fille insouciable et peu soigneuse. Les cris de l'enfant au milieu de la nuit, le mouvement qu'elle était obligée de faire pour lui donner à tetter, jetaient souvent Mobile dans des accès de fureur. Il jurait contre la mère, contre l'enfant, qui ne lui laissait pas un moment de repos; il les donnait au diable;

mais comme tout ce tapage ne put déterminer Cinthelia à abandonner son enfant à des soins étrangers, il prit enfin le parti d'avoir une chambre séparée.

Dès le même jour on se mit à préparer plusieurs pièces pour l'usage de sir Charles, et dans la même semaine il vint camper devant la forteresse qu'il avait juré d'emporter. Il prit auprès de Cinthelia, comme première ligne de circonvallation, un ton d'indifférence et de froideur qui avait pour but de la rassurer contre les attaques de l'ennemi: il voulait en même temps piquer son amour-propre, sachant qu'en général il y a deux grandes routes pour arriver au coeur d'une femme, la flatterie et l'indifférence.

La somme allouée à Cinthelia, pour les dépenses de la maison, se trouva insuffisante, sur-tout ayant été di-

minuée depuis que son économie avait fait voir à Mobile qu'elle pouvait se passer à moins qu'il ne lui donnait. Pendant quelques jours elle suppléa à ce qui manquait en prenant sur sa bourse particulière, très-mal garnie, espérant que Mobile le lui remplacerait; mais tant qu'elle ne s'adressa pas directement à lui, il se contenta de s'asseoir à table, sans lui demander avec quoi elle faisait si bien les honneurs, ou en murmurant si les choses n'étaient pas à son gré; même quand il lui donnait la somme convenue, ce n'était pas sans crier beaucoup et sans se plaindre que les femmes et le ménage étaient la ruine de tout homme qui ne savait pas faire de fausse monnaie. Il était, par conséquent, infiniment désagréable pour Cinthelia de lui demander de l'argent; et elle attendait toujours qu'elle fût au dernier sou, pour se

faire violence au point de lui exposer ses besoins. Elle n'avait que trop de raisons de reconnaître la vérité de cette maxime, qu'elle avait lue dans quelque livre, que les hommes qui sont si ménagers à la maison sont pour l'ordinaire prodigues au dehors.

Après avoir long-temps balancé, et se voyant à la fin tout-à-fait hors d'état de faire face aux dépenses, elle se hasarda de lui demander quelque augmentation, et obtint, après bien des juremens, bien des menaces, une somme qui ne pouvait durer long-temps. Elle aurait bien pu faire comme beaucoup d'autres dames, qui prennent tout à crédit, font des billets à leurs marchands, et laissent aux maris le soin de les acquitter comme ils pourront, mais Cinthelia était *une sur dix mille*.

Lorsque son époux était absent, et sir Charles à la maison, Cinthelia

restait enfermée dans sa chambre, car, malgré sa dissimulation, elle lisait jusqu'au fond du coeur de ce dernier.

Il commença, en conséquence, à juger que contreminer la citadelle ne pouvait manquer d'être long et fort ennuyeux. Il avait assez de pénétration pour voir que l'amitié qu'elle avait d'abord eue pour son mari avait disparu depuis long-temps, et de-là il avait conçu la possibilité de lui inspirer de tendres sentimens; mais depuis qu'il demeurait sous le même toit, depuis qu'il la voyait à toutes les heures du jour remplir les devoirs de la plus tendre, de la plus fidelle épouse, il jugeait aisément que toutes ses actions étant guidées par la vertu la plus éclairée, cette même vertu lui indiquerait les moyens de déjouer ses intrigues infernales. Le seul avantage qu'il pouvait donc tirer

de sa négligence apparente était de la rendre un peu moins surveillante, et il y réussit en partie. Quelquefois il la rencontrait dans les escaliers ou dans le parloir, donnant ses ordres aux domestiques lorsque Mobile n'y était pas, et il se contentait de passer auprès d'elle en la saluant ou en lui faisant un compliment sans conséquence.

Cinthelia, commençant à croire que sir Charles avait enfin reconnu l'inutilité de ses poursuites, se gênait moins et vaquait sans inquiétude aux soins de sa maison; et sir Charles, pour détruire en elle jusqu'à l'ombre du soupçon, n'en profitait point pour lui parler.

Un soir, qu'elle avait envoyé ses enfans à la promenade avec leur gouvernante, elle prit un livre pour se distraire et écarter de sa pensée l'idée de ses malheurs. Elle venait à

peine de s'asseoir dans un cabinet adjacent à la salle à manger, lorsque sir Charles, qui avait observé tous ses mouvemens, y entra un livre à la main. Cinthelia ne le vit point là sans quelque frayeur; car il n'y avait pas d'autre porte à ce cabinet que celle qui donnait dans la salle à manger, et dont il bouchait le passage. Après quelques mots de civilité, il s'assit auprès d'elle.

J'admire, dit-il, la manière dont vous savez passer le temps que vous n'employez pas à des devoirs plus essentiels. Pour une ame sensible, la lecture a des charmes infiniment supérieurs à ces distractions continues que le monde appelle plaisirs. Permettez-moi cependant de vous dire que si les livres peuvent égayer quelques heures de solitude, il est des plaisirs plus satisfaisans encore: ils existent dans cet abandon de deux

coeurs que la nature a formés l'un pour l'autre. Qu'y a-t-il, madame, de plus délicieux que ce sentiment céleste que l'on appelle amitié, ou, si vous voulez, amour? Où ce sentiment est méconnu, l'hymen n'est qu'un tourment. M. Mobile est le plus insensé de tous les hommes. Il ignore quel bonheur il pourrait se ménager. . . .

Permettez-moi, monsieur, dit Cinthelia en rougissant, de vous prier de cesser ce discours, que je ne puis entendre sans blesser mes devoirs; et faites-moi le plaisir de continuer à lire, si cela peut vous être agréable.

— Je vous obéirais à l'instant, la plus charmante de toutes les créatures, si toutes mes facultés n'étaient employées à étudier un livre dont les caractères ont été tracés par la main de la divinité. Vous êtes une femme d'esprit; réfléchissez donc si toute

obligation ne doit pas être réciproque. Un lien peut-il être considéré comme tel, quand une des parties n'exécute pas les articles qui en sont la base? Et ne devient-il pas nul dans tous ses points lorsqu'il est déclaré tel dans un seul? Le mariage est une convention, et, comme toute autre, elle s'anéantit par le défaut d'exécution. Vous, madame, vous vous conduisez comme une femme qui se respecte; vous remplissez les devoirs que votre état vous impose; mais il est impossible que vous ayez de l'amour pour votre mari. Mobile a cessé de vous aimer; il vous néglige; il vous offense au lieu de vous protéger; le contrat qui existe entre vous a donc perdu toute sa force.

Monsieur, interrompit Cinthelia, quoique je ne prétende pas raisonner avec vous sur cet article, je vous dirai néanmoins que je connais mes de

voirs, et que je considère l'homme qui me conseille de m'en écarter, non comme un ami, mais comme le plus cruel de mes ennemis.

— Vous me jugez mal, en vérité, la plus belle et la plus injuriée de toutes les femmes? La religion elle-même, que je révère autant que vous, vous dégage du lien que vous avez contracté avec lui. Vous ne disconviez certainement pas que l'adultère ne détruise le noeud du mariage; et que peut être l'homme qui, possédant des charmes comme les vôtres, les méprise et vole dans les bras d'une femme, la honte de son sexe; l'homme qui, ayant une femme et des enfans à soutenir, des engagements à remplir, prodigue un bien qui ne lui appartient pas, et plonge à plaisir lui et toute sa famille dans un abyme de misère?

— N'avez-vous pas, monsieur, de sujet d'entretien plus agréable que celui-ci? Croyez-vous que le récit des égaremens de mon époux soit fait pour m'amuser, ou que les fautes dont il se rend coupable soient une autorisation suffisante pour m'engager à suivre son exemple?

— Vous ne pouvez jamais mal faire qu'en vous faisant du tort à vous-même. En vérité je vous demande pardon de vous rappeler seulement le souvenir d'un homme qui n'est pas digne de respirer le même air que vous. Mais que dois-je faire? Ne m'est-il pas permis de me plaindre des rigueurs du sort? Je jure par le ciel que si vous étiez libre de vous-même, je mettrais à l'instant ma fortune et ma vie à vos pieds.

— Cessez, monsieur, de me remettre sous les yeux des idées déchirantes. Vous savez que je ne suis

pas libre, et dès-lors vos discours sont inutiles.

— Quoi, madame, auriez-vous la cruauté de douter de ma sincérité? Jetez les yeux sur votre miroir, et dites-moi s'il est possible de résister à tant de charmes. Non, l'ardeur qui m'anime n'est point un feu passager; c'est l'amour, l'amour le plus tendre, et qui ne finira qu'avec ma vie. Je ne m'appuyerais point, continua-t-il en lui prenant une main qu'elle retira avec effroi, je ne m'appuyerais point des obligations que ce malheureux a contractées envers moi. Je fonde mes droits à votre pitié sur des motifs plus honorables. Je ne vous connaissais pas. . . . J'ignorais qu'il existât tant de perfections réunies dans une même personne, et déjà vous n'étiez plus libre de votre personne, lorsque le hasard ou mon malheur m'a mis à portée de vous apprécier. Je luttai

contre une passion indomptable jusqu'à ce que je reconnusse l'inutilité de mes efforts. Le poison de l'amour circula alors sans contrainte dans mes veines! Vous devîntes l'objet de toutes mes pensées, le but de toutes mes actions. Oh! pardonnez-moi donc les affronts que vous avez essuyés par rapport à moi, et dont j'ai été la cause innocente.

Je vous les pardonne, répondit Cinthelia, en détournant les yeux et en essayant de cacher son trouble, à condition que vous ne les répétiez pas, et que vous me quitterez à l'instant.

Oh! que de bontés, s'écria-t-il; mais pourrai-je vous croire sincère si vous ne scellez mon pardon par quelque faveur innocente? Je vous jure de ne plus vous offenser, de m'arracher de votre présence, quelque chose qu'il puisse m'en coûter, si vous m'accordez seulement celle de baiser votre main.

Cinthelia était extrêmement embarrassée. Elle se savait en son pouvoir; elle connaissait la bassesse de son époux, dont elle ne devait attendre aucune protection: peut-être aussi était-elle attendrie par une déclaration qui portait le caractère de la sincérité, (car Cinthelia était femme), elle lui tendit, en tremblant, une main qu'il saisit avec avidité et qu'il pressa tendrement contre ses lèvres.

Vous verrez, dit-il, que vous pouvez vous en rapporter à ma parole. Je pars, charmante, injuriée Cinthelia! Mais je déteste l'homme auquel votre sort est lié, et qui, dans ce moment, oublie ce qu'il vous doit dans les bras d'une femme infame.

Il quitta aussitôt la chambre, laissant Cinthelia confuse de ce qui venait de se passer, et hors d'état de s'en rendre compte à elle-même. La vivacité de ses expressions découlait d'une

pas-

pas sion fatale qu'elle était fâchée de lui voir entretenir. La complaisance qu'elle avait eue lui avait été arrachée par différens motifs, dont le plus puissant sans doute était celui de la pitié. Elle résolut d'être à l'avenir plus circonspecte et mieux sur ses gardes lorsqu'elle serait seule; car, de quelque masque que se couvrit sir Charles, il n'était pas d'un caractère à persuader qu'un repentir si subit fût aussi sincère qu'elle aurait pu le désirer.

De son côté, sir Charles se flattait d'avoir découvert la véritable clef du coeur de Cinthelia. Il l'aimait autant que peut aimer un homme qui ne craint pas d'avilir l'objet de sa passion. La difficulté de la victoire était pour lui un aiguillon qui le stimulait encore davantage, car les hommes de son espèce ne trouvent que trop de beautés faciles prêtes à céder à la première attaque. Il quitta donc Cinthelia, ivre

de satisfaction, et remonta à sa chambre en se frottant les mains et en répétant ces vers de Richardson.

C'est la résistance qui enflamme le désir,
C'est elle qui aiguise les traits de l'amour
et qui souffle son feu:

L'amour est désarmé quand il triomphe
trop aisément;

Il languit, et ne fait plus de cas de sa
victoire.

Il jugeait que s'il devait attribuer cette première complaisance aux craintes de Cinthelia, et à la position délicate où elle se trouvait, n'ayant personne pour la secourir au besoin; enfin, au ressentiment qu'elle nourrissait contre son époux, elle n'en avait pas moins prêté l'oreille à ses discours, et poussé la condescendance au point de lui abandonner volontairement sa main. Une première faveur est ordinairement le présage heureux de toutes celles qu'un homme peut attendre de sa persévérance, et il ne doutait pas qu'en sui-

vant le plan qu'il s'était tracé, il ne triomphât à la fin de sa résistance. » C'est, se disait-il à lui-même, parce que nous ignorons le côté faible d'une belle que nous sommes souvent déjoués par elle. Ce sexe glorieux de sa résistance, et qui se vante avec tant de fierté de sa vertu; n'est imprenable que parce que nous n'avons pas l'adresse de l'attaquer par l'endroit où il est hors d'état de se défendre. »

Personne n'était mieux fait que sir Charles pour réussir dans une semblable entreprise. La nature avait été pour lui prodigue de ses dons, et il avait reçu une éducation distinguée. Son esprit était orné de tout ce que l'on peut acquérir par la lecture et par la connaissance du monde. Il savait s'insinuer avec grâce et était doué d'une patience inépuisable; car dès ses plus tendres années il s'était fait une maxime constante de ne jamais rien

entreprendre sans la ferme résolution de vaincre tous les obstacles qui s'opposeraient à l'accomplissement de ses desirs.

C'était d'après ce principe qu'il avait commencé par se faire admettre dans la maison de celle qu'il se proposait de séduire. En vain avait-il fait, avant, tous ses efforts pour l'engager à se livrer au plaisir; il était surpris que si jeune encore, elle pût s'enterrer ainsi toute vive dans sa maison, sans autre société que celle de ses enfans. Une femme de ce caractère ne pouvait manquer d'avoir du goût pour la musique. La musique a des charmes pour tout le monde, mais principalement pour la femme sédentaire, et qui ne connaît de bonheur que dans le sein de sa famille.

Sir Charles jouait fort bien de la flûte, et ayant assisté aux leçons de musique que l'on donnait à sa soeur il

touchait très-agréablement du clavecin. Il considérait ce dernier instrument comme fait pour des airs légers plutôt que pour des morceaux pathétiques et capables d'émouvoir l'âme. Il se procura, par cette raison, un orgue portatif et d'une structure nouvelle, sur lequel il essaya, avec succès, des morceaux italiens que l'amour lui-même semblait avoir inspirés.

Cinthelia fut étonnée lorsque, pour la première fois, elle entendit les accords harmonieux de cette musique touchante. Son fils, qui avait l'oreille extrêmement délicate, en fut ému jusqu'aux larmes. Souvent caressé par sir Charles il avait oublié l'ancienne querelle qu'il avait eue avec lui; il sollicita, il obtint de sa mère d'aller entendre la musique de plus près, et le baronnet pouvait se vanter d'avoir un auditeur attentif. Sir Charles espérait par ce moyen l'amener insensiblement

à un peu plus de familiarité, et la dégouter de cette retraite austère à laquelle elle paraissait s'être condamnée. Quoique enchantée de ce qu'elle entendait, Cinthelia avait néanmoins assez de prudence pour n'en rien exprimer et pour ne pas s'éloigner de sa chambre plus loin que le pied de l'escalier. Sir Charles ne perdait aucun de ses mouvemens, et laissait au temps le soin de lui inspirer assez de confiance pour la précipiter dans le piège qu'il lui tendait.

M. Mobile, de son côté, ne mettant presque plus les pieds chez lui, semblait avoir abandonné à son ami tous ses droits dans la maison, et Cinthelia jouissait d'une espèce de tranquillité qu'elle n'avait pas goûtée depuis bien long-temps.

Fin du Tome second.

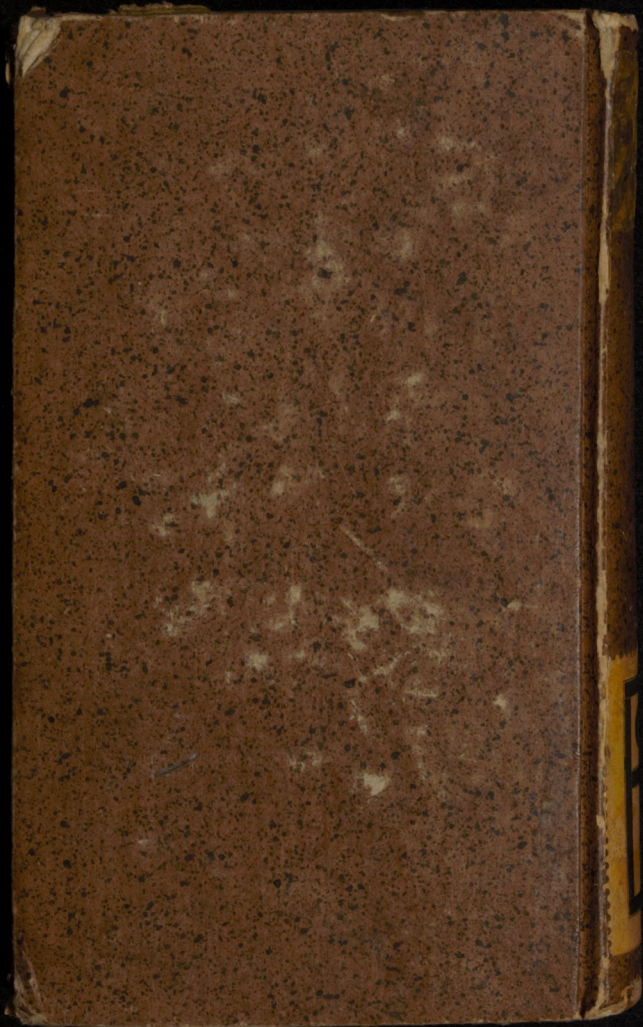
TABLE DES CHAPITRES

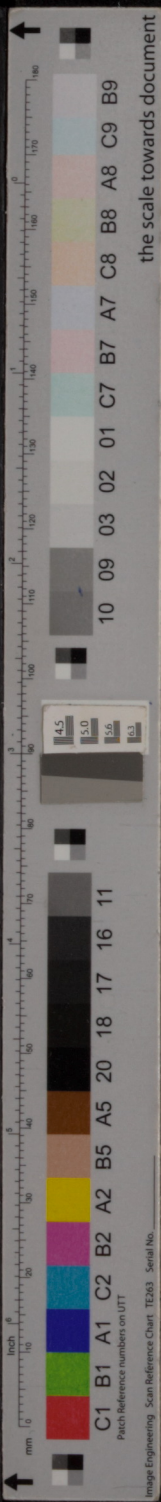
DU SECOND VOLUME.

CHAPITRE IX.	<i>Mariage de Cinthelia. — Chagrin d'Edouard.</i>	
	<i>— Entreprise hasardeuse</i>	Pag. 1
CHAP. X.	<i>Les premiers instans du mariage. — Augmentation de fortune — Mauvaise réu:site</i>	50
CHAP. XI.	<i>Première contestation</i>	83
CHAP. XII.	<i>En recherchant le plaisir on rencontre souvent l'ennui. — Nécessité de l'économie</i>	107
CHAP. XIII.	<i>Mariage de raison</i>	128
CHAP. XIV.	<i>Mort de mistriss Hendon. — Tyrannie exercée par Mobile. — La coquette punie</i>	149
CHAP. XV.	<i>Grand dîner. — L'ami de la maison. — L'honnête créancier</i>	184

CHAP. XVI. Indigne emploi des fruits d'une économie sévère. — Wauzhall. — Grande querelle	210
CHAP. XVII. Soupçons outra- geans. — La belle idiote	243
CHAP. XVIII. Découverte. — Vol domestique. — Tentative.	266
CHAP. XIX. Le voleur connu. — Dette dangereuse. — Le pen- sionnaire.	288







the scale towards document

A. 215

dans ce mo-
 me remarquât
 iment étran-
 tre du char-

me, s'écria
 onc me faire
 pas assez de
 sieur.

aud, reprit
 à la vérité
 en éteindra

utumé à se
 ur devenait
 ; et, sans
 ue quelques
 gon et jeta
 ée.

helia, sur-
 gulière, et
 armes, M.